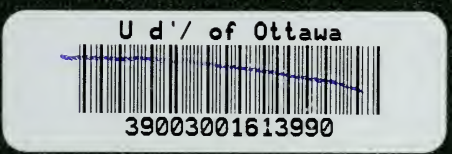
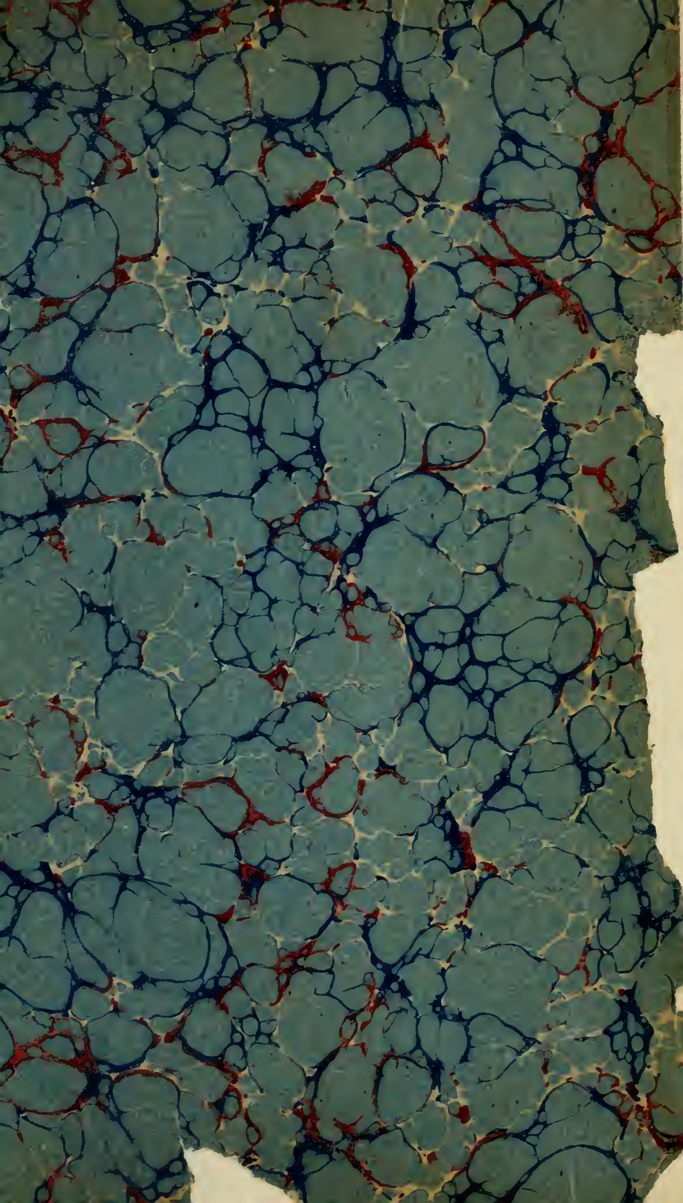


U d'/ of Ottawa
39003001613990





LETTRES

SUR LA

VIE D'UN NOMMÉ JÉSUS

MÊME LIBRAIRIE

—

DU MÊME AUTEUR

Le chant du Cigne, in-12. . . . . 2 fr.

Pouvoir et liberté, in-12. . . . . 3 fr.

Lourdes : Pèlerinage et Pèlerins, in-12. . . . . 1 fr.

Le Saint Rosaire abrégé . . . . 15 c.

197 — ABBEVILLE, IMPRIMERIE BRIEZ, C. PAILLART ET RETAUX

LETTRES

SUR LA

VIE D'UN NOMMÉ JÉSUS

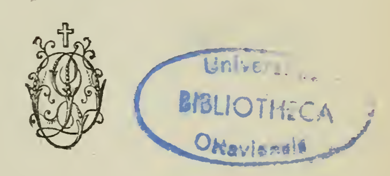
Selon M. E. RENAN, Membre de l'Institut

PAR

JEAN LOYSEAU,

CORDONNIER

QUATORZIÈME ÉDITION



PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE DE SÈVRES, 15

1873

INTRODUCTION

Bar-Renan retrouve la légende du grand patriarche bédouin. — Jean Loyseau complète cette découverte. — Vision du grand patriarche. — Prière du patriarche. — Comment le patriarche bédouin est exaucé. — Le Renan et la Tortue, conte oriental. — Un cordonnier débonnaire.

« *Au delà des confins de l'histoire, sous sa tente restée pure des désordres d'un monde déjà corrompu, le patriarche bédouin préparait la foi du monde.* »

(*Vie de Jésus*, par E. Renan, p. 6.)

I.

Et le grand patriarche, levant vers le ciel ses yeux vénérables et clairvoyants, malgré son grand âge, le patriarche eut une vision.

Voici quelle fut la vision du grand patriarche bédouin :

Il vit que l'étincelle de vérité que ses pères lui avaient transmise, et qu'il conservait avec amour, dans sa pensée et dans son cœur, serait confiée par des mains puissantes à une tribu chétive, dont cette lumière serait toute la force, toute la beauté, tout le trésor.

Il vit qu'après bien des siècles, ce feu sacré, traversant les âges, aurait, par le plus incompréhensible prodige, conservé sa pureté première, au milieu des bouleversements des empires, au sein des ondes mugissantes de mille erreurs, en dépit des crimes de ceux-là mêmes auxquels il avait été donné en garde. Sur la terre d'exil, sous la domination sanglante de tyrans étrangers, l'orage lui faisait jeter de plus vifs rayons ; et, pendant que toute doctrine naissait, changeait, s'éteignait tout autour, seul, le feu sacré brûlait toujours, sans se consumer jamais. L'orage en vain épuisait contre lui ses fureurs, l'orage passait, et le feu ne s'éteignait pas.

Il vit, au jour marqué par le doigt du Très-Haut, un petit enfant naître au sein de la nuit, dans une grotte sombre ; il le vit déposé par les mains de la Vierge, sa mère, sur une poignée de paille, enveloppé de langes d'emprunt, couché dans la mangeoire d'un bœuf et d'un âne, seuls témoins étrangers de sa pauvre naissance.

Il vit cet enfant devenir homme, au milieu des labeurs ; répandre ses sueurs pendant trente années, sur le bois des jougs et des charrues que sa main fabriquait, dans la boutique d'un pauvre artisan, qu'il appelait son père.

Et, au bout de trente ans, il vit le charpentier inconnu abandonner l'atelier désert, et de sa main puissante, qui, jusqu'à ce jour, avait balayé les copeaux, s'emparer de la divine étincelle, l'enflammer de son souffle, l'approcher de sa face, et dire au monde qui regorgeait de science, de luxure et d'orgueil : « Regardez-moi bien, je suis Dieu. »

Il vit cet homme, secouant sur la terre les flammes d'un nouvel incendie, prêcher ce qui semblait, aux sages du siècle, la plus incompréhensible folie ; aux hypocrites régnants, le plus détestable blasphème ; aux humbles de cœur, la plus radieuse vérité.

Il vit cet homme saisi par des sbires, soumis à des tortures inouïes avant lui ; pendu, avec trois clous, à un gibet infâme, mourir, abandonné des hommes et comme délaissé de Dieu.

Puis il le revit encore, foulant aux pieds la mort, et brisant sans effort les chaînes du sépulcre, il le revit une dernière fois, cet homme, au milieu de onze indigents sans foi, ignorants, traîtres et lâches, versant sur eux la plénitude de sa puissance ; les élevant bien au dessus des empereurs et des rois ; leur confiant le dépôt de la lumière ; et les quittant, pour remonter, plein de gloire et de majesté, vers le ciel.

Et ces onze hommes, tombant prosternés la face contre terre, baisent ardemment l'empreinte de ses pieds, et l'adorent en s'écriant : « C'était bien Lui. »

Et ces pusillanimes d'hier s'en vont, après s'être donné fraternellement le baiser du dernier adieu. Ils se partagent le monde, ils partent, ils ne se verront plus sur la terre : ils se donnent rendez-vous au ciel.

Ils n'ont, désormais, qu'une pensée, qu'une parole, qu'un cœur. Leur titre unique pour se faire écouter du monde, c'est le droit qu'ils s'attribuent de lui dire : « Nous « venons vous prêcher celui que vous avez mis à mort ;

« celui que nous avons, nous-mêmes, pendant sa vie, « méconnu, abandonné, blasphémé, renié; mais c'est « lui, c'est lui seul, après lequel votre âme aspire : ado- « rez-le. » Et le monde tout entier s'étonne, tombe à genoux devant la croix, et adore le crucifié.

Ils ont devant eux les empereurs et leur orgueil, les philosophes et leur sagesse, l'univers et ses vices ; et ils disent aux empereurs : courbez votre front superbe devant votre unique maître ; aux philosophes : devenez insensés ; au monde entier : faites pénitence. Les empereurs, les sages, le monde les égorgèrent, et puis se firent chrétiens sur leur tombeau.

Il y eut trois siècles de boucherie, et dix-huit millions de martyrs ; mais, dans le sillon engraissé par le sang des victimes, la semence de la parole évangélique germait, et l'Église atteignait l'âge viril.

Le vieux patriarche vit toutes ces choses ; et, au sein de cet incendie immense, allumé par une étincelle, et le souffle d'un Dieu, il vit se glisser des vipères, sous le nom d'hérétiques, enlaçant chaque enfant du Christ de leurs anneaux impurs, et cherchant à le mordre au cœur.

Les vipères passèrent, comme les bourreaux avaient passé; et l'Église de Dieu, seule puissance assurée, demeurait fièrement debout au milieu de la terre, soutenant toute la société humaine appuyée par sa forte main.

Puis il vit, après dix-huit siècles de vaillants combats

et de glorieuses victoires, il vit cette même Église ; mais assaillie, cette fois, par une innombrable volée de je ne sais quels animaux portant des plumes,et chantant faux, sans tenir compte de la mesure, chacun sa chanson, sur un air différent.

C'était un tapage à rendre les gens sourds.

Ils trouvaient la lumière profondément ridicule de s'obstiner à jeter, invariablement et toujours, le même éclat.

Ils accusaient la vérité de complicité avec l'arithmétique, et lui reprochaient de s'opposer à la grande loi du progrès.

Quand on leur demandait ce qu'ils entendaient par le mot progrès, ils répondaient que c'était de chercher toujours, jusqu'à extinction de chaleur naturelle, et de chercher sans espérance de rien trouver jamais.

Ceux qui avaient trouvé, ils les appelaient obscurantistes, cléricaux, ou crétins.

Ils faisaient subir à l'Église l'élégant outrage déjà inventé par les goujats du prétoire, fléchissant le genou devant elle, lui disant : « Reine du monde, je te salue », lui crachant au visage, lui donnant des soufflets.

Et, par ailleurs, vivant des restes de sa doctrine,

Ils lui disaient, sans nuls égards, qu'elle était devenue bien vieille, et qu'il était temps qu'elle mît ordre à ses affaires, parce qu'elle avait déjà un pied dans le tombeau ;

Qu'elle avait suffi aux siècles d'ignorance, mais qu'elle ne valait plus rien aux âges qui voyaient clair

Oubliant qu'ils prêchaient eux-mêmes la divinité des ténèbres et la souveraineté du doute, et qu'ils professaient que : « ne pas conclure » était avoir un « inappréciable mérite » (1).

Ils sifflaient à outrance quiconque avait un dogme, un symbole, une foi ;

Et raisonnaient ainsi :

Si nous, qui sommes les sommités du monde philosophique et intellectuel, n'y voyons absolument rien, en aucune chose ; donc quiconque croit y voir clair est un sot : qu'il soit anathème !

Et, comme ils avaient eu soin de se faufiler dans plusieurs chaires, sous le prétexte d'éclairer la jeunesse, ils trouvaient des auditeurs, et, quelquefois, des dupes.

Le vieux patriarche bédouin vit toutes ces choses, et un brouillard épais venant à voiler le tableau, la vision disparut dans les plis de la brume.

II.

Et le vieux patriarche, tombant à deux genoux, leva vers le ciel ses bras appesantis par l'âge ; et, ouvrant la bouche, il dit :

Créateur suprême de toutes choses ; toi qui m'as confié le précieux dépôt de ta lumière pour la transmettre, dans son intégrité, à mes fils :

Je vois que cette flamme sainte doit briller dans le

(1) *Lettre au Figaro*, jeudi 23 juillet 1863.

monde, jusqu'à la fin des temps ; et que la société humaine doit marcher, jusqu'à son terme, à la clarté de sa lumière.

Je vois que ce feu divin réchauffera les âmes droites et les cœurs purs, et dévorera les intelligences rebelles.

Dans ce dernier assaut, que lui livre la raison dépravée des hommes j'espère que la vérité demeurera victorieuse du doute, comme elle a triomphé des échafauds et des erreurs.

Si elle a bien échappé aux tigres et aux lions, elle échappera, sans doute, aux punaises et aux rats.

J'aurais voulu qu'elle traversât les siècles sans ennemis ni martyrs ; et que tous les enfants de la même famille se donnassent, dans une même croyance, le baiser fraternel.

Mais si, dans ta sagesse, ô Tout-Puissant, tu veux laisser ma race libre d'accepter ou de répudier tes bienfaits,

Et si ton œuvre doit être jamais attaquée par ceux-là mêmes qui devraient la défendre, avec leur science et leur raison,

Fais, au moins, que ces hommes prennent le soin de tirer eux-mêmes les conséquences de leurs systèmes, et de les livrer ainsi à la risée publique ;

Fais qu'ils tombent si bas, dans le fossé de l'absurde, qu'ils en atteignent absolument le fond ;

Fais que, pour comble de ridicule, ils profitent du moment où ils pataugeront le plus dans ces bas-fonds

inextricables, pour s'écrier avec un superbe orgueil : Mortels, témoins de nos conquêtes, suivez notre vol : nous sommes en route pour le soleil !

Afin de distraire un peu les spectateurs, honteux de les voir barboter ainsi.

Et s'il m'était permis, ô souverain Seigneur, d'exprimer encore un humble vœu, je désirerais que, pour compléter l'œuvre de ton triomphe, tu daignasses susciter un homme, parmi cette espèce rampante et désagréable à voir,

Un homme qui réunît en lui seul l'ignorance et l'outrecuidance de tous.

Je voudrais que cet homme eût été nourri par ton Église d'un double pain : le pain du corps, et celui de l'intelligence ;

Afin qu'on eût moins de tristesse à le combattre, en pensant qu'il n'était qu'un ingrat.

Je voudrais que cet homme, poussé par le démon de l'orgueil, fût un apostat de la Foi, qu'il avait puisée aux lèvres de deux mères ;

Afin d'expliquer sa sourde colère contre le sein qui l'a porté, et le besoin vaniteux qu'il éprouve d'excuser sa défection et sa rancune.

Je voudrais que cet homme, déserteur de la table et du foyer paternels, se fût nourri de la quintessence d'une philosophie purement négative, et en résumât en lui toutes les brumeuses émanations.

Je voudrais qu'il représentât presque officiellement son

école, étant devenu professeur dans une des plus hautes chaires de son pays.

Je voudrais qu'il unît l'absence de bonne foi à l'absence de savoir, et qu'il fût pris la main dans le sac en flagrant délit d'emprunt scientifique ; escamoteur maladroit des découvertes d'autrui :

Afin qu'on sût jusqu'où peuvent aller les accommodements avec l'honnêteté littéraire, dans la conscience d'un sceptique.

Enfin, ô Seigneur, si c'était conforme à ta volonté toujours sage et discrète, je voudrais que cet homme eût assez de style pour que le public prît la patience de lire toutes les inepties de son école, et qu'il y joignît assez de naïveté pour en dévoiler les ficelles :

De sorte que pour lui enlever le vernis scientifique dont il se badigeonne, et livrer sa bonne foi et sa logique aux sifflets universels, il suffise de la main d'un cordonnier.

III.

Ainsi pria le patriarche bédouin : et le Très-Haut exauça, en partie, sa prière.

La terre étonnée vit, chez les nations à laquelle fut confié l'*empire de l'air* (1), poindre l'aube de la philosophie dite naturaliste.

(1) Ce mot est d'un célèbre et spirituel diplomate. On parlait devant lui des principales puissances de l'Europe : « L'Angleterre a reçu, disait-on, l'empire de *la mer ;* la France, celui de *la terre,* que reste-t-il aux Allemands ? » — L'empire de *l'air,* répondit-il, faisant allusion aux tendances nébuleuses et inconstantes de la philosophie allemande moderne.

Et, du sein de cette aurore ténébreuse, s'élever avec une incomparable majesté, le nouveau soleil, prophète de la religion moderne, le grand émule du grand précurseur... du grand Ormuzd.

Seulement, comme dans cette religion il ne devait pas y avoir de Dieu, on dut renoncer à y placer un Messie, et se contenter d'ouïr chanter le prophète.

Pour apaiser les gens qui s'étaient sottement habitués à donner un objet réel à leurs croyances, le prophète leur laissa, par pure bonté, le choix d'adresser leurs hommages à l'Être suprême ou à son équivalent, dont la définition fut :

« La catégorie de l'idéal (1). »

Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.

Il fallait aux idées nouvelles, qui marchaient avec peine, sous leurs armures de plomb, un plus léger costume. Le prophète se chargea de s'en faire le tailleur. C'était un ingrat travail : on eût dit « un peloton dévidé par le diable » (2) ; il en vint néanmoins à bout, et, le diable aidant, il vêtit toute cette racaille à la française, leur donnant à chacun une paire de culottes, des bottes et un képi. L'étoffe était toute neuve, mais de qualité très-inférieure, de façon qu'au plus léger coup de vent le képi s'envolait ; les bottes s'éculaient au premier pas ; et, au travers de la culotte, la chemise, dit-on, passait ; ce qui était, assurément, un spectacle bien édifiant pour les âmes pieuses.

(1) Renan, *Études d'histoire religieuse*, 5e éd., p. 419.
(2) *Lettre au Figaro*, v. s.

Cela n'empêchait pas que les bons Allemands « ouvraient de grands yeux quand ils voyaient revenir leurs idées habillées par » un « tailleur de notre pays, et je vous assure qu'ils leur trouvaient fort bonne façon (1). »

On appela ça le cinquième évangile.

C'était la gibelotte des quatre autres, avec une sauce formidablement allongée, je vous jure.

Les souhaits du patriarche bédouin furent ainsi de beaucoup dépassés. Si les morts rient, il dut joliment rire. Dans tous les cas, les vivants n'ayant aucune raison pour se priver de cette distraction furent bien divertis par cette mascarade. C'était un vrai évangile de mardi gras.

Et les masques sonnaient de leurs instruments autour de la vieille Jéricho, croyant en faire tomber les murailles.

Mais les murailles ne tombent pas au son des mirlitons, même de ceux qui se vendent 7 fr. 50 c. chez le marchand.

Pour faire honneur à la prière prophétique du patriarche bédouin, il y en eut, dans Jéricho, quelques-uns qui prièrent le Renan de se tourner, afin de voir s'il avait encore sa queue.

Et, comme il ne l'avait plus, hélas ! ils déclarèrent avec obstination et férocité qu'ils ne consentiraient jamais à faire couper la leur, disant :

« On est trop vilain comme ça. »

D'autres, toujours suscités par le génie bédouinique, prétendaient que le Renan avait l'habitude de se parer

(1) *Lettre au Figaro*, v. s.

du paletot du paon, en matière scientifique ; ce qui, jusqu'à ce jour, ne s'était jamais vu chez les nabi d'aucun peuple; et ce qui n'était pas décent du tout, pour le mirliton en chef de la religion nouvelle.

Ils disaient, — c'est bien ridicule, — que la bonne foi était le premier devoir d'un homme qui se respecte.

Que si ce n'est pas bien de se parer de la montre d'autrui ou de se moucher dans son foulard, ce n'est pas, non plus, très-bienséant de subtiliser ses découvertes.

Ils disaient qu'une religion qui n'aurait que de tels apôtres serait une religion d'emprunt.

Et ils racontaient la fable suivante en langue araméenne, que nous traduisons ici en langue gauloise, pour la plus grande commodité du public.

LE RENAN ET LA TORTUE

FABLE ORIENTALE.

« L'auteur parle toujours comme témoin oculaire ; il *veut se faire passer pour* l'apôtre Jean. Si donc cet ouvrage n'est pas réellement de l'apôtre, il faut admettre une supercherie que l'auteur *s'avouait à lui-même*. Or, quoique les idées du temps, en *fait de bonne foi littéraire*, différassent essentiellement des nôtres, on n'a pas d'exemple dans le monde apostolique d'un *faux* de ce genre. »

(Renan, *Vie de Jésus*, Intr., p. XXVII.)

Il y avait une fois, dans la rue des Postes de la ville appelée Lutèce, une communauté de tortues, et parmi ces tortues, une tortue très-savante, qui parlait grec (1).

(1). Pour l'intelligence de ce fait, déjà un peu ancien de date, nous rappellerons que le Père auquel nous faisons allusion était le R. P. Bourquenoud

Le supérieur des tortues, désirant mettre à profit la science de la tortue, l'envoya faire un voyage scientifique dans les pays orientaux, et la tortue qui parlait grec partit en l'année 1857.

Cette savante helléniste passa deux années entières à fouiller, à fureter, à étudier dans la terre d'Adonis, et revint chargée de notes, de découvertes et d'inscriptions, dans le dessein de les mettre en ordre et de les publier un jour.

Mais tout le monde sait que la tortue n'est pas, pour l'agilité, le roi des animaux.

Pendant ce temps, le lion, empereur de Lutèce (1), désireux de connaître les monuments, les mœurs et l'histoire des indigènes de la terre d'Adonis, chargea le Renan d'une mission scientifique dans cette belle contrée, et le Renan partit en 1860, c'est-à-dire après le retour de la tortue au foyer conventuel.

Le Renan, qui n'était pas bête, dans le but bien louable de s'économiser un peu de travail, se fit communiquer, on ne sait trop comment, les travaux de la tortue ; et, à l'aide du même guide, suivit absolument la même ligne et la même direction, et eut le bonheur de réussir à faire les mêmes découvertes.

Avant que le Renan fût de retour, en l'an de grâce 1862, il commença par chanter, sans mettre de bémols à

(1) Tout le monde sait que ce fut l'empereur Napoléon III qui fournit à M. Renan, sur sa cassette, les fonds nécessaires pour faire son voyage et son immonde travail... un argent bien placé ! et productif de beaux intérêts !

la clef, les belles trouvailles qu'il avait faites dans son voyage, avec l'enthousiasme lyrique et touchant de la poule, annonçant aux échos d'alentour qu'elle vient de pondre un œuf Des rapports furent adressés au lion sous la date des 25 et 27 février, 8 et 12 juillet de la même année, et le lion fut certainement bien content de la grande sagacité du Renan.

On ne sait pas s'il le décora, mais il put lui dire : « Renan, je suis content de vous ! »

Ce qui dut faire bien plaisir au Renan.

Or, la tortue, qui brille par sa prudence, sinon par sa vélocité ; la tortue, qui aime à faire ce qu'elle fait avec poids et mesure et conscience, la tortue, se doutant que le compère n'avait pas, pour le simple plaisir de les admirer, flairé ses paperasses, la tortue se dit en grec : « Voilà un coquin de Renan qui me fait bien l'effet de vouloir se parer de mes plumes. »

Sur ce, pour assurer la propriété de ses découvertes, et dans la prévision du retour très-prochain du Renan, la tortue se rendit en diligence à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de la ville de Lutèce susdite, et, s'adressant à sa haute justice et à son impartialité bien connue, elle obtint que son manuscrit fût, par un délégué de l'Académie, *daté, signé* et *paraphé* au recto et au verso de chaque feuillet, et marqué du sceau de l'Institut, pour garantir la propriété légitime et la *priorité* de ses découvertes.

Cette opération délicate et utile eut lieu le 28 sep-

tembre 1861, c'est-à-dire avant le retour du Renan, auquel cela devait procurer une impression d'autant plus désagréable qu'elle était, par lui, moins vivement désirée.

Ce fut après cette précaution malheureuse que le Renan chanta.

Des gens mal avisés, ayant eu vent de la chose, le prièrent de ne pas chanter si fort, sous le prétexte que cela leur faisait mal à la tête, toutes les fois qu'ils entendaient chanter faux.

Le Renan, qui sans doute ignorait ces détails, pria un ami de chanter à sa place.

L'ami, fort complaisant, ne crut devoir refuser au Renan ni l'appui de sa prose ni la ferveur de son indignation.

Il ne lui refusa que de signer son nom.

Ce qui laissa supposer à bien des gens....

Mais c'étaient des esprits gâtés par la scolastique.

En somme, l'*alter ego* du Renan écrivit ce qui suit :

Paris, 15 juillet 1863.

« *P.-S.* Qu'est-ce que ce *savant jésuite* qui conteste les découvertes de M. Renan ? Nous prend-il pour des oies? Ces découvertes, dites antérieures, sont-elles publiées ou non ?

» Si elles sont publiées, il arrive de singulières choses.

» 1° Le *savant jésuite* qui les connaît seul (à l'exception du plagiaire M. Renan, bien entendu) se trouve être à lui seul plus savant que tous les membres de l'Institut ensemble, qui n'en ont jamais ouï parler.

» 2° *M. Renan doit être doué d'une dose d'imprudence et d'impudence qui va au delà du vraisemblable, pour aller solennellement, devant son propre corps, donner comme siennes des découvertes avec lesquelles il sait qu'on peut le couvrir de confusion en les lui jetant à la face déjà publiées ailleurs et avant lui.*

» N'ont-elles jamais été publiées ? alors elles ne signifient rien.

» *Priorité de publication, priorité de découverte.*

» C'est la loi et les prophètes, cette maxime ayant l'autorité souveraine de la chose définitivement jugée. On n'en a pas invoqué d'autres pour Leibnitz contre Newton, pour Champollion contre Young, et il n'y en a pas d'autre en effet.

» Et sans cela, où en serions-nous, mon Dieu ?

» Faites la découverte la plus importante ou la plus insignifiante, et à l'instant vous aurez à vos trousses cela ne manque jamais) une meute de cinq ou six *savants jésuites* qui aboieront après vous et vous démontreront que vous n'êtes qu'un vil plagiaire, et que s'il ne l'avait pas précisément dit, le savant Mathanasius avait au moins pensé bien longtemps, avant vous, ce que vous donnez pour du neuf.

» Cela est si universel qu'on n'y fait plus attention. La race des *savants jésuites* est indestructible ; mais depuis le savant Scott, le savant Scaliger, le savant Saumaise, etc., elle n'a plus de dents (1). »

(1) *Figaro*, v. s.

MORALITÉ.

Il n'y a pas, en tout ceci, une ombre de moralité; mais la race des amis imprudents est une race bien dangereuse. Il est probable que le Renan s'en méfiera davantage une autre fois.

Quant au reproche de n'avoir pas cité l'auteur dont les travaux lui ont servi, il ne peut lui être raisonnablement adressé; son habitude de citer même ceux qu'il n'a pas lus, étant avantageusement connue.

IV.

Ainsi furent exaucées les prières du patriarche bédouin.

Mais le ciel, toujours miséricordieux envers les âmes affligées, ne permit pas qu'au malheureux auteur fût infligé le coup de pied de l'âne.

Son évangile, rapetassé et mal cousu, tomba entre les mains d'un cordonnier honnête, qui ne voulut pas abuser de sa position, et insulter un vaincu.

Il se souvint que le nabi humilié était son compatriote. Cela ne lui faisait certainement ni grand honneur ni grand plaisir; mais, enfin, il réfléchit que tout mortel est peccable, et que, le premier jour que le paradis ouvrit sa porte, les habitants des cieux surpris y virent entrer un larron repentant.

Dans toute œuvre humaine il y a toujours quelque chose de bon, pensait le cordonnier débonnaire; si du

volume de ce bon Père Renan on ôtait seulement l'introduction avec 459 pages, le reste pourrait encore passer, quoique le titre et la table des matières soient quelque peu impertinents.

Daignez donc, ô homme illustre, accepter pour disciple un pauvre artiste sans célébrité, mais non pas sans droiture. Malgré votre petite difficulté avec la tortue, et les pieux larcins de même espèce, par vous commis au préjudice de la gent transrhénane, je consens à vous croire toutes les fois que je n'aurai pas à constater, dans vos écrits, une erreur ou un escamotage ; et à vous suivre, mais exclusivement, jusque sur le terrain où une personne qui se respecte ne pose jamais le pied.

J'espère, donc, que vous serez bien content de moi.

Et vous, aimables lecteurs, conservez-moi votre bienveillance accoutumée, et que je trouve chez vous le cordial accueil auquel depuis longtemps vous m'avez habitué. J'aurais voulu vous adresser une œuvre plus sérieuse ; mais il est des inepties auxquelles le rire seul peut répondre. Et si vous rencontrez dans ces pages bien des négligences, conséquence nécessaire d'une rédaction précipitée, ne vous en prenez qu'aux exigences de cette triste époque, où, sous peine de manquer le train, la locomotive de la vie ne vous accorde qu'une heure pour répondre à des livres éphémères dont, heureusement, le temps et l'oubli font justice en un jour.

Jean LOYSEAU.

Paris, 8 septembre 1863.

LETTRES

SUR LA

VIE D'UN NOMMÉ JÉSUS

LETTRE Ire

Dans laquelle il est question, entre autres choses, des indulgences attachées à la *Terre d'Adonis*. — Scrupules de Jean Loyseau.

Monsieur et révérend Maître,

Je me suis donné la satisfaction innocente de lire le cinquième Évangile que vous avez pris la peine d'écrire, et je viens, avec la plus profonde humilité, vous soumettre quelques petites observations que m'a suggérées cette pieuse lecture, faite, je puis vous l'assurer, avec toute l'attention désirable.

Ne soyez point surpris si j'ai conservé quelques doutes, puisque l'*âme pure* à laquelle vous dédiez votre livre (1) en avait aussi, elle-même, conçu quelques-uns, bien qu'elle eût le bonheur de jouir de vos précieux commentaires, et vous adressât quelquefois, dites-vous, à ce sujet, des « questions fines et délicates. »

Je ne voudrais, pour rien au monde, réveiller, dans votre cœur, de douloureux souvenirs, ni traiter avec

(1) M. Renan dédie son livre à l'âme de sa sœur Henriette.

irrévérence la mémoire des morts; mais je me permettrai, pourtant, de vous demander ce que signifient, dans votre épître dédicatoire, ces mots: « tu me dis un jour que ce livre tu l'aimerais.... *parce qu'il te plaisait* » ; et ces autres : « tu dors maintenant dans la terre d'Adonis. » Est-ce qu'il n'est pas d'usage d'aimer toujours les choses qui plaisent ? et pourquoi se réservait-elle de n'aimer que plus tard ce qui avait, dès lors, le bonheur de lui plaire? Et veuillez me dire encore, de grâce, ce que peut avoir de si précieux le voisinage d'Adonis, pour qu'on désire tant y laisser sa mortelle dépouille ; pour moi, je meurs d'envie, sur votre recommandation, d'aller m'y faire enterrer.

Je constate aussi, avec plaisir, que vous invoquiez cette belle âme; cela fait voir que vous avez, quoi qu'on en dise, conservé le culte des saints. Seulement il ne faudrait, peut-être, pas ajouter : « ô bon génie ! » cela sent un peu trop les contes de Perrault.

Le motif réel de ces lettres, vénéré Docteur, est celui-ci : ayant eu jusqu'à ce jour la simplicité d'établir mon domicile dans cette grande demeure, qu'on nomme l'Église catholique, votre beau livre, je l'avoue, a porté à ma Foi chrétienne une sérieuse atteinte. Je ne demande pas mieux que de devenir votre disciple ; mais il me serait désagréable de jeter ma maison à bas, avant d'en avoir vu bâtir une autre. En attendant que j'aille jouir de la société d'Adonis, je n'aimerais pas, de mon vivant, à coucher à la belle étoile, surtout dans le climat du Doute où il fait, généralement, très-froid. J'espère donc, de votre bonté, que vous daignerez accueillir charitablement mes chétifs scrupules, et me montrer, au moins, un abri sous le chaume, avant de me contraindre à quitter mon palais.

Car, voyez-vous, mon très-révérend père, si votre religion est bonne, il ne suffit pas qu'elle soit abordable

aux grands savants, comme vous, il faut qu'elle soit intelligible aux pauvres ignorants tels que moi. S'il faut absolument, pour embrasser une doctrine, comprendre le persan et lire couramment le grec, je serai obligé d'y renoncer, moi qui ne suis qu'un pauvre artiste en chaussures, sachant à peine parler français. Si le bon Dieu n'a mis les vérités à la portée que des membres de l'Institut, vous m'avouerez que tous les artisans ont le droit de lui adresser une assignation en dommages et intérêts. Nous formons dans tous les pays une majorité imposante, mon révérend : et je ne crois pas que le Père commun ait voulu me déshériter de la lumière, par la seule raison que je vous chausse. Vous devez comprendre cela, vous, qui êtes un grand homme.

En outre, on m'a dit que vous étiez rétribué par le gouvernement pour nous enseigner une foule de belles et bonnes choses; or, comme je paie bien exactement ma patente, ma cote personnelle et mobilière, les droits d'enregistrement, l'impôt foncier, les centimes additionnels, et, en cas de besoin, les quarante-cinq centimes, sans compter les contributions indirectes pour le vin, le cidre et le tabac, il me semble que vous, dont les appointements sont puisés en partie dans ma poche, avez bien quelque petite obligation spéciale d'éclairer mon ignorance. Je ne me plains pas de faire les frais de votre entretien ; c'est, même, pour moi un grand honneur, sans parler du plaisir que j'y trouve ; mais je pense que cette considération vous touchera, et que, vous regardant comme obligé, en justice, à dissiper mes ténèbres, vous voudrez bien m'honorer d'une réponse, et résoudre mes petites difficultés.

Ceci posé, je passe à vous offrir mes salutations respectueuses, et suis votre plus humble et obéissant serviteur.

JEAN LOYSEAU.

LETTRE IIe.

Jean Loyseau a la faiblesse de respecter le nom de Jésus-Christ, et de ne pas confondre le Jésus des chrétiens avec son homonyme chanté par M. Renan. — Grandes règles de critique : puiser dans des livres préexistants l'histoire d'un personnage à venir ; faire parler les contemporains autrement qu'ils n'ont parlé ; interroger les auteurs qui, venus plusieurs siècles plus tard, n'ont écrit que du fatras. — Jolie retouche à l'historien Josèphe, par M. Renan.

Ne soyez point surpris, mon révérend maître, que j'aie ajouté au titre de votre livre les mots : *un nommé*. C'est peut-être chez moi un reste de faiblesse, et un préjugé qui tient aux souvenirs de mon enfance ; mais je ne puis m'empêcher d'entourer d'un certain respect le nom auguste de Jésus. Je sais bien que votre héros n'est que le Sosie de celui dont j'entendais prononcer le doux nom aux lèvres de ma mère. Mais, voyez-vous, tout le monde n'a pas joui du bienfait de l'éducation universitaire, je n'ai pas traversé les sphères lumineuses de l'École normale, j'ignore les grands enseignements du Collége de France ; et, ce qui remplacerait tout cela, je n'ai pas encore déserté mon drapeau. Si, donc, j'éprouve une certaine hésitation à traîner, de prime abord, dans la boue, le nom de celui que, jusqu'à ce jour, j'avais été habitué à considérer comme un Dieu, il ne faut pas trop m'en vouloir.

Je sais bien — puisque vous le dites — que le nom de Jésus était très-commun en Judée ; que c'était une corruption de celui de Josué ; qu'un tas de gens le portaient ;

que le vrai nom de Barrabas lui-même était Jésus bar Rabban, « quoiqu'il ait disparu de la plupart des manuscrits (1). » — Lacune bien regrettable ! — Tout cela, sans doute, m'ébranle ; mais un reste de pudeur me retient encore, et, si cela ne vous fait rien, nous appellerons *un nommé* Jésus le grand homme dont vous écrivez la vie. Que voulez-vous ? on ne devient pas esprit fort en un jour ; mais, à votre école, je sens que cela ne tardera pas trop à venir.

Ceci posé, j'entre en matière. Je vous suis pas à pas, comme il convient à un humble disciple, vous exposant mes perplexités, à mesure qu'elles se présenteront à mon esprit, à la lecture de votre beau volume.

Ce n'est pas tout, très-révérend père, quand on veut démolir une doctrine et en édifier une autre, d'appartenir à l'un des corps savants institués par l'État ; il me semble qu'il est absolument nécessaire de dire où l'on a pêché les découvertes qui ont servi à la destruction du vieil édifice, et pris les matériaux destinés à construire le nouveau.

Vous l'avez bien compris ; et, sur le premier point, vous ouvrez la bouche et nous dites : « Je crois n'avoir négligé, en fait de témoignages anciens, aucune source d'informations (2). » Voilà, mon révérend, ce qui s'appelle parler. Quand on prétend établir un fait historique important, il faut s'appuyer sur l'autorité des auteurs contemporains de ce même fait, autant qu'il est possible. « Cinq grandes collections d'écrits nous restent sur Jésus et sur le temps où il a vécu (3). » Ce sont : 1° le *Nouveau Testament*, 2° les *Apocryphes de l'Ancien Testa-*

(1) Renan, *Vie de Jésus*, p. 406, note. Quand nous ne citerons en note que les numéros des pages, cela se rapportera toujours à l'ouvrage précité de l'auteur de la *Vie de Jésus*. — (2) P. VIII. — (3) P. VIII.

ment, 3° les ouvrages de Philon, 4° ceux de Josèphe, 5° le *Talmud.*

Telle est donc la base sur laquelle s'établit la doctrine nouvelle que vous me proposez, et en vertu de laquelle je devrai croire, désormais, que celui que j'appelais Jésus-Christ n'est plus Dieu, mais un grand philosophe, dont vous êtes l'apôtre. On dira à Paris, empruntant le style de la Mecque : le nommé Jésus n'est qu'un homme, et M. Renan est son prophète. Quel honneur pour vous ! et quel bonheur pour ceux qui auront la chance de vous lire! Grâce à votre livre, nous aurons dépassé les Turcs, qui disent encore : Dieu est Dieu. Il faudra persuader au Sultan de se procurer des professeurs de votre espèce, pour éclairer ce pauvre monde. Quel service on lui rendrait !

Mais , permettez une petite objection : nous allons avoir sur le dos toutes les communions chrétiennes, mon révérend : catholiques , protestants... Mais non ; je m'arrête , nous aurons les catholiques contre nous, c'est évident, ce sont des esprits intolérants , superstitieux, fanatiques, ennemis du progrès ; mais les protestants pourront être des nôtres. Je viens de relire la liste des ouvrages que vous recommandez à vos lecteurs. Ils sont, sans exception, tous protestants et tous en notre faveur. Albert Réville, *pasteur de l'Église wallonne* ; Reuss, *professeur à la faculté de théologie au séminaire protestant de Strasbourg* ; Michel Nicolas, *professeur de théologie protestante* à Montauban ; Strauss, traduit par votre ami et confrère Littré ; et Colani, qui est du même tonneau. Vous paraissez même tellement sûr de votre fait, que vous indiquez un ouvrage de M. G. d'Eichthal , « quoique vous n'ayez pas lu le livre avec l'attention qu'il mérite (1). » Mais, dès lors qu'il est protestant, il est bon ; c'est évident.

(1) P. VIII.

On est bien heureux d'être protestant quand on a des dispositions à ne pas croire en Dieu, et ce m'est bien consolant de penser que toutes les fois qu'on veut essayer de démolir l'Église et la foi en Jésus-Christ, on peut toujours trouver des auteurs protestants, et principalement parmi les modernes, — car vous ne parlez pas trop des anciens, — qu'on peut citer sans même les avoir lus. Ainsi, par exemple, Strauss, dites-vous, s'est trompé dans sa théorie; « il se tient trop peu sur le terrain historique. » Cela ne vous empêche pas d'en conseiller la lecture comme étant indispensable (1). Eh bien, vrai, si jamais je fais un livre contre la divinité de Jésus-Christ, j'y supprimerai toujours les noms des auteurs catholiques, et j'aurai soin, à votre exemple, de ne citer, parmi les autres, que ceux-là seulement, qui n'ont d'autre valeur que celle de l'incrédulité. Car, j'ai entendu dire que, même parmi les protestants, il y avait un grand nombre d'auteurs, unissant la bonne foi à la science, et champions vigoureux, armés pour la défense des saintes Écritures; mais laissons les savants tranquilles, et tenons-nous en à MM. Albert Réville et Michel Nicolas.

Il est d'autres règles, règles utiles à connaître et faciles à mettre en pratique, dont vous vous servez souvent avec un rare avantage. Je vais essayer de les formuler ici, pour vous faire voir que je vous ai compris : cela vous consolera. C'est, entre autres, de citer beaucoup, surtout les livres que personne ne peut lire, et, même, ceux qu'on n'a pas lus attentivement. Cela donne un parfum de science à un ouvrage qui n'en a pas. Citer à faux, quand le besoin de la cause l'exige; parce que qui veut la fin, veut les moyens. Se contre-

(1) P. VIII.

dire le plus souvent que l'on peut, afin de rendre les questions aussi obscures qu'il soit humainement possible; donner des suppositions à la place de preuves, surtout quand on n'a pas de preuves à fournir, et, enfin, employer le grand mot *probablement*, dans tous les cas où la probabilité ne peut suffire Seulement, il ne faut jamais se servir de ce précieux adverbe en faveur de la doctrine catholique, parce qu'étant notre adversaire déclarée, nous devons toujours la supposer dans le faux. Voilà le secret de tout votre livre; et, par un sentiment de haute philanthropie, vous nous le donnez gratis.

Il peut se faire que chacune de vos assertions ait été mille fois réfutée; mais cela ne fait absolument rien à la chose : d'abord, parce que la plupart des gens n'ont jamais lu ces réponses, et même ne les liront jamais; ensuite, parce que le public est si bon qu'il ne demande plus rien, dès qu'on parvient à l'amuser un peu. Il n'est pas besoin, non plus, de prendre la peine d'écrire du nouveau, à ce qu'il paraît; car vous ne dites que ce que disent tous les protestants d'Allemagne. Vous avez seulement tâché de le mettre en français, et de le débarrasser de la science germanique, trop indigeste pour des lecteurs français.

Voilà, mon révérend père, ce qu'il me semble avoir compris à la lecture de votre œuvre. C'est sans doute votre bon génie qui m'a parlé; puisque vous aussi avez été « frappé de l'aile de la mort (1). » Quoi qu'il en soit, tout en admirant, comme je le dois, cette méthode savante et consciencieuse, j'avoue que j'aurais, pour mon compte, quelque répugnance à m'en servir. C'est peut-être parce que j'ai trop peu d'esprit pour m'en tirer comme il faut.

(1) P. II.

Pour en revenir à nos moutons, je ne vous ferai aucune critique sur les sources où vous avez puisé les éléments de votre ouvrage. Seulement, d'autres vous diront que les apocryphes de l'Ancien Testament, étant antérieurs à Jésus-Christ d'un siècle au moins, n'ont pas dû en parler beaucoup ; et que, quant au Talmud, qui semble avoir été votre guide unique, il ne peut non plus avoir une grande valeur, puisqu'il fut commencé plus de deux siècles après l'ère chrétienne, écrit par les ennemis du nom chrétien, et traité par vous-même de *compilation bizarre* et de *fatras*.

Au sujet des apocryphes encore, mon vénéré maître, je vous dirai, tout bas, que vous jouez de malheur; vous n'en citez que deux, et, dans le nombre, vous placez le livre de Daniel, « véritable apocryphe », dites-vous (1). Je ne suis pas savant, mais dans l'intérêt que je vous porte, je crois que vous ferez bien de changer cela, à la deuxième édition de votre ouvrage. Si mon curé venait à savoir que vous mettez parmi les apocryphes un livre très-canonique, et reconnu comme tel par les Juifs, et, même, par les protestants sérieux, cela pourrait vous faire du tort, et on rirait de nous, voyez-vous. Il y a des gens qui ont lu la Bible, parmi vos lecteurs, quand ce ne serait que moi. Je ne suis qu'un cordonnier, et pourtant j'ai découvert ça tout seul.

Un autre petit avis, en passant. — Puisque vous savez le grec, à ce que vous dites, tâchez donc de le laisser tranquille, même quand il vous gêne. Il vaudrait mieux n'en pas parler que de refaire un texte. Je parie que vous aurez compris ma pensée. C'est au sujet de Josèphe, vous savez, Flavius Josèphe, l'historien, qui vivait au

(1) P. XI.

Ier siècle. Il était Juif, et, par suite, peu suspect d'être favorable à Jésus-Christ, dont il ne parle qu'une fois dans ce qui nous est resté de ses œuvres, et je ne dis pas que ce ne soit pas important ce texte, puisqu'il affirme que Jésus *était le Christ*, Χριστὸς οὗτος ἦν. — Je ne sais pas le grec, mais je copie. — Je sais bien que ce maudit petit mot ἦν, *était*, est assez désagréable à rencontrer dans une pareille bouche; mais ce n'est pas une raison pour nous fourrer à la place le mot ἐλέγετο, qui signifie *passait pour*, — à ce qu'on m'a dit, — ou quelque chose d'approchant. Je n'ignore pas que vous dites : « Il devait y être (1). » Certainement qu'il devait y être, mais, enfin, il n'y était pas. Il a manqué à son devoir. Ce n'est pas votre faute, c'est sûr, et personne ne vous en fera de reproches; mais personne, aussi, ne vous priait de réveiller le chat qui dort. Quelle drôle d'idée vous avez eue là, mon pauvre maître! et dire que vous avez fait cette boulette dès la dixième page de votre introduction !

Mais, grands dieux, comme une sottise en attire une autre! Vous avez bien compris votre faute, et vous essayez de la réparer en disant: « On sent qu'une main chrétienne a retouché ce morceau (2). » Voyez-vous la finesse? va nous dire un bedeau mal élevé, c'est lui qui le retouche, le morceau, et il appelle cela une main chrétienne! Sapristi! mon révérend, ne faites plus semblable chose ; vous qui êtes si adroit à ne pas parler des textes qui vous gênent, quelle démangeaison aviez-vous d'aller ressusciter celui-là ? un texte, justement, que les cléricaux apportent comme une des preuves de la divinité de Jésus-Christ. Vous deviez bien savoir ça, que diable ! vous qui avez été au séminaire.

(1) P. x, note. — (2) P. x.

Est-ce que vous dormiez en classe, au lieu d'écouter la leçon ?

Je vous prie de remarquer que ces observations ne sont pas précisément de moi, mais bien de M. le vicomte de Kersolon. Il en sera de même toutes les fois que je me trouverai en tête à tête avec du grec ou du latin. Rien ne vous empêche de faire comme moi : quand vous ne comprenez pas un texte, faites-vous le expliquer par ceux qui le comprennent. Il ne faut pas y mettre de vanité : personne ne vous en voudra, au contraire.

Quant à Philon, il ne fallait pas dire « qu'il était le frère aîné de Jésus (1). » Je vous dirai plus tard pourquoi. En outre, je ne vois pas trop à quoi il peut vous servir, ce frère aîné là, puisqu'il n'a pas vécu avec votre héros et ne l'a ni vu ni connu. « Quel dommage », dites-vous, « que les hasards de la vie (les hasards de la vie !) ne l'aient pas conduit en Galilée ! que ne nous eût-il pas appris (2) ! » Mon Dieu, oui, c'est bien dommage qu'il ne nous ait rien appris ; mais il y a tant de choses qui sont dommage en ce bas monde ! Qui sait ? peut-être un jour dira-t-on de vous comme de Philon ?

Donc, de ces cinq grandes sources où vous prétendez avoir puisé, il n'en reste qu'une seule qui soit sérieuse, c'est le Nouveau Testament ; et, en particulier, les quatre Évangiles. Or, comme vous me semblez les considérer sous un point de vue assez neuf et assez original, nous examinerons, si vous le voulez bien, votre appréciation dans la lettre qui suit.

J'ai toujours l'honneur d'être, bien entendu...

(1) P. IX. — (2) Id.

LETTRE IIIe

Le roman historique défini par M. Renan, et essayé par le même. — L'évidence qui n'est pas évidente. — Révélation de M. Renan. — Petite malice du mot : *Selon*. — Désagréments causés par le silence d'un certain Papias. — Autres désagréments occasionnés par l'intempérance de style d'un autre certain personnage. — Papias est naïf ; mais il n'est peut-être pas le seul. — Les Évangiles sont ou ne sont pas authentiques, au choix des amateurs. — Comme quoi l'Évangile a le plus grand tort de ne pas être le Talmud. — Jean Loyseau éprouve une grande frayeur au sujet de cinq mots, suivis d'un *et cætera*, lesquels sont inventés par son saint patron. — Il trouve un procédé pour se tirer d'inquiétude.

Vraiment, mon très-révérend Père, vous êtes, parfois, d'une candeur désespérante. Vous seriez capable de perdre la meilleure des causes par vos imprudentes énormités. Comment ! dès le début de votre étude sur les livres du Nouveau Testament, vous vous échappez à dire : « personne n'accorde de créance à la *vie d'Apollonius de Tyane*, parce qu'elle a été écrite longtemps après le héros, et dans les conditions d'un pur roman (1). » Mais, au nom du ciel, à quoi pensez-vous donc en écrivant de pareilles choses? Vous voulez, vous, refaire la vie de Jésus, fabriquer un cinquième Évangile, et vous vous oubliez à ce point ! Mais, en vous lisant, le dernier des chiffonniers de Paris va se dire : Tiens ! la vie d'Apollonius de Tyane n'est qu'une baliverne, parce qu'elle a été écrite deux cents ans après sa

(1) P. xv.

mort ; et voilà un particulier qui écrit l'histoire de Jésus, 1830 ans après la mort de Jésus, et qui prétend m'y faire croire ! Si celle-là est un pur roman, pour avoir été faite sans les documents contemporains, que sera donc celle-ci, qui les contredit, effrontément, à chaque ligne ?

Comprenez-vous, cher Maître, la force de l'objection ? Ce n'est pas moi qui vous donne tort, mais c'est le chiffonnier imaginaire et mal appris qui conclura, naturellement, qu'en tous cas il aime mieux s'en rapporter à saint Matthieu et à saint Jean qui ont vu, qu'à vous, qui n'avez rien vu du tout des choses que vous nous racontez.

Vous aurez beau nous dire que vous avez été dans le pays avec l'argent du gouvernement, que « vous avez visité Jérusalem, Hébron et la Samarie », nous parler de la « merveilleuse harmonie de l'*idéal* évangélique avec le paysage qui lui servit de cadre », nous affirmer que vous avez eu là « une révélation », que « vous avez eu devant les yeux un cinquième évangile lacéré, mais lisible », et que dans cette révélation, vous avez aperçu « la figure de Jésus, vivre et se mouvoir (1). » Tout cela est bel et bon ; mais je pense que saint Matthieu et saint Jean ont aussi visité Jérusalem, et même avant qu'elle ne fût détruite ; qu'ils ont contemplé l'harmonie merveilleuse de la *réalité* évangélique, avec le paysage d'alentour ; qu'ils ont laissé un évangile très-lisible aussi, et pas lacéré du tout ; qu'ils ont pu recevoir, de même, une révélation, à moins que vous ne prétendiez en avoir le monopole ; et qu'enfin, ils ne sont pas sans avoir vu, presque aussi bien que vous, « la figure de Jésus vivre et se mouvoir. » Ces réflexions seraient fort embarrassantes, si on vous

(1) P. LIII.

les adressait, mais pour moi je me garderai bien de vous les faire.

La preuve que je vous suggère ces observations sans aucune malice, c'est que je vais vous faire toucher du doigt les conséquences désastreuses de votre innocente maladresse.

En effet, pour donner crédit à votre roman, — je veux dire à votre Évangile révélé, — vous êtes obligé de démolir les quatre autres, ensemble avec saint Pierre, saint Paul, saint Jude, saint Jacques, et tous les Pères apostoliques par-dessus le marché. Je sais bien que tout vous est possible ; mais il vaut mieux, ce me semble, ne pas se créer d'embarras, quand on peut faire autrement; le parti-prêtre est si méchant !

Voici donc comme vous vous exprimez : « Que les Évangiles soient en partie légendaires, c'est ce qui est évident, puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel. »

Imprudent ! vous vous appuyez sur eux, d'un bout à l'autre de votre livre, et puis vous les traitez d'évidemment légendaires ! Mais, alors, quelle valeur a donc votre histoire, si vous la puisez dans des légendes ?

Direz-vous qu'une partie des Évangiles n'est pas légendaire, et que c'est celle-là que vous avez suivie? Mais on vous demandera comment vous avez pu discerner l'une de l'autre.

Prétendrez-vous que vous avez appris cela par révélation ? Mais ce serait affreusement surnaturel.

Répondrez-vous que les miracles seuls sont légendaires ? Mais on pourrait vous demander pourquoi ; ce qui serait un mauvais procédé, j'en conviens ; ou vous faire observer que vous-même avez écrit ailleurs : « Nous ne disons pas : *Le miracle est impossible*, nous disons : *Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté* (1). » Ce qui

(1) P. LI.

serait employer contre vous un procédé bien plus mauvais encore. Mais enfin, tout est possible au parti-prêtre.

Voyez-vous comme vous voilà dans l'embarras. Ce n'est pas votre Apollonius de Tyane qui viendra vous en faire sortir.

Puis : les Évangiles sont légendaires, c'est évident ; mais, mon respecté Maître, c'est, peut être, évident pour vous et pour moi, puisque vous me le dites ; mais ce n'est pas évident pour tout le monde. Vous ne pouvez pas ignorer que de grands philosophes, qui nous valaient bien vous et moi, y ont cru très-fermement, et que presque tout le monde y croit encore. Si c'était aussi évident que vous le dites, personne n'y croirait, et n'y eût jamais cru : voilà ce qui est évident. Vous êtes donc obligé, non-seulement de nous signaler la partie légendaire et celle qui ne l'est pas, mais encore d'en fournir de bonnes preuves, sous peine de passer pour un esprit léger et superficiel ; et, franchement, quand il s'agit de faits si anciens et d'ouvrages écrits par des témoins oculaires, ce doit être un discernement bien difficile à faire. Ma foi, tirez-vous de là comme vous pourrez : avec l'aide d'une petite révélation, du Talmud, de votre ami, M. Littré, et de Philon, vous en viendrez peut-être bien à bout. Quant à moi, je m'en lave les mains.

Une chose n'est évidente, mon Révérendissime, que quand tout le monde peut en acquérir la certitude, sans raisonnement et sans preuves. C'est ainsi qu'il est très-évident que, malgré votre génie, vos révélations et même votre ascension sur la montagne de Ghazir, vous n'avez pu, dans votre cabane du Liban, et à l'aide de cinq à six bouquins, — Dieu sait lesquels, ce pourrait être l'*Ahasverus* de Quinet, comme *les Mille et une nuits*

de M. Galland, — vous n'avez pu, dis-je, connaître les détails de la vie de Jésus aussi bien que saint Matthieu et saint Jean, qui vécurent continuellement dans son intimité. Voilà ce qui est évident ; mais que leurs récits soient légendaires, je vous assure que ce n'est pas évident le moins du monde. Je parle pour moi, bien entendu.

Telle est l'impasse où vous conduit une première imprudence ; mais ce n'est pas tout. Je comprends bien que vous vous êtes mis dans une position difficile : d'un côté, vous ne seriez pas fâché d'enlever leur autorité aux quatre évangélistes, et cela se conçoit : d'autre part, vous sentez que les évangiles étant votre seul point d'appui sérieux, il faut bien, pourtant, leur conserver quelque petite valeur. C'est un cas grave que celui où vous vous êtes placé. J'aime mieux que ce soit vous que moi ; et peut-être aurait-il été plus prudent de n'en pas parler du tout. Il est des circonstances où il vaut mieux ne rien dire que dire des sottises; mais il paraît que telle n'a pas été votre opinion. Je la respecte comme je le dois.

En effet, vous jouez de malheur dans votre appréciation critique de l'authenticité des Évangiles : vous nous dites que « les quatre personnages dont ils portent les noms ne nous sont pas donnés, rigoureusement, comme des auteurs (1). » Et comment cela, mon révérend Maître ? Eh ! c'est tout simple, répondez-vous, « les formules *selon* Matthieu, *selon* Marc... n'impliquent pas que... ces écrits eussent *(sic)* été écrits d'un bout à l'autre par Matthieu, par Marc (2). » Ah ! respectable Docteur, comment pouvez-vous dire des choses pareilles ? Si ces expressions signifient que « c'étaient seulement des traditions provenant de chacun de ces apôtres, et se couvrant de leur autorité (3) », cela doit le

(1) P. XVI. — (2) P. XVI. — (3) Id

signifier aussi bien pour saint Luc que pour saint Matthieu, et voici que vous nous dites, à la même page, que : « Pour Luc, d'abord, le doute n'est guère possible... que l'auteur de cet évangile est certainement le même que celui des Actes des apôtres... » (c'est à-dire saint Luc) : que cet « ouvrage est écrit tout entier de la même main et de *(sic)* la plus parfaite unité... (1). » En ce cas, l'Évangile attribué à saint Luc ne porte pas en tête le mot : *selon,* s'il est de lui tout entier ? Hélas ! il n'en est rien : le mot y est, et vous le mettez vous-même : *selon* Luc ; en latin *secundum,* et en grec *κατὰ,* à ce qu'on m'a dit, du moins.

Choisissez donc, ou de souffler aussi sur saint Luc, ou de laisser les autres dans la libre possession de leur individualité et de leurs œuvres : il faut être conséquent, mon père, même quand on est membre de l'Institut.

Et croyez-vous donc que parce que j'ai intitulé mon petit livre : *Vie de Jésus, selon M. Renan,* j'ai voulu vous faire l'impolitesse de vous rappeler que vous n'en étiez pas seul le légitime père ? Loin de là : j'ai voulu faire toucher au doigt que les mots *par* ou *selon* ne signifient absolument rien; et que, comme, d'après vous, le titre : *selon* saint Luc, n'empêche pas que tout le 3e Évangile ne soit, tout entier, de saint Luc, de même, les mots : *par Ernest Renan* en tête du 5e, ne prouvent nullement que vous seul en soyez l'auteur. Ceci est clair comme la lumière.

Ne disputons donc ni à saint Matthieu, ni à saint Marc, ni à saint Jean, la propriété de leurs œuvres. Vous savez aussi bien que moi que l'authenticité en fut mille fois démontrée, et vous-même, au sujet de saint

(1) P. XVI

Jean, prenez la peine de nous dire ce qui suit : « Et d'abord, personne ne doute que, vers l'an 150, le quatrième Évangile existât et fût attribué à Jean... Irénée est formel ; or, Irénée sortait de l'école de Jean... Ajoutons que la première Épître attribuée à saint Jean est *certainement* du même auteur que le 4e Évangile : or, l'Épître est reconnue comme de Jean par Polycarpe, Papias, Irénée. — Mais c'est surtout la lecture de l'ouvrage qui est de nature à faire impression. L'auteur y parle toujours comme témoin oculaire ; il veut se faire passer pour l'apôtre Jean. Si donc cet ouvrage n'est pas réellement de l'Apôtre, il faut admettre une supercherie que l'auteur s'avouait à lui-même. Or... on n'a pas d'exemple dans le monde apostolique d'un faux de ce genre (1). »

Ainsi soit-il ! Il est donc bien convenu que le 4e Évangile est encore de saint Jean, quoiqu'il soit intitulé : *selon saint Jean :* et de deux ! vous verrez que nous finirons par les trouver tous authentiques, d'autant mieux que vous nous avez dit à la *page précédente* que « sur l'Evangile de Jean, les doutes sont beaucoup plus fondés que sur les autres (2). » Or, s'il n'y a pas de doute pour saint Jean (3), à plus forte raison il n'y aura pas de doute pour les autres. Il me semble que c'est supérieurement raisonné, cela. La question est tranchée : saint Jean est bien l'auteur du 4e Évangile.

Mais quelle erreur est la mienne ! Vraiment, mon révérend, vous êtes l'homme de l'inattendu : « La question » , c'est vous qui parlez, « est moins près d'une solution (4) » que l'on ne le pense. Et pourquoi cela, de grâce, mon cher maître ? Parce que « Papias ne dit pas un mot d'une *Vie de Jésus* écrite par Jean. »

(1) P. xxv. — (2) P. xxiv. — (3) Id. — (4) P. xxiv.

Mon Dieu, comme c'est triste ! nous voici retombés dans toutes nos perplexités. Que ce Papias aurait bien mieux fait de ne pas écrire ! Saint Justin, Athénagore, Tatien, Théophile d'Antioche, Irénée, à ce que vous dites, en parlent. « Irénée est formel là-dessus » Eh bien, oui, mais Papias n'en parle point. Cet Évangile est du même auteur que « l'Épître reconnue être de saint Jean par Papias. « Sans doute ; mais Papias ne parle point de l'Évangile. « On n'a pas d'exemple, dans le monde apostolique, d'un faux de ce genre », savoir d'un homme affirmant être l'auteur d'un ouvrage écrit par autrui. Tout ce que vous voudrez ; mais Papias n'en parle point.

Enfin, puisque Papias n'en parle point, il faudra bien nous en passer. C'est assez désagréable ; mais nous nous consolerons en pensant que, son ouvrage ayant été perdu, il est bien possible qu'il en ait parlé dans quelque endroit qu'Eusèbe aura oublié de citer ; et que, d'ailleurs, puisque l'Évangile est du même auteur que l'Épître, et que Papias affirme que l'Épître est de saint Jean, probablement l'Évangile sera aussi de saint Jean : de sorte que nous aurons toujours, par un bout, l'autorité de Papias. Bref, cela m'ôte un grand fardeau : je respire ; j'avais trop peur.

Vous avez encore, très-révérend, d'autres doutes, que je suis heureux de pouvoir dissiper, au sujet de l'authenticité, de l'intégrité, de la sincérité du 4e Évangile selon saint Jean. « Est-ce bien Jean, fils de Zébédée, le frère de Jacques (dont il n'est pas question une seule fois dans le 4e Évangile), qui a pu écrire en grec ces leçons de métaphysique abstraite dont... le Talmud ne présente pas l'analogue ? Tout cela est grave, et, pour moi, je n'ose être assuré que le 4e Évangile ait été écrit tout entier de la plume d'un ancien pêcheur galiléen (1). »

(1) P. xxv.

Mais, en effet, c'est grave, cela : quoi ! un pauvre pêcheur galiléen aurait écrit de la métaphysique, et de la métaphysique en grec, encore. C'est très-grave, très-grave.

Ce scrupule vous fait honneur ; mais vous pouvez vous rassurer. D'abord, j'ai eu le bonheur de retrouver une mention des deux fils de Zébédée, dans le CHAP. XXIe du 4e Évangile ; si vous l'eussiez lu plus attentivement, vous l'eussiez trouvée aussi ; c'est au verset 2e, et ce n'est pas moi qui l'y ai mise.

Quant au Talmud, je ne trouve pas cela bien sérieux, je vous assure ; certainement, il serait mieux que le Talmud enseignât la même doctrine que saint Jean et les apôtres ; mais, enfin, puisque les rédacteurs n'ont pas eu cette idée, il ne faut pas les blâmer : respectons les opinions d'autrui, mon révérend, si nous voulons qu'on respecte les nôtres. Enfin, ne vous tourmentez donc pas trop à ce sujet ; puisque vers l'an 150, tout le monde attribuait cet Évangile à saint Jean, vous pouvez bien faire comme tout le monde, en 1863. D'ailleurs, peut-être l'opinion de Papias était-elle comme celle de tout le monde.

Vous êtes vraiment un homme terrible ; et vous avez eu le plus grand tort de vous embarquer dans cette discussion enragée, dont vous êtes incapable de sortir. J'ai essayé de concilier vos opinions entre elles, et cela m'a été pleinement impossible. Ici, vous nous dites que « Jean a voulu couvrir de l'autorité de Jésus certaines doctrines qui lui étaient chères..., qu'en prêtant ses idées à Jésus il ne fit que suivre un penchant bien naturel (1) », etc., etc. Et là, « vous inclinez à croire que les discours, au moins, ne sont pas du fils de Zébédée (2). » Alors, pourquoi lui en faire un reproche ?

(1) P. XXXI. — (2) P. XXXVI.

Tantôt vous nous faites observer que saint Jean « parle toujours comme témoin oculaire (1); que depuis la mort de Jacques, son frère, il restait seul héritier des souvenirs intimes dont ces deux apôtres, *de l'aveu de tous*, étaient dépositaires... des souvenirs de vieillard, quelquefois d'une prodigieuse fraîcheur (2). » Alors il se transforme sous votre docte plume, et vous « osez défier qui que ce soit de composer une vie de Jésus qui ait un sens en tenant compte des discours que Jean prête à Jésus... (C'est donc lui qui les a écrits), sa mise en scène est sans naïveté, ses discours raides et gauches, etc. (3). » En bonne conscience, mon cher Maître, vous me laissez dans une grande perplexité.

Je crois que vous ferez bien de renoncer aux discussions et aux raisonnements, dont vous vous tirez mal, pour vous livrer entièrement à la littérature pure, où vous réussissez mieux. Vous ne ferez croire à personne ayant une étincelle de bon sens, que les évangiles aient été altérés. Tout le monde sait quel respect les anciens fidèles avaient pour les écrits des Apôtres ; et quels beaux cris on eût jetés, dans toute l'Église, si un faussaire eût tenté d'y glisser ou d'en soustraire un seul mot. Tout le monde comprend que s'il y avait eu, comme vous le dites, tant de versions diverses, il serait bien étonnant que ce fût la même que l'on trouve aujourd'hui partout : c'est là ce qu'on pourrait appeler un fameux miracle ! S'il y en avait eu un si grand nombre que sont donc devenues les autres ? cela saute aux yeux, mon révérend.

Vous êtes adorable avec vos hypothèses. Quand vous nous parlez des Évangiles selon saint Matthieu et selon saint Marc, l'un, témoin oculaire, l'autre, narrateur,

(1) P. XXVI. — (2) P. XXVIII. — (3) P. XXXIII.

sous la dictée de saint Pierre, des faits et des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous constatez : « 1° que ces deux ouvrages étaient rédigés sans aucune entente, et en langues différentes ; 2° que dans l'état actuel des textes, l'Evangile selon saint Matthieu et l'Evangile selon saint Marc offrent des parties parallèles, très-longues et parfaitement identiques (1). » Je comprends cela et j'en conclus que l'un prouve l'autre ; ce qui n'a rien de surprenant, puisque saint Matthieu et saint Pierre furent, l'un et l'autre, témoins oculaires de la vie de Jésus. Et vous, mon révérend père, vous en concluez « qu'il faut supposer, ou que le rédacteur définitif du second Évangile avait le premier sous les yeux, ou que tous les deux ont copié le même prototype (2). » Et pourquoi, je vous prie, ne pas admettre tout bonnement que l'un et l'autre ont dit la vérité ; et que si saint Marc a cru copier (ce qui n'est même pas démontré) quelques passages de saint Matthieu, c'est que, probablement, il les trouvait irréprochables ? De ce que deux auteurs racontent le même fait de la même manière, il ne s'ensuit pas du tout qu'ils l'aient copié dans un troisième. Vous êtes quelquefois naïf, à force d'être subtil. Il eût été plus sage, voyez-vous, de garder cette observation pour vous ; les cléricaux sont capables d'en abuser.

Papias va nous fournir, de même, un exemple de votre précieuse candeur. Voici votre appréciation : « Papias, évêque d'Hiéropolis, homme grave, homme de tradition, etc. (3). » Pour moi, je veux bien que Papias soit un homme grave et un homme de tradition ; il en est qui ne feraient peut-être pas mal de l'imiter en cela ; mais vous voulez prouver votre thèse, et vous

(1) P. XIX. — (2) Id. — (3) P. XVIII.

nous décochez la note suivante : « Eusèbe est embarrassé de la naïveté de Papias (homme grave) et le traite de petit esprit (1). » Eh bien ! franchement, ça ne valait pas la peine de le faire tant mousser ce pauvre Papias ! à quoi pensez-vous donc quand vous écrivez ?

Vous comprenez, mon révérendissime, qu'il m'est impossible, à moi, pauvre ignorant, de vérifier tout ce que vous me dites au sujet des langues savantes, comme le grec, l'hébreu, l'araméen, les dialectes sémitiques, et le reste, que vous paraissez savoir sur le bout du doigt; mais je sais lire passablement le français, et compter, sans me tromper, jusqu'à cinq, sur ma main. Or, en suivant votre introduction, qui, comme vous voyez, laisse, encore, un peu à désirer, je suis tombé sur un assez curieux passage. C'est celui où vous parlez de l'apôtre saint Jean ; et comme, en ce moment, le besoin de votre phrase était de le rédure à zéro, vous en dites ce qui suit : « on voit qu'en écrivant ses discours l'auteur suivait, non ses souvenirs, mais le mouvement assez monotone de sa propre pensée. Tout une nouvelle langue mystique s'y déploie, langue dont les synoptiques (les autres évangélistes) n'ont pas la moindre idée : « monde », « vérité », « vie », « lumière », « ténèbres » : etc. Si jamais Jésus avait parlé dans ce style, *qui n'a rien... de talmudique...* comment un seul de ses auditeurs en aurait-il si bien gardé le secret (2)? »

La réflexion est ingénieuse et me plaît. Après cette lecture, j'ai fermé votre livre et je me suis mis à réfléchir, me disant, à part moi : « que ce style n'ait rien de talmudique, cela ne me ferait pas encore grand'chose ; mais que pas un des autres évangélistes n'ait employé ces expressions-là, voilà qui serait fort. Je sais bien que

(1) P. XXVIII. — (2) P. XXXIV.

saint Jean (quoique M. Renan dise que cet apôtre était un peu vaniteux et faisait de l'opposition à saint Pierre), je sais bien, dis-je, que saint Jean n'écrivit son Évangile que longtemps après les autres ; après avoir ordonné des prières publiques dans le cercle de sa juridiction ; vaincu par les sollicitations de ses enfants ; et pour défendre, contre Ébion et Cérinthe, la divinité de Jésus-Christ, que ces deux hérétiques se permettaient de contester. De là, nécessairement, il doit suivre que saint Jean a complété ce qui manquait aux précédents évangiles, et rempli les lacunes laissées par les autres, en rapportant les discours tenus par le Sauveur, pendant sa vie mortelle ; cela explique certaines particularités de style : quand on traite un autre sujet, devant un autre auditoire, il faut bien se servir d'autres mots. C'est là ce qui a dû arriver à Notre-Seigneur et à son apôtre ; mais qu'il n'y ait pas de traces dans saint Matthieu, saint Marc et saint Luc des expressions que saint Jean rapporte, ceci me parait très-fort. Enfin, puisque M. Renan le dit. » Voilà comment je raisonnais, et cela, je l'avoue, me gênait un peu.

Bref, voulant mettre un terme à cette discussion intérieure, qui me fatiguait, je me suis décidé à employer un procédé aussi vulgaire qu'ingénieux, auquel il est bien surprenant que vous n'ayez pas songé vous-même. Mais ce sont, quelquefois, les moyens les plus simples auxquels on pense le moins, peut-être dédaignez-vous de vous en servir, comme étant trop au-dessous de vous : quoi qu'il en soit, vous me permettrez de vous le recommander dans une lettre suivante ; car dans la crainte de vous fatiguer par ma prolixité, je me hâte de conclure celle-ci avec l'expression réitérée des sentiments qu'éprouve, à votre endroit,

Votre plus humble, etc....

LETTRE IVe

Réussite admirable du procédé Loyseau. — Ne pas se lancer dans les tours de cartes, quand on ne sait pas faire sauter la coupe. — Les miracles anciens épluchés par M. Renan. — Un jésuite qui n'est pas jésuite. Code thaumaturgique. — Sages précautions à prendre pour éviter d'acquérir la certitude. — Nul n'est apte à *refaire* l'histoire, s'il ne prend la précaution préalable de se *faire* apostat.

Nous en étions restés, je pense, à ce passage intéressant de votre écrit, dans lequel vous manifestiez votre surprise au sujet des cinq mots suivants : *monde, vérité, vie, lumière* et *ténèbres,* dont l'absence dans tous les évangélistes, excepté saint Jean, excitait le plus légitime étonnement, et me jetait, moi-même, dans une perplexité étrange; et je vous parlais, si je ne me trompe, d'un moyen facile de sortir de cet embarras, méthode dont j'avais l'audace de vous conseiller l'emploi.

Ce moyen, très-illustre maître, consiste purement et simplement à ouvrir le Nouveau Testament, et à le lire avec soin. Je l'ai donc ouvert, j'ai cherché, et voici ce que j'ai lu :

MONDE : Malheur au *monde* à cause de ses scandales. Matthieu, XVIII, 7.

VÉRITÉ : Tu enseignes la voie de Dieu dans la *vérité*. Matth., XVII, 16.

VIE : Que faire pour posséder la *vie* éternelle ? Luc, XVIII, 18.

LUMIÈRE : Les fils de ce siècle sont plus adroits que les fils de la *lumière*. Luc, XVI, 8.

Ténèbres : Le peuple, qui était assis dans les *ténèbres,* a vu la *lumière.* Matth., IV, 16.

Je dois avouer que je n'ai pas vérifié l'*et cætera,* mon révérend, mais je suis resté bien confus de votre singulière méprise. D'autant plus que si vous le désirez, je puis vous servir encore un petit plat de *monde,* de *vérité,* de *vie,* de *lumières* et de *ténèbres,* — jusqu'à l'*et cætera,* exclusivement, — tiré des mêmes écrivains sacrés ; et, encore, de saint Pierre, saint Paul, saint Jacques et saint Jude, si cela peut vous faire le plus léger plaisir.

Quant au Talmud, et au style talmudique, j'avoue bien humblement que je ne les connais pas.

Entre nous soit dit, maître, quand vous voudrez tricher au jeu, tâchez donc de ne jouer qu'avec des aveugles ; vous ne savez pas faire sauter la coupe.

Avouez qu'il ne faut pas être sorcier pour vous répondre. Papias lui-même, malgré sa naïveté et son petit esprit, en saurait assez pour feuilleter trois Évangiles, et y découvrir ce que vous n'avez pas su ou voulu y voir.

Que de belles choses on pourrait trouver encore dans votre introduction ! Mais je ne voudrais pas vous fatiguer à me lire et retarder ainsi, pour tout le monde, le bonheur de voir poindre à l'horizon ces trois brillants soleils que vous lui promettez, et qui jetteront une si vive lumière sur les ténèbres des origines chrétiennes.

Un petit mot, seulement, sur votre théorie des miracles :

En vérité, maître, cette théorie est un vrai chef-d'œuvre, et dénote une sagacité tout à fait exceptionnelle. Sur quelques points de votre doctrine, j'ai pu avoir l'audace de vous adresser des objections, ou le malheur de ne pas vous comprendre ; mais, ici, je vois

très-clair dans votre pensée, et votre haute sagesse me confond.

Rien, en effet, ne serait gênant comme un miracle, s'il venait à être bien démontré, et s'il était opéré par le chef ou par un des membres de la société chrétienne. Cela aurait des conséquences désastreuses pour votre enseignement. Réellement, c'était un obstacle à écarter, et je dois dire que votre procédé, pour vous en débarrasser, est mis en œuvre de main de maître ?

J'avais bien eu l'idée, d'abord, que vous, ou votre docte confrère, M. Littré, ne feriez pas mal, peut-être, d'essayer de donner un ou deux petits miracles de votre façon. Je ne doute pas que vous n'y eussiez réussi parfaitement ; mais, sans doute, dédaignez-vous ce moyen, comme trop facile et trop vulgaire ; et, au fond, il est bien possible que vous ayez raison.

Il y a, dans le monde, des gens simples qui ont encore la bonhomie de croire en un Être suprême, créateur du ciel et de la terre, et souverain législateur de l'univers. Par une conséquence, malheureusement trop logique, de cette première erreur, ces pauvres créatures, naïves comme Papias, avaient conclu que si Dieu a posé des lois, il peut, de même, en dispenser alors qu'il le juge utile et convenable ; et, une fois sur cette pente fatale, ils croyaient devoir admettre, comme miraculeux, les faits s'écartent exceptionnellement de toute loi générale qui, de sa nature, ne comporte pas d'exception; tels que seraient, je suppose, la résurrection d'un mort, la guérison instantanée d'un aveugle-né, ou la reproduction d'un membre amputé, par exemple, la tête. Enfin, voyez jusqu'où vont le préjugé, l'ignorance et la superstition, et à quel degré d'aberration peut nous conduire un faux principe ! ces mêmes personnes se figuraient, ridiculement, qu'elles pouvaient croire à la

réalité d'un de ces faits réputés miraculeux, quand elles en avaient été témoins, ou quand il leur avait été suffisamment démontré.

Telle était l'hydre dont il importait souverainement de couper les sept têtes ; et vous avez procédé à cette opération avec une telle vigueur, mon très-admirable maître, que si, désormais, un seul miracle s'avise de montrer le bout de son nez, je le déclare bien osé.

En effet, voici comment vous vous y êtes pris :

La croyance aux miracles étant fort accréditée, vous n'avez pas voulu prendre cette opinion par les cornes, c'eût été imprudent ; mais vous avez employé le procédé le plus admirablement... comment dirai-je ?... le plus admirablement jésuitique qu'il soit possible d'imaginer.

Il ne faut pas vous fâcher, mon révérend, si je vous compare à un jésuite ; d'abord, parce que vous savez très-bien qu'il peut y en avoir de bons ; et, ensuite, si vous y tenez, je suis prêt à vous déclarer, sur mon honneur, et par écrit, que je n'en connais pas un seul qui, en matière de principes ou de méthode, ait quoi que ce soit de commun avec vous.

Vous commencez donc par nous dire, d'un air doctoral, qui vous sied, du reste, à merveille : « Nous ne disons pas : *le miracle est impossible* ; nous disons : *il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté* (1). » Quelle bonté ! quelle condescendance ; mais, en même temps, quelle adresse ! C'est, absolument, comme si vous disiez : O vous tous, esprits faibles et légers, qui croyez encore aux miracles, en voyant le grand Renan, ce membre illustre de l'Institut, ce docte professeur au Collége de France, etc., etc., mettre le pied sur ce terrain délicat,

(1) P. II.

vous pâlissez, vous avez peur, vous tremblez pour la solidité de cette vieille idole ; rassurez-vous : le père Renan compâtit à votre faiblesse. Il ne vous dit pas que *le miracle soit impossible*, il vous dit seulement qu'il n'y en a pas eu jusqu'ici de *suffisamment constaté*. Cela est clair et net, et certain ; car il les connaît tous ; il les a tous vérifiés, et pas un seul n'a résisté au contact de sa sévère analyse : voilà tout. Ainsi, laissez les vieux miracles dormir en paix et faites-en de nouveaux, si vous pouvez.

Jamais on ne se douterait qu'un langage si facile à comprendre ait pu sortir de la docte bouche d'un homme qui parle hébreu.

Seulement, pour épargner aux thaumaturges futurs l'ingrat travail de tenter la production de miracles inutiles, vous leur tracez des règles aussi sûres que sages, lesquelles, pour la joie et l'instruction universelles, je vais prendre le soin pieux de résumer ici :

1° Il est absolument interdit à qui que ce soit de solliciter aucun miracle, et même d'en avoir besoin. Si l'idée intempestive de se faire ressusciter venait à passer dans la tête d'un mort, qu'il la garde pour lui. La thaumaturgie doit être une profession, et pourra même, si elle devient lucrative, être soumise à la patente. Ce ne sont pas les gens qui ont besoin de miracles en leur faveur qui doivent prendre l'initiative ; mais le thaumaturge lui-même : « il faut que le thaumaturge se présente, avec des garanties assez sérieuses pour être discuté ; qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort (1). »

Voilà, en effet, la marche régulière ; cela saute aux yeux. On désirerait bien savoir, pourtant, quelles sont les « garanties sérieuses » dont vous parlez, mon révé-

(1) P. L.

rend ? Est-ce un certificat de bonnes vie et mœurs, délivré par le maire de son endroit, ou la quittance du percepteur des contributions directes ? Mais c'est un détail.

2° Le thaumaturge, bien éloigné de suivre la pratique absurde, commune aux anciens faiseurs de miracles, lesquels se cachaient pour faire le bien, et saisissaient les occasions de guérir les malades sans les chercher jamais ; le thaumaturge Renan, disons-nous, se présentera à l'autorité compétente, laquelle nommera « une commission » pour surveiller « l expérience » (1). Quel joli mot, l'expérience ! Il fallait être vous, mon admirable maître, pour trouver ce mot-là.

3° Cette commission sera « composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, et de personnes exercées à la critique historique (2) » ; et « nommée » par le gouvernement. Cela va de droit.

Là ! voyez-vous, quelle radieuse combinaison ! Il s'agit de ressusciter un mort, vous savez ? Eh bien, pour constater le fait, voici la recette : prenez, à doses égales, des physiologistes, corps savant, qui n'existe pas (on va le créer tout exprès) ; des physiciens, gens habiles à tout expliquer d'une façon contradictoire ; des chimistes, personnages dont la profession consiste à faire fondre de la poussière dans de petits pots ;

> Gens macérés dans l'eau de pluie,
> Flairant de loin l'odeur de suie ;
> Roussis, transis et rissolés,
> Et par la fumée aveuglés ;

et, surtout, des historiens, savants versés dans la connaissance des événements passés ; parce qu'il s'agit ici d'un événement évidemment futur.

(1) P. LI. — (2) Id.

Surtout, quel beau trait de modestie !... il n'est pas du tout question de membres de l'Institut, là-dedans ; ni même de médecins. O mon maître ! que ce petit coup de patte, décoché à Hippocrate et à Galien, est piquant et délicat ! Ah ! que vous avez donc bien raison de supprimer les médecins de votre liste ! bien des gens pensent comme vous ; mais dire que vous avez osé les exclure ! Parole d'honneur ! vous n'avez pas moins de courage que vous n'avez d'esprit.

Je vous proposerais, cependant, d'ajouter à la liste de vos quatre examinateurs jurés, un professeur de langue morte, un astronome, un maître de chant, et un banquier : ils pourraient rendre autant de services que l'homme fort en histoire. Le premier devrait rédiger le procès-verbal de l'expérience en caractères cunéiformes, pour l'édification du public. Le second (1) expliquerait

(1) On raconte, à ce sujet, un trait charmant, et nous croyons pouvoir en garantir l'authenticité. M. Arago, dont personne ne révoque en doute la science astronomique, descendait un jour l'escalier de l'Observatoire où il était allé faire quelques expériences. Posant, accidentellement, la main sur une boule de cuivre que frappaient les rayons du soleil, il fut tout surpris de trouver cette boule froide au point que le soleil illuminait, et sensiblement. plus chaude sur l'hémisphère opposé.

Réunir les assistants, et leur faire constater ce fait étrange, sans y ajouter de commentaires, eût été bon pour un ignare. Un savant ne doit jamais se montrer embarrassé de rien ; effectivement, voici le grand astronome improvisant tout de suite une théorie basée sur l'émission de la lumière combinée avec la nature et les dispositions moléculaires des métaux, théorie en vertu de laquelle il était clair comme le jour que la partie exposée à la chaleur devait demeurer froide. et la partie opposée de la sphère devait être chaude ; et il démontra victorieusement que la chose devait avoir lieu ainsi, et ne pouvait se passer autrement.

A la fin de sa dissertation, il se vit accueilli par un formidable éclat de rire, échappé à l'un de ses auditeurs. Cette im-

le fait par l'influence des planètes ; le troisième mettrait l'événement en complainte ; le dernier tiendrait la caisse, parce que ce spectacle devrait être très-productif.

Mais quant aux médecins, foin ! Qu'est-ce que des gens, qui ne savent pas seulement guérir un malade, pourraient comprendre à la résurrection d'un mort ?

Et puis ça les vexerait trop ; ils se vengeraient, peut-être, sur les vivants.

4° Voilà donc notre commission nommée et marchant sur ses quatre pattes : elle fonctionne. « Elle choisit le cadavre. » C'est celui d'un homme guillotiné depuis un mois, et embaumé *ad hoc* par le procédé Gannal. Il sent un peu fort ; mais l'amour de la science fait passer par-dessus les inconvénients de l'odeur. « Elle (la commission) s'assure que la mort est bien réelle », et que l'homme guillotiné ne fait pas semblant d'être mort, pour en imposer à ses juges. « Elle désigne la salle où devra se faire *l'expérience.* » Sage précaution, parce qu'il ne faut pas se fier aux résurrections en plein vent. « Elle règle tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute (1). »

Mon cher maître, comme on voit bien que vous êtes

pertinence ayant amené une interpellation sévère, il résulta des explications données, que la boule, étant mobile sur son axe, avait été soumise, par un mauvais plaisant, à un mouvement de rotation, et qu'ainsi la partie réchauffée s'était trouvée à l'opposite des rayons solaires, et n'avait pas eu le temps de se refroidir.

Il sera à jamais déplorable qu'on ait élucidé ce phénomène d'une manière si peu scientifique ; sans cela, nous eussions certainement entendu un rapport des plus savants à l'Académie des sciences, pour nous expliquer comme quoi les rayons lumineux du soleil ne chauffent que les points qu'ils ne touchent pas.

(1) P. LI.

un homme de prudence consommée. Vous voulez qu'il ne reste pas l'ombre d'une possibilité quelconque d'erreur, ou de supercherie ; et vous avez bien raison, allez. Les dévots sont facétieux ! Or, comme eux seuls ont la prétention de faire des miracles, il faut qu'il y ait une certitude absolue, à cet égard, et que tous les juges aient un lorgnon dans chaque œil : plutôt deux qu'un.

5° Enfin, voilà tout préparé : le cadavre est là, sur une table de marbre, faite exprès pour la circonstance. La tête même a été supprimée, parce qu'il a plu à un effronté carabin de la confisquer, pour la préparer, et la placer sur sa cheminée dans le louable dessein d'enrichir sa collection ostéologique. En un mot, toutes les précautions sont si bien prises qu'il serait impossible à l'esprit le plus sceptique de résister à l'évidence ; le sujet est mort, et bien mort. Les juges sont là, tout autour, rangés en rang d'oignon sur les banquettes ; qui, avec ses lunettes sur le nez, et qui, avec un fort binocle d'opéra : tous la bouche ouverte, *intentique ora tenebant.* L'opérateur est à son poste, à trois pas de son sujet. Rien dans les mains, rien dans les poches : attention, voici la représentation qui commence.

6° « Dans de telles conditions, la résurrection s'opère (1). »

Eh bien ! franchement, je ne l'espérais guère ; mais, enfin, c'est vous qui le dites, mon vénéré maître. Oui, vous avez la bonté de supposer, pour condescendre à la faiblesse humaine, que la résurrection peut, dans de telles conditions, s'opérer instantanément. Le thaumaturge s'est mis à genoux ; il prie, il fait un signe de croix sur le cadavre décapité, disséqué, décomposé... O surprise ! voilà l'occiput qui échappe aux mains du ca-

(1) P. LII.

rabin éperdu, et arrive se rajuster au corps étendu sur la table de marbre dans la salle susdite. Tout cela se réunit, se recouvre de chair, se revêt de cheveux, le sang recommence à circuler dans les veines, le cœur à battre, la sensibilité à revenir. L'expérience a admirablement réussi. La résurrection a été instantanée, évidente, incontestable. Les juges se grattent l'oreille, le physiologiste constate la vie ; le physicien, le mouvement ; le chimiste, l'historien et tous les assistants signent au procès-verbal de la séance, et le personnage ressuscité est de nouveau inscrit sur les registres de l'état civil.

Quelle admirable générosité, révérend père, d'admettre la possibilité d'un pareil prodige ! Mais continuons :

6° « Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opère, une probabilité !... sera acquise (1) ! »

Ah ! monsieur Renan, monsieur Renan ; comme vous rendez bien justice à la valeur du témoignage des savants...

Les chrétiens, gens peu civilisés, ne sont pas tout à fait aussi difficiles ; pourvu que quelqu'un de chez eux, ayant deux yeux dans la tête, deux mains au bout des bras, et n'étant pas enrhumé du cerveau, voie reprendre mouvement et vie à un cadavre, dans la chair duquel les vers se promènent, et qui, depuis quatre-vingt-seize heures, pue dans son tombeau ; ce faible esprit croit à la résurrection du mort, et admet un miracle, sans recourir à une commission d'historiens et de physiologistes ; mais aussi, je l'avoue, cette manière d'agir n'a rien de talmudique, et peut-être Papias n'en parle point.

Vous concluez ainsi :

Voilà pourquoi, « au nom *d'une constante expérience,* nous bannissons le miracle de l'histoire (2). »

(1) P. LII. — (2) P. LI.

Et, « telles sont les règles qui ont été suivies dans la composition de cet écrit (1). »

J'en éprouve le plus grand plaisir. Je ne comprends pas trop bien quelle peut être cette *constante expérience* dont vous parlez. Je pense que vous avez eu l'intention de dire quelque chose de très-profond. Quant à votre écrit, la pensée que vous avez suivi les règles d'une si sage critique, et pris tant et de si minutieuses précautions pour arriver à la découverte du vrai, m'inspire une confiance dont vous ne pouvez vous faire l'idée.

Quelle histoire consciencieuse nous allons lire ! Je m'attends, de votre part, à une telle sévérité historique, que vous n'admettrez pas un seul fait, dans votre ouvrage, à moins qu'il ne soit consigné dans les quatre Évangiles.

Encore un mot, avant d'en finir avec votre Introduction. « Pour *faire* l'histoire d'une religion, il est nécessaire, dites-vous, premièrement d'y avoir cru ;... en second lieu, de n'y plus croire (2) .» Oui, ô grand homme! vous dites vrai : pour *écrire* l'histoire d'une religion, il est utile de n'y avoir pas cru premièrement, et d'être venu, ensuite, à y croire, pressé par l'évidence des faits et les besoins de son cœur ; oui, cela est bon pour celui qui veut l'*écrire* ; mais, vous ne vous trompez pas, cela gênerait trop, sans doute, celui qui veut la *faire*.

(1) P. LIII. — (2) P. LVIII.

LETTRE Ve

Le sacerdoce du professeur. — Comme quoi il est prouvé que le bisaïeul de l'espèce humaine était un animal. — Recette pour redevenir bête. — La divine faculté de ne rien voir du tout. — Le bédouinisme — Les *Nabi*. — Belle tartine littéraire du Père Renan. — Condition à laquelle Jean Loyseau consent à mourir pendu.

En terminant la lecture et l'examen de votre précieuse Introduction, mon révéré maître, j'avais conçu, je l'avoue, quelques légers doutes, au sujet de votre orthodoxie ; mais on a eu la bonté de me communiquer un beau discours de Son Excellence M. le ministre de l'Instruction publique, par la vertu duquel je me suis senti pleinement rassuré. Voici, en effet, comment M. Duruy s'exprime :

« Ne craignez pas, messieurs, que cet enseignement (universitaire) ébranle ou ruine la foi de personne. Si le professeur, dans sa chaire, est institué par l'État, et, à ce titre, ne doit, sous peine de déchéance, rien dire contre la loi que la société s'est donnée, il est aussi choisi par le père de famille qui lui confie son enfant, et sa parole n'a pas le droit de détruire les leçons du foyer domestique.

» Même dans les limites de son enseignement, il doit toujours à ses élèves la vérité qui éclaire...

» Nous sommes, messieurs, l'instruction publique, je veux dire la civilisation et la moralité du pays.

» Le prêtre à l'autel, le professeur dans sa chaire, ont une même tâche. Ils la poursuivent, l'un les yeux fixés

au ciel, la patrie future ; l'autre les regards tournés vers la terre, sur les siècles écoulés et sur la vie présente. Ils suivent deux lignes parallèles, mais allant vers un but commun. »

Ainsi, voilà qui est bien entendu ; professeur de la plus haute école du pays, vous n'avez pas le droit de tromper la confiance du père de famille, qui vous confie son enfant, ni de détruire les leçons du foyer domestique. Vous faites partie de la moralité du pays ; et, allant à un but commun avec le curé de votre paroisse, vous ne vous distinguez de lui que par ce seul point, savoir : que sa mission consiste à regarder en haut, et la vôtre vous oblige à regarder en bas.

J'avais besoin de cette assurance ; mais, maintenant, je suis tout à fait sans crainte ; j'ai lu tout cela au *Moniteur.* Que Son Excellence est donc bonne d'avoir, ainsi, dissipé mes doutes et mes petits scrupules ! Cela m'explique quel est ce culte « plus vrai » que vous prétendez rendre à Jésus-Christ.

Ceci posé, je passe à l'étude de votre ouvrage, et le prends au chapitre premier, qui traite de la « place de Jésus dans l'histoire du monde. »

Commençons.

« L'homme, dès qu'il se distingua de l'animal... (1) » Ah ! ça, est-ce que j'aurais la berlue ? Relisons : « L'homme, dès qu'il se distingua de l'animal, fut religieux. » Ah ! je comprends un peu : cela veut dire, probablement, que l'homme qui n'est pas religieux ne se distingue pas de l'animal. J'espère bien, mon révérend, que vous avez de la religion, vous.

Mais qu'est-ce que cela signifie, ce petit mot : dès ?

(1) P. 2.

Est ce qu'il y eut un temps où l'homme ne se distinguait pas de l'animal ? Cela ne peut signifier autre chose. En ce temps-là, c'était donc aussi un animal, que l'homme ? Mon Dieu ! que je voudrais être savant, pour connaître à quelle espèce d'animal pouvait appartenir le bisaïeul de votre respectable famille. Combien vous seriez bon de m'éclairer la-dessus !

Et mon grand-père, à moi, quel était-il encore ? Probablement, ce dut être un oiseau, puisque le nom m'en est resté ; mais un oiseau de quelle espèce ? Si je parviens à découvrir l'espèce de cette bête vénérable à qui je dois le jour, je prends l'engagement solennel de n'en manger jamais ; et, pourtant, ce serait pour moi un bien grand sacrifice. Mais, aussi, que sait-on ? si j'allais avoir le malheur d'empêcher une autre bête de se faire homme !... Vous me donnez des remords affreux. J'ai peut-être dévoré des hommes par centaines, moi qui ai si peu de dévotion pour l'anthropophagie, et qui ai toujours eu les Caraïbes en horreur ! Est-ce que vous osez manger de la viande, vous, mon digne maître ? dévot, comme je vous suppose, je suis persuadé que vous faites maigre toute l'année et tous les jours.

Il est bien vrai qu'on m'avait enseigné « dans le foyer domestique » à m'abstenir de viande les jours défendus; mais jamais on ne m'avait parlé d'une abstinence si rigide : pourtant, c'est évidemment de là que vient cette loi de l'Eglise : j'avoue que je n'y avais jamais pensé. C'est, ma foi, vrai : vous prêchez comme mon curé ; seulement il regarde trop en l'air, tandis que vous, vous aurez trouvé cela à force de regarder en bas.

La seule difficulté que je trouve à votre théorie, c'est celle-ci : supposant que l'auteur de ma race, Loyseau, Ier du nom, ait voulu se faire homme, pourquoi donc a-t-il eu la stupidité de se déshabiller de ses plumes ?

Il aurait bien dû, au moins, conserver son plumage, ne fût-ce que pour économiser sur les frais d'entretien. Et puis, ce doit être si amusant de voler !

Mais il y a peut-être du remède. Si l'homme est plus habile que l'animal, il n'est pas douteux qu'il ne puisse, aisément, réparer cet oubli de son ancêtre. En effet, dès lors qu'une bête quelconque a pu avoir l'esprit de se changer en homme, il n'y a pas de doute que l'homme, qui est un animal en progrès, ne puisse, très-facilement, redevenir bête à volonté ; seulement, dans mon ignorance du procédé à mettre en usage, je vous conjure, à deux genoux, d'avoir la grande charité de me confier ce secret important. Certainement, vous êtes plus capable que p rsonne de me ramener à cet état primitif et bestial, et de me délivrer de la triste nécessité de tirer le ligneul. Jusqu'à ce que vous m'ayez enseigné le moyen de marcher à quatre pattes, ou de m'envoler dans les airs, je serai le plus malheureux des Loyseaux.

Pourtant, si c'était un effet de votre bonté, envoyez-moi donc une recette pour passer martin-pêcheur ; j'aime beaucoup l'eau.

En attendant que, grâce à vos soins, je redevienne tout à fait bête, voici que, par suite de votre théorie, l'animal s'est fait homme. Je ne comprends pas pourquoi il s'est fait homme religieux, par exemple.

Puisque la *religion* suppose qu'il est lié à quelque chose, comment l'homme a-t-il pu inventer de croire à une pareille sornette, tandis que les bêtes ont assez d'esprit pour s'en passer ? Ça doit être venu dans la cervelle d'une première femme ; car, probablement, juste au moment où passa, dans la tête d'un premier animal, la pensée de se faire homme, la même idée dut traverser la cervelle d'une femelle, plus avisée que les autres. A moins que vous ne l'affirmiez, je ne croirai jamais

que toute la race humaine soit sortie d'un premier coq, même gaulois, sans l'assistance d'une première poule. Ce serait beaucoup plus extraordinaire que le récit de Moïse.

Voici donc l'animal transformé en homme, en homme religieux. Qu'est-ce que cela va être que cette religion là? C'est-à-dire « qu'il (l'homme) vit dans la nature quelque chose *au delà de la réalité* (1) ! » Dites-nous donc, de grâce, ce qu'il peut y avoir au delà de la *réalité*? Je pense que ce doit être ce qui n'est pas réel, c'est-à-dire rien du tout. Il était d'une jolie force, cet homme-là; pour moi, j'avoue que je ne serai jamais capable d'en voir autant. « Ce sentiment, pendant des milliers d'années, s'égara de la manière la plus étrange.» Diable ! je le crois bien : aussi, comme vous dites, « il arriva à croire aux sorciers, au fétichisme, il aboutit à des scènes de boucherie », etc., etc. Ça ne pouvait pas finir autrement.

Mais, si la religion consiste à voir ce qui n'existe pas, ou n'est pas réel, ce qui revient absolument au même, pourquoi donc l'appelez-vous : une « faculté divine (2)? » La divine faculté de ne rien voir du tout. Que vous êtes heureux d'avoir de la religion, mon digne maître! Est-ce qu'on peut en arriver là, quand on est membre de l'Institut? Ah ! si je pouvais espérer savoir un jour ce qui n'est pas réel, je mourrais bien content. J'en saurais plus long que le bon Dieu.

Les pages suivantes de votre premier chapitre n'ont rien de très-clair pour moi : boudhisme, druidisme, brahmanisme, orphisme; je ne sais pas ce que tous ces grands mots-là veulent dire; tout ce que je comprends là-dedans, c'est que les Perses se sont convertis en se

(1) P. 2.— (2) P. 2.

faisant Turcs. Vous ne nous dites pas pourquoi, de sorte que je n'en saurai jamais rien. Mais, au fond, ça m'est assez égal.

La chose la plus importante de l'histoire de l'humanité, c'est, à ce qu'il paraît, le bédouinisme. J'aime à voir avec vous, « le patriarche bédouin, préparant la foi du monde (1). » La figure de ce Bédouin me plaît et me ravit ; après avoir eu un patriarche animal pour auteur, dans l'ordre de la nature, il me restait à découvrir que je descendais d'un patriarche bédouin, dans l'ordre de la foi. Voyons donc ce qu'il va faire ce patriarche bédouin, préparateur de la foi : « son antipathie contre la Syrie.., l'absence complète des temples.... voilà sa supériorité. » S'il ne faut que cela pour être supérieurs, démolissons les églises et détestons les Syriens.

Chez les Bédouins, il y avait une tribu, celle des Béni Israël (ça doit être les Israélites, mais Béni Israël c'est plus joli), lesquels apprirent à détester l'idolâtrie en fréquentant les Égyptiens, qui étaient des idolâtres enragés ; ils voyageaient avec un *coffre* ayant des *oreillettes* pour y passer des bâtons : « c'était tout leur matériel religieux. » C'était une religion bien économique que celle-là ! Dans « le coffre » il y avait un « livre », une manière de « journal », comme qui dirait le *Moniteur*, « où l'on écrivait très-discrètement », comme qui dirait dans le *Siècle* ou l'*Opinion*, et, près du livre, une famille qui « en disposait », comme qui dirait « les prêtres. » Ils sont toujours fourrés partout où on n'en a pas besoin, ces gens-là.

Chez les Israélites, cependant, ce n'étaient pas les prêtres qui avaient de l'importance, c'étaient les « prophètes ou *Nabi*. » Les Nabi étant démocrates et « en-

(1) P. 6.

nemis des riches », furent « les vrais instruments de la primauté religieuse du peuple juif (1). » Ce sont ces *Nabi*-là qui ont entortillé le peuple d'Israël, en lui faisant accroire un tas de choses, entre autres que le Messie sortirait de chez eux, et gouvernerait un jour l'univers tout entier. Tout de même, ces *Nabi*-là valaient bien ceux de chez nous. Ils s'appelaient Jérémie, Ézéchiel, Isaïe... Seulement, Isaïe n'est Isaïe que jusqu'à je ne sais quel chapitre.

Ensuite de quoi, la loi de Moïse, appelée Thora, est démonétisée par je ne sais qui, appelé je ne sais comment. Grand tohu-bohu. Et ce fut vraiment dommage, parce que cette loi était « l'œuvre d'hommes bien pénétrés d'un haut idéal de la vie présente (2). »

Enfin, après nous avoir fait traverser toute l'histoire juive, avec des variantes qui ne se trouvent nulle part, jusqu'à ce que nous arrivions à l'époque de saint Jean-Baptiste, nous voici à la fin du premier chapitre, sans avoir rien appris de bien utile à connaître, sauf l'existence des *Nabi* et d'un certain Soziosch, né natif de la Perse, le grand prophète à venir, chargé de préparer le règne d'Ormuzd. Tout ça est un peu embrouillé, mais ça n'en fait que mieux. Ce qu'il y a de plus clair dans ce beau chapitre, c'est qu'il y avait des Nabi chez les Bédouins, et que vous êtes peut-être parent de mes serins : c'est toujours ça de gagné ! Dame, au fait, on aime à savoir d'où on sort, c'est dans la nature.

En terminant cette lettre, je me permettrai de donner à mes lecteurs comme un modèle achevé de style sémitique, quelques extraits d'un bien joli morceau.

(1) P. 7. — (2) P. 10.

« La poésie de l'âme, la foi, la liberté, l'honnêteté, le dévouement, apparaissent dans le monde avec les deux grandes races qui, en un sens, ont fait l'humanité... Les premières intuitions religieuses de la race indo-européenne furent essentiellement naturalistes. Mais c'était un naturalisme profond et moral, un embrassement amoureux de la nature par l'homme, une poésie délicieuse, pleine du sentiment de l'infini. Ce n'était ni de la religion, ni de la morale réfléchies; c'était de la mélancolie, de la tendresse, de l'imagination, c'était par-dessus tout du sérieux, c'est-à-dire la condition essentielle de la morale et de la religion. La foi de l'humanité, cependant, ne pouvait venir de là... »

Quelle belle tartine littéraire, mon cher maître, et quelle poésie enchanteresse! Quel parfum du monde qui n'a rien de réel s'exhale du fond de cette religieuse églogue? Quant à moi, je trouve cela si élevé de pensées et d'expressions, que si quelqu'un, sans en excepter les Nabi ou le patriarche des bédouins, y comprend jamais quelque chose, je consens à votre choix à mourir guillotiné, ou pendu.

C'est dans cette consolante pensée, mon révérend, que j'ai l'honneur...

LETTRE VIe

Monologue du Père Renan sur la montagne du Ghazir. — Grandes ressources qu'offre le Talmud. — Les têtes d'entonnoir et les tricornivores. — Jean Loyseau a un pied de nez. — Le Père Renan peut occasionner du désagrément à ses élèves. — On parle bien délicatement de Julien l'Apostat. — Le recensement de Quirinus. — Les morts se portent bien ; ou la famille qui subsiste après s'être éteinte — Ne sommes-nous pas cousins, cousines ? — Le couvent des philosophes.

Les bonnes gens, qui n'entendent malice à rien, auraient cru que dans un chapitre intitulé : *Enfance et jeunesse de Jésus*, vous eussiez, tout bonnement, suivi les données de saint Matthieu et de saint Luc, et raconté les choses comme ceux qui vivaient au temps où ces mêmes choses se sont passées ; mais vous, maître, n'êtes pas un de ces hommes qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez, et je vous contemple, d'ici, cherchant, dans la profondeur de votre génie, les moyens de rendre obscur ce qui, avant vous, était parfaitement clair.

Oui, vous m'apparaissez, dans votre cabane du Liban, assis sur vos six volumes, fumant une longue pipe turque, et discourant avec vous-même, tandis que vos yeux suivent la fumée qui s'envole en nuages bleuâtres, ou s'abaissent, avec une grâce infinie, sur le paysage enchanté. Voici le soliloque qui a dû s'échapper de vos lèvres savantes, entre deux bouffées de tabac :

« Je viens d'établir, avec la dernière évidence, quelle est la noble généalogie de mon espèce, et d'anéantir, en vingt pages, toutes les rocamboles de ce qu'on est convenu d'appeler le vieux ou l'Ancien Testament : voilà qui va bien.

» Il me reste une autre tâche à accomplir : c'est de pulvériser la foi bâtie sur les Évangiles, foi qui s'appuie, sottement, sur des faits ; pour lui substituer une religion nouvelle, ma religion à moi, la religion Renan, qui roule, uniquement, sur des choses sans réalité.

» Je suis dans une très-bonne situation pour défendre ma doctrine, par l'excellente raison que je n'en ai pas. Don Quichotte, lui-même, avait affaire à des moulins à vent, qui sont des objets très-réels, tandis que mes dogmes, n'existant point, sont complétement inattaquables.

» Quant à la doctrine catholique, elle est dans une position détestable. Etablie sur l'existence précise de personnes, de lieux, de faits et de dates, elle est, sinon vulnérable, du moins attaquable de tous points. Les adversaires qu'elle a eu, jusqu'ici, à combattre, ont été de vrais badauds. Ils ont essayé de prouver, scientifiquement, leurs négations, et se sont fait damer le pion par des gens plus forts qu'eux en histoire. Pour moi, comme j'ai la chance de ne pas être très-ferré dans cette partie-là, je m'en vais, tout uniment, nier, l'un après l'autre, chacun des points historiques enseignés par l'Église, et bouleverser de cette sorte, et si complétement, toutes les narrations évangéliques, qu'il ne reste pas un seul fait debout. Si quelqu'un me demande où j'ai pris tout cela, je le renverrai à la montagne du Ghazir, ou bien je lui répondrai : c'est mon secret, de sorte qu'il sera bien attrapé.

» Peut-être, pour tranquilliser les consciences timorées, citerai-je, pourtant, quelques textes, par ci, par

là, à tort et à travers, et principalement le Talmud, parce que, avec le Talmud, on s'en tire toujours. »

Cette méthode, mon révérend, a du bon ; mais elle a aussi ses petits inconvénients, ainsi que vous l'allez voir.

Vous avez, parmi vos lecteurs, deux classes très-distinctes : les têtes d'entonnoir, appartenant, généralement, aux lecteurs du *Siècle*, et qui engloutissent tout ce qu'on y verse, pourvu que ce soit un peu malpropre, et qu'il y ait un tricorne au bout. Mais quelle gloire et quel profit avez-vous à convaincre ces gens-là ? Ridiculiser l'Évangile à leurs yeux, c'est absolument comme si vous vouliez enfoncer une porte ouverte.

Les autres sont les chrétiens ; et c'est à ceux-ci qu'il convient de vous adresser, pour y recruter des prosélytes. Or, les chrétiens n'avaient pas tout, au contraire ; et, si vous tentez de renverser leur croyance, ils vous donneront du fil à retordre. Ils éplucheront vos citations, pèseront vos preuves, compareront vos textes et vous causeront ainsi bien du désagrément.

Voulez-vous une démonstration de ce que j'avance ? la voici :

Figurez-vous donc qu'en lisant votre deuxième chapitre, je me suis senti transporté de joie. J'y trouve, en effet, les phrases suivantes : « Jésus naquit à Nazareth .. et ce n'est que par un détour assez embarrassé, qu'on réussit, dans sa légende, à le faire naître à Bethléem .. (1). Il n'était pas de la famille de David... (2). La famille, qu'elle provînt d'un ou de plusieurs mariages, était assez nombreuse. Jésus avait des frères et des sœurs, dont il semble avoir été l'aîné.., (3). Ses sœurs se marièrent à Nazareth, et il y passa les années de sa première jeunesse (4). »

(1) P. 19 — (2) P. 20, n. 2. — (3) P. 23. — (4) P. 25.

Voilà que, sur votre parole, j'arrive triomphant, chez M. le vicomte de Kersolon, un de nos pays, et que vous avez dû connaître quelque part ; c'est lui que je consulte dans les cas difficiles, excepté pour le Talmud, parce qu'il m'a avoué ne l'avoir jamais ouvert. J'avais votre volume sous le bras ; et franchement, je n'étais pas fâché d'humilier un peu mon homme. Même quand on ne sait pas grand'chose, on est toujours bien aise de passer plus savant qu'on ne l'est en effet. N'est-ce pas que cela vous arrive aussi quelquefois ?

Voilà que je lui débite, de mon mieux, ma petite antienne : comme quoi Notre-Seigneur n'était pas Notre-Seigneur, et que la sainte Vierge n'était pas la sainte Vierge ; et le reste de la litanie, ainsi que je vous l'ai rapportée plus haut ; en vous citant, comme de juste. D'ailleurs, il me connaît assez pour savoir que cela ne pouvait venir de moi. Or, après avoir gardé le silence pendant quelques instants, il me dit à la fin :

— « Ah ! ça, Jean Loyseau, vous avez donc joliment du temps à perdre, pour vous amuser à lire les œuvres de M. Renan ?

— Mais pas du tout, monsieur, ce n'est pas pour perdre mon temps, c'est pour m'instruire.

— On ne s'instruit pas, mon cher, en lisant des romans.

— Mais, monsieur le vicomte, je sais bien que tout le monde dit que la *Vie de Jésus* est un roman ; cependant, ça a l'air d'un roman historique; et puis, voyez-vous, le bas des pages est plein de notes et de citations.

— Voyons un peu. »

Je lui passai le livre.

Si vous aviez vu comme il a ri, je suis sûr que cela vous eût diverti vous-même. J'ai cru un moment qu'il allait étouffer, et que je serais cause de sa mort.

— « Écoutez, mon pauvre Loyseau, me dit-il enfin, quand son accès fut un peu passé, je savais bien que M. Renan n'avait pas réussi en théologie ; mais je ne le croyais pas si ignorant que ça. Croyez moi, laissez son bouquin en paix, à moins que vous ne vous serviez du papier pour allumer votre pipe. Il n'est pas bon à autre chose.

— Malheureusement, je ne peux pas, monsieur : j'ai commencé à lui écrire, pour lui faire part de mes petites observations, au sujet de son ouvrage.

— Vous avez bien de la bonté ! et vous pensez qu'il vous répondra ?

— Dame, monsieur, m'est avis qu'il y est un peu obligé ; mon curé me répond bien, lui, quand je l'interroge : et M. le ministre dit qu'un professeur est une manière de prêtre.

— Eh bien, mon cher Jean Loyseau, vous pouvez dire, de ma part, à M. Renan, qu'il est naïf comme Papias, et ignorant comme une éponge. Quant à vous répondre, soyez sûr qu'il n'en est pas capable, et que vous n'en obtiendrez pas un traître mot.

— J'espère mieux de sa philanthropie, monsieur ; mais enfin, tout cela ne prouve pas qu'il a tort, M. Renan.

— Ah ! vous voulez des preuves ?

— Mais certainement, monsieur le vicomte, si vous pouvez.

— Parbleu ! il faudrait ne pas être fort pour être embarrassé que lui répondre. Eh bien, si vous lui écrivez, Jean Loyseau, voici ce que vous pourrez lui apprendre, puisqu'il l'ignore. Vous savez lire, Jean Loyseau ?

— Et compter, monsieur le vicomte.

— C'est de trop : à moins que vous ne veuillez compter les sottises contenues dans ses ouvrages ; mais, puisque vous savez lire, regardez ceci.

— Je regarde.

— Qu'est-ce que vous voyez ici? dans le livre de M. Renan, page 19, au bas?

— Ici? je lis que : *selon Josèphe,* « le recensement opéré par Quirinus, auquel la légende rattache le voyage de Bethléem, est postérieur de dix ans à l'année où, d'après Luc et Matthieu, Jésus serait né. Les deux évangélistes, en effet, font naître Jésus sous le règne d'Hérode. Or, le recensement de Quirinus n'eut lieu qu'après la déposition d'Archélaüs, c'est-à-dire dix ans après la mort d'Hérode (1). » Il y a donc contradiction : Josèphe avait raison, et les deux évangélistes se sont trompés.

— Voyons, monsieur Loyseau, vous qui êtes de bonne foi, supposons que MM. Thiers et Guizot, qui sont vivants, qui se trouvent sur les lieux et mêlés aux événements de leur temps, écrivent maintenant une histoire de Louis-Philippe, et s'accordent à fixer son avénement au trône en 1830, les croiriez-vous?

— Certainement: pourquoi pas?

— Bon. Imaginez, maintenant, que n'importe quel particulier ; appelez-le Josèphe, si vous voulez, demeurant en Angleterre, venu plus tard au monde, et n'ayant eu aucun rapport avec le personnage en question, vienne à écrire, dans une autre histoire, que la révolution de juillet a eu lieu en 1840. A qui donneriez-vous la préférence, à Josèphe ou à MM. Thiers et Guizot?

— Parbleu ! à MM. Thiers et Guizot.

— Supposons que, dans l'année 3863, ou à peu près, un amateur quelconque, connaissant bien la valeur respective des susdits écrivains, donne la préférence au récit du Josèphe en question, et en conclue que Louis-Philippe n'a été roi qu'en 1840: qu'en penseriez-vous?

(1) P. 19, n. 4.

— Ma foi, monsieur, j'en penserais qu'il me fait l'effet d'un fameux imbécile.

— Respectez M. Renan, mon cher, toute vérité n'est pas bonne à dire. Cela vous suffit-il ?

— Tout à fait : il faudrait être difficile.

— Eh bien, cela ne me suffit pas, à moi. Supposez que le second historien, nommé Josèphe, ait été pris souvent en flagrant délit de semblables erreurs, et que les premiers ne l'aient jamais été.

— Est-ce que Josèphe s'est trompé ?

— Si M. Renan avait pris la peine de lire Baronius, il saurait, aussi bien que moi, que Josèphe, dans toute son histoire d'Hérode, a sauté à pieds joints par-dessus une période de neuf années ; mais M. Renan ne prend pas la peine de lire Baronius, il se contente de M. Albert Reville et consorts. En avez-vous assez ?

— Oui, et plus qu'il ne m'en faut : seulement si, par chance, Josèphe ne s'était pas trompé ?

— Un peu de patience. Connaissez-vous ce petit livre-ci ?

— Parfaitement : c'est l'Évangile selon saint Luc.

— Faites-moi le plaisir de lire, monsieur Loyseau.

— Bien volontiers : « Ce *premier* recensement fut fait par le délégué Cyrinus (1). »

— Que pensez-vous que cela veuille dire, Jean Loyseau ?

— Il me semble que le mot *premier* suppose qu'il pourrait bien se faire qu'il y en eût eu d'autres plus tard, et par conséquent, en ce cas, Josèphe aurait raison, et les Évangélistes n'auraient pas tort.

— Il y en a qui l'ont pensé de même (2), et, en particulier, un certain Grotius qui, étant protestant, doit

(1) Luc, II 26, — (2) Dodræus Euseb. Schol. lib. I hist., c. v.

posséder la confiance de M. Renan, et qui croit, en outre, que ce recensement, commandé par l'empereur, ne fut pas simultané (1). Avez-vous encore des doutes?

— Je ne pense pas.

— Nous avons, nous, encore des preuves : si saint Luc et saint Matthieu s'étaient trompés, probablement les anciens hérétiques, ou les païens, eussent fait cette objection aux chrétiens, puisqu'à elle seule elle était capable de renverser le catholicisme.

— Est-ce que quelqu'un s'est avisé de la faire?

— Pas un seul, jusqu'à MM. Bolingbrocke et Dumarsais, deux incrédules, qui ont eu cette brillante idée, et chez lesquels M. Renan l'a puisée, croyant qu'on ne s'en apercevrait pas, et qu'on l'en croirait l'inventeur. Écoutez, M. Loyseau, puisque vous écrivez à M. Renan, ayez l'obligeance de lui citer ce petit passage de saint Justin, auteur qui vivait dans ces temps-là, écrivant à un Juif, nommé Tryphon, lequel Juif ne trouva rien à lui répondre. Voici ce que dit saint Justin : « Comme le premier recensement dans la Judée eut lieu sous Cyrénius, Joseph partit du bourg de Nazareth, où il habitait, pour se rendre à Bethléem, sa ville d'origine, afin de se faire inscrire ; car il était de la race de Juda, qui vivait dans cette contrée (2). »

« S'il en demande davantage, dites-lui que Tertullien, également presque contemporain, a vu, à Rome, le registre officiel où était inscrit le nom de Jésus dans le recensement d'Auguste, et qu'il nomme ce livre un

(1) Grot. in 1 vers. c. II. s. Luc.

(2) « Sed cum census in Judæa tunc primum haberetur sub Cyrenio, ex oppido Nazareth, in quo degebat, Bethléem, unde erat oriundus, profectus est (Joseph), ut celseretur. Nam ex tribu Juda, hanc terram incolente, genus ducebat. » (S. Justin. dial. c. Tryph. Jud. n° 78.)

témoin très-fidèle (1), constatant le lieu de naissance et la famille du Sauveur.

« Si cela ne lui suffit pas, ajoutez que saint Jean Chrysostome fait mention du même livre, que tout le monde pouvait voir à Rome, et qui existait encore de son temps (2), c'est-à-dire quatre siècles plus tard.

« Si M. Renan en manifeste le moindre désir, dites-lui, de ma part, que j'ai à sa disposition d'autres preuves encore.

« Enfin, dans le cas où il ne se déclarerait pas pleinement satisfait, rappelez-lui qu'un ancien empereur philosophe, qui était aussi possédé de la manie d'écrire, et de celle de persécuter; qui avait toutes pièces en main, et même les tables du recensement dont parlent Tertullien et saint Jean Chrysostome ; qui ne négligeait rien pour prendre le dogme chrétien en flagrant délit de mensonge ou d'erreur, et qui s'entendait assez à dépraver l'enseignement catholique : rappelez-lui que ce haut personnage, quand on lui citait le texte de saint Luc, pour lui prouver que Notre-Seigneur Jésus-Christ était bien né à Bethléem, et qu'il était réellement de la famille de David, jugeait convenable de garder un profond et modeste silence. Que si M. Renan vous demande le nom de ce grand homme, dites-le lui, mais tout bas, de peur de le fâcher, et qu'il ne prenne la logique de votre raisonnement pour une personnalité sanglante.

(1) « De censu Augusti, quem testem fidelissimum Dominicæ nativitatis romana archivia custodiunt. » (Tertull., l. IV, adv. Marcionem.)

(2) « Cum veteres... codices qui et Romæ publice asservantur, lectitare libeat, perfacile etiam tempus hujus descriptionis accurate discere poterit. » (S. Joan. Chrys. hom. in diem nativ. D. N. J. C. I à II.)

— Et comment s'appelait donc cet empereur, philosophe illustré et lettré ?

— Julien l'Apostat (1). »

Ma foi, mon cher maître, en vous voyant si maltraité, j'avais l'oreille bien basse ; j'ai pris mon chapeau et je suis parti.

Rentré chez moi, cela m'avait donné l'envie de vérifier vos autres affirmations ; car, depuis que je vous lis, j'ai pris goût à la science ; et je vous adresse, ici, le résultat de mes petites découvertes personnelles. J'ouvre donc votre livre et je lis : « Ce n'est que par un détour assez embarrassé qu'on réussit, dans sa légende, à le faire naître à Bethléem (2). »

Je consulte maintenant saint Luc et je vois : « Tout le monde allait se faire inscrire chacun dans sa ville. Joseph vint donc de la Galilée, et de la ville de Nazareth, dans la Judée, en la ville de David qu'on appelle Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David (3). »

Que le bon Dieu vous bénisse, mon révérend ! Puisque chacun était obligé d'aller se faire inscrire dans sa ville d'origine, où, diantre, voulez-vous donc que se rendissent Joseph et Marie, ailleurs que dans leur pays ? Je ne comprend pas quel détour embarrassé vous pouvez voir là dedans. C'est absolument comme chez nous, pour la conscription, où chacun doit tirer son numéro dans le pays natal.

Je reprend encore votre livre et je lis : « C'est devant des objections souvent répétées qu'on aura ajouté, en tête de l'Evangile selon Matthieu, des réserves (4) » qui

(1) S. Cyrille, l. VI, c. Julien. Cf. Euseb. chron. et Benedic. Pererius, l. XI, in Daniel. q. V. — (2) P. 19. — (3) Luc, II 3, 4. — (4) P. 20.

n'étaient pas en contradiction flagrante avec le reste du texte.

Mais, qui donc faisait ces objections? et qui fit ces additions, je vous prie ?

Hélas ! c'est bien triste que dans votre beau livre il y ait tant de contradictions flagrantes qu'on ne puisse y faire aucune réserve ! Que n'écriviez-vous donc *selon* Matthieu ?

« Jésus, dites-vous, n'était pas de la famille de David (1). »

Cette fois, vous nous renvoyez à la page 237 de votre volume : c'est bien commode de prouver ce qu'on avance en se citant soi-même : voyons donc la page 237.

Page 237. « Le titre de *Fils de David* fut le premier qu'il accepta..... La famille de David était, *à ce qu'il semble,* éteinte depuis longtemps..... Il se croyait Fils de Dieu et non pas Fils de David.... Mais l'opinion ici lui fit une sorte de violence.... Il finit, ce semble, par y prendre plaisir, car il faisait de la meilleure grâce les miracles qu'on lui demandait en l'interpellant ainsi. » Sapristi ! je ne vois pourtant pas que ça prouve beaucoup, tout ça. Ah ! mais, ce sera peut-être dans la note. — Lisons la note : « Il est vrai que certains docteurs, tels que Hillel, Gamaliel, sont donnés comme étant de la race de David. » A la bonne heure ! me voilà rassuré Il n'y a pas de danger que je doute maintenant de l'extinction totale de la race de David. Il fallait donc le dire tout de suite.

« Jésus avait des frères et sœurs dont il semble avoir été l'aîné (2). »

(Hein ! quand je vous le disais plus haut, qu'il ne

(1) P. 20. — (2) P. 23.

fallait pas dire que Philon était le frère *aîné* de Jésus !)

L'aîné ou le cadet, cela n'importe guère ; mais où diantre avez-vous encore été dénicher cette nouveauté-là ? Dans l'Evangile, où il est question de ses frères et sœurs. Ah ! vraiment ? Eh bien ! lisons l'Évangile.... Mais, non, ce n'est pas la peine : « les quatre personnages », dites-vous, « qui sont donnés (dans l'Évangile) comme ses frères étaient ses cousins (1). » Tiens ! et pourquoi donc les personnes qui sont données, dans l'Évangile, pour être ses sœurs, ne seraient-elles pas ses cousines ?

Comment s'appelaient-ils ses vrais frères et sœurs, s'il vous plaît ?

« Leur nom était inconnu (2) », mais ça n'empêchait pas qu'ils ne lui fissent une fameuse opposition.

Suivons :

« Ses sœurs se marièrent à Nazareth (3). » Voyez Marc, VI, 3. — Voyons Marc, VI, 3.

Marc, VI, 3 : « Ils disaient... (les Nazaréens), n'est-ce donc pas le fils de Marie ? frère de Jacques, et de Joseph, et de Jude, et de Simon ? (ses cousins, selon vous) ; est-ce que ses sœurs (ses cousines) ne sont pas ici avec nous ? »

Et ça prouve qu'elles étaient mariées, ces pauvres cousines-là ?

(A propos, dites-moi donc, en confidence, si c'est là la critique sévère dont vous nous parliez dans votre Introduction ; et que vous prétendiez avoir employée dans la rédaction de votre écrit ?)

Le reste du chapitre ne contient rien de bien rare, si ce n'est que les femmes de Nazareth sont très-gen-

(1) P. 24. — (2) P. 25. — (3) P. 25.

tilles ; ce qui me fait un sensible plaisir : et le tout finit par le désir pieux que vous exprimez, qu'on bâtisse une église sur la hauteur de cette petite ville de Nazareth pour y nicher un couvent de philosophes. Ma foi, si, pour loger cette espèce-là hors du pays, on ouvre jamais une souscription, je déclare que ce sera avec bien du plaisir que je concourrai à cette bonne œuvre : je souscris pour dix sous.

LETTRE VIIe

Le *Baba* et le *Pirké Aboth* font leur première apparition. — La férule du *hazzan*. — Les pédants orientaux et les pédants occidentaux. — On demande le moyen de lire en 1863 les livres qui seront imprimés en l'an 2000. — Les professeurs de Jésus (le nommé Jésus). — Le *Joma* et le *Pérachim* unissent leur grand nom à celui du *Baba*. — On marche sur un cor au pied de M. Renan. — Daniel est positivement réduit à zéro. — Comparaison touchante de M. Renan avec sa cuisinière. — 7 fois 7 font 49. — Énoch dit des choses désagréables au Père Renan. — Je suis fin, tu es fin, il est fin, nous sommes fins, éloge de la finesse. — Naïveté des gens qui croient qu'on est mieux vêtu à la cour qu'on ne l'est ailleurs. — Les fourmis ne parlent pas, ni les cigales non plus ; et il est des gens qui feraient bien de les imiter. — Théorie des belles erreurs.

Vous devez comprendre, mon révérend, que ma position vis-à-vis de vous ne peut être celle d'un profond linguiste, d'un historien, ou d'un philosophe. Je ne sais que ce que tout le monde sait, ou à peu près ; et, par conséquent, je ne puis suivre votre vol audacieux, ni dans les régions éthérées dé la métaphysique, ni dans le royaume poudreux des vieux livres, ni dans le brouillard des temps passés. Laissant donc aux docteurs, qui se préparent, dit-on, à vous répondre, le soin de faire de savantes recherches, ma petite tâche est, tout bonnement, de vous communiquer mes doutes, tels que peut les concevoir un ouvrier ignorant.

Ma bibliothèque se compose de deux volumes : le premier, c'est le vôtre ; le second, c'est, simplement, le livre des Écritures, sur lequel vous appuyez vos ingénieux récits.

Toutes les fois, donc, qu'il nous arrivera de citer des grands mots comme *Targum, Midraschim, Mischna, Schabbath, Baba Kama, Pirké Aboth, Menachoth,* ou *Sophorim,* ne vous étonnez pas si je leur tire ma casquette, et si je leur fais la plus profonde des révérences : tout ça, pour moi, c'est de l'hébreu.

Mais, quand j'aurai la chance malheureuse de découvrir, dans votre ingénieuse narration, quelque contradiction flagrante, soit avec les Évangiles, soit, hélas ! avec vous-même, vous me permettrez bien, j'espère, de continuer à vous faire part de mes petites observations.

Je ne dirai pas tout, parce qu'il me faudrait un volume aussi gros que le vôtre, et, sans doute, il ne se vendrait pas ; mais je vous ferai part, naïvement, des difficultés principales, au fur et à mesure qu'elles se présenteront.

Ainsi, par exemple, comment donc se fait-il que vous nous disiez que Jésus « apprit à lire et à écrire, » et que vous nous le représentiez sous la férule du « *hazzan,* » ayant, « *sans doute,* entre ses mains un livre qu'il répète en cadence, avec ses petits camarades, jusqu'à ce qu'il le sache par cœur (1). » Saint Jean, que vous citez, ne parle pas du tout du *hazzan* dans son ch. VIII, verset 6; il dit bien, il est vrai, que Jésus, s'inclinant, écrivait sur la terre ; mais il ne dit nullement qu'il ait appris cela à l'école.

Si vous eussiez pris la peine de remonter jusqu'au

(1) P. XXX.

chapitre VII, verset 15, du même Évangile selon saint Jean, vous y eussiez lu que les gens de Nazareth, en le voyant lire l'Écriture dans la synagogue, ouvraient de grands yeux et disaient : Tiens, « comment celui-ci sait-il les lettres, puisqu'il ne les a pas apprises (1) ? »

Puisque vous croyez bien, sur la foi de saint Jean, que Jésus savait lire et écrire ; pourquoi, sur la foi de saint Jean, ne croyez-vous pas aussi qu'on ne le lui avait pas enseigné ?

Vous nous dites que dans ces heureux climats, et « dans la bonne antiquité, » l'éducation scolaire ne servait pas à grand'chose, que « l'Arabe qui n'a eu aucun maître, est souvent néanmoins très-distingué, » ayant une « grande délicatesse de manières, » et une grande « finesse (ce mot vous est cher) de l'esprit ; » que « ce sont les hommes d'école, au contraire, qui passent pour pédants et mal élevés (2). » Que tout cela soit vrai, je le veux bien : ce serait à peu près comme chez nous, où certaine instruction, reçue dans certaines écoles, rend affreusement pédant, horriblement mal élevé et rarement poli ; mais si c'était une chose tellement commune dans la bonne antiquité, comment donc se faisait-il que les compatriotes de Jésus-Christ se montrassent si surpris de la profondeur de sa doctrine, sachant bien que personne ne la lui avait enseignée ?

Si vous doutez de la vérité de mon assertion, vous pouvez vérifier : c'est dans saint Matthieu (3), dans saint Marc (4), dans saint Luc (5), et dans saint Jean (6). Ainsi donc, sur cinq Évangélistes, il n'y en a

(1) P. XXXII. — (2) P. 31. — (3) Matth. XIII, 52. — (4) Marc, VI, 2. — (5) Luc, IX, 22. — (6) Jean VII, 15.

qu'un qui trouve tout naturel qu'on sache les choses que l'on n'a pas apprises : ne serait-ce point que vous voudriez nous faire croire que vous êtes dans le même cas ?

Combien donc en dénicherez-vous de *véritables maîtres* à N.-S. J.-C., mon révérend Père ? nous avons déjà, sans compter les *hazzan* armés de leurs férules, Jean-Baptiste dont il fut « l'élève (1), » et dont il reçut « des leçons de prédication et d'action populaire (2), » mais qu'il « égala bientôt : » nous aurons le pur « *Ebionisme,* » — qui n'existait pas du temps de Jésus ; mais — dont il suivit les principes, et qui « fut sa doctrine (3) : » nous aurons un tas de révolutionnaires, qui lui donnèrent des idées ; nous aurons le livre d'Enoch, qui devait être écrit 200 ans après sa mort, ce qui ne l'empêcha pas de « le lire assidûment » (4) : nous aurons « les prophètes, Isaïe, en particulier, qui furent ses véritables maîtres (5). » Nous aurons « Hillel, » sorte d'ergoteur lettré de ce temps-là, qui, lui aussi, « fut le vrai maître de Jésus (6). » Vous verrez qu'il finira par devenir votre véritable disciple, si cela continue ; vous lui enseignerez l'hébreu qu'il ignore, ce qui n'aura rien de surprenant, puisqu'il suit bien les leçons et la doctrine de gens qui n'étaient pas encore nés quand il est mort.

Au milieu de tous ces maîtres, — sauf saint Jean-Baptiste, son professeur de mimique et d'éloquence, — nous donnons toutefois la première place à M. Hillel, parce que nous trouvons le fait constaté dans le *Pirké Aboth,* le *Talmud* de Jérusalem, celui de Babylone, le *Joma,* le *Schabbath* et le *Perachim* (7).

(1) P. 107. — (2) P. 115. — (3) P. 179. — (4) P. 37. — (5) Id. — (6) P. 35. — (7) P. 35, note.

Ah ! ça ; mais vous en avez donc bien contre ce auvre Daniel, encore un autre des professeurs de ésus !. Chaque fois que vous en parlez, on dirait qu'on ous marche sur un cor au pied. Vous ne pouvez pas ous imaginer combien il m'est désagréable de faire e l'érudition ; mais, enfin, c'est plus fort que moi ; et i ça vous démange trop, il faut bien que je vous oulage.

Ne craignez pas, cependant, que je retourne au icomte de Kersolon : ce ne sera, cette fois, qu'une rudition de cordonnier, vous-même pourrez y at-eindre.

Vos notes ont un parfum de bonhomie qui trans-orte; quand j'en vois poindre une, sans Midraschim et ans Pirké Aboth, je saute d'aise sur mon escabeau.

En voici une petite qui, dans trois lignes, cinq mots t un point, renferme des trésors : je la copie.

« La légende de Daniel était déjà formée au VII[e] siècle vant J.-C. (Ézéchiel, XIV, 14, s. XXVIII, 3). C'est pour es besoins de la légende qu'on l'a fait vivre au temps de a captivité de Babylone (1). »

Épluchons : « La légende de Daniel était déjà formée u VII[e] siècle avant J.-C., témoin Ézéchiel. » Ézéchiel, e l'ai lu, en parle, en effet, aux endroits indiqués. Cette ois, vous citez juste ; c'est que, probablement, vous vous erez trompé.

Or, si j'en crois toutes les tables chronologiques les lus exactes, — et on en trouve dans toutes les Bibles, — Ezéchiel vécut et prophétisa sous Sédécias, et pen-lant la captivité de Babylone, c'est-à-dire jusqu'à 'année 572[e] environ avant J.-C. Quand donc vécut Daniel ?

(1) P. 37.

Daniel, selon les mêmes tables, prophétisa et vécut également sous Sédécias, et pendant la captivité ; il n'y a, par conséquent, pas plus de miracle à ce qu'Ézéchiel ait entendu parler de son plus illustre contemporain, qu'il n'y en a à ce que j'aie entendu parler de vous. Qu'est-ce qui vous surprend donc là-dedans ?

« C'est pour les besoins de la légende qu'on l'a fait vivre au temps de la captivité. » La belle merveille ! Je vous demande un peu ce qui l'obligeait de mourir à la fleur de son âge, ce pauvre Daniel ! Il a préféré se laisser vivre jusqu'à la fin de la captivité de Babylone, tant que l'a voulu la « catégorie de l'Idéal, » ou, en français : le bon Dieu.

De bonne foi, que penseriez-vous, si vous entendiez quelqu'un vous dire : « la légende de Napoléon était déjà formée au XIX[e] siècle de l'ère chrétienne (voyez M. Thiers et M. Guizot) ; c'est pour les besoins de la légende qu'on l'a fait vivre au temps de la guerre de Russie. » Si votre cuisinière vous disait cela, est-ce que vous ne l'inviteriez pas à faire valoir ses droits à la retraite ?

Et tout ce luxe d'érudition pour nous prouver qu'une légende déjà formée au VII[e] siècle avant J.-C. fut forgée au III[e] « par un Juif exalté (1) ! » Allons donc ! est-ce que vous avez reçu ça en héritage du *testament des douze patriarches ?*

Mais si vous continuez encore quelque temps à dire de pareilles naïvetés, vous finirez par perdre entièrement toute ma confiance. Papias n'en ferait pas d'autres.

Je vous en conjure, puisque vous avez des accointances avec des rabbins, demandez-leur donc un peu si les Juifs ne possédaient pas, dans leurs Écritures, les

(1) P. 37.

prophéties de Daniel, plus de trois siècles avant votre M. Antiochus Épiphane. Si c'est la lecture du Talmud ou du Pirké Aboth qui vous trouble ainsi les idées, vous ne feriez pas mal de vous en priver pendant quelque temps.

Je vois bien où le bât vous blesse, au sujet de Daniel : c'est à cause d'une gênante prophétie, qui témoigne d'une assez grande lucidité d'esprit, chez ce nabi-là : c'est une médecine un peu amère : et quand on vous la présente, vous faites la grimace. Allons, mon cher maître, ne vous faites pas tant prier ; puisque vous ne vous sentez pas très-bien, je vais mettre un peu de miel au bord ; fermez les yeux et avalez-moi ça tout de suite. Vous verrez, après, comme vous aurez des idées claires.

Remarquez, d'abord (ceci est le miel au bord de la tasse), que Daniel ne prétend nullement avoir trouvé cela tout seul ; quand il reçoit des communications, il cite son auteur, et n'essaie pas de lui souffler l'honneur de la découverte.

C'est donc l'archange Gabriel qui parle, et Daniel qui écrit, sous sa dictée, ce qui suit : « Soixante-dix semaines (d'années) ont été fixées pour ton peuple (le peuple juif), et pour ta sainte cité (Jérusalem), avant que la prévarication soit consommée, et que le péché soit effacé, et que vienne la justice éternelle, et que la vision et la prophétie reçoivent leur accomplissement, et que le Saint des saints reçoive l'onction. « Sache donc et remarque bien ceci : du jour auquel sera promulgué l'édit (pour la reconstruction de Jérusalem), jusqu'à la venue du Christ chef, il s'écoulera sept semaines (d'années), et les places et les remparts seront, de nouveau, rebâtis, dans un temps de calamité.

» Et après soixante-deux semaines (d'années), le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura renié *ne sera*

plus un peuple. Et la ville et le sanctuaire seront détruits par un chef étranger, et sa fin sera la dévastation, et après que la guerre sera terminée, la désolation décrétée arrivera.

» Il (le Christ) contractera alliance avec un grand nombre, dans une semaine (d'années), et à la moitié de cette semaine (trois ans et demi) cesseront les hosties et le sacrifice ancien ; et il y aura dans le temple l'abomination de la désolation, et cette désolation persévèrera jusqu'à la consommation et la fin des temps (1). »

C'est un peu long; mais il y a du bon, et j'ai voulu vous le citer en français, parce que... je ne sais pas l'hébreu. Vous vérifierez sur l'original si vous pouvez.

Or, on dirait que je ne sais quel génie s'en est mêlé ; mais le fait est que tout cela s'est assez bien vérifié: voyez plutôt.

7 fois 7 font 49. 62 fois 7 font 434 : et la moitié de 7, 3 1/2 juste : sinon, Barême est faux.

Or, avec votre permission, voici ce qui s'est passé : le temple fut rebâti après 49 ans.

434 ans plus tard, Jésus-Christ fut baptisé, et reçut l'onction du Saint-Esprit. 3 ans 1/2 après, il fut crucifié.

Quant à la destruction de Jérusalem par Titus et par les Romains, on dirait que Daniel en écrit, après coup, l'histoire.

Pour la dispersion des Juifs jusqu'à la fin des temps, voilà déjà 1800 ans, environ, que cela dure : attendons la fin; qui vivra, verra.

J'avoue que si ce qui précède eût été rédigé du temps d'Antiochus Épiphane, cela dérangerait un peu tous nos calculs ; mais vous avez pris la sage précaution de nous

(1) Daniel, IX, 24, s.

rassurer en nous disant que la légende date du VIIe siècle avant l'ère chrétienne ; et, d'ailleurs, comme les Juifs, qui avaient bien aussi quelque petit intérêt à la chose, ont pris un soin tout particulier de leurs livres saints, et n'ont jamais cessé de considérer le livre de Daniel comme très-canonique ; comme, enfin, c'est d'eux que les chrétiens l'ont reçu, on ne peut guère accuser ceux-ci de l'avoir interpolé à l'insu de ses gardiens fidèles : nous pouvons donc dormir en paix.

Certainement, toutes ces coïncidences sont assez désagréables ; mais, enfin, on est bien obligé de souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

Quant à Énoch et à son livre, je n'avais pas d'abord l'intention de vous en parler ; mais comme vous paraissez y tenir, il faut bien que je m'y résigne.

Vous nous répétez, à chaque coin de votre ouvrage, que « les livres d'Énoch, alors révérés à l'égal des Livres saints (1) », étaient fort lus par Jésus et par son entourage : et vous nous renvoyez pour preuve au *testament des douze patriarches,* à saint Jude, et à saint Pierre.

Pour ce qui est du testament des douze patriarches, c'est plus fort que moi, je l'avoue ; quant à saint Jude et à saint Pierre, je les possède ; et, sur votre aimable invitation, je les ouvre et je les lis.

Commençant par saint Pierre, I ép., c. II, v. 14, je trouve ce qui suit : « Celui qui croira en lui ne sera pas confondu » : cela, évidemment, n'est pas votre cas ; il y aura, certainement, une erreur ; voyons saint Jude :

« Énoch, le septième descendant d'Adam, a prophétisé sur ces gens, disant : Voici que le Seigneur vient avec les milliers de ses saints, pour les juger tous et con-

(1) P. 37.

fondre tous les impies, pour toutes les œuvres d'impiété qu'ils ont accomplies, et toutes les insolences que les pécheurs impies ont proférées contre Dieu (1). »

Nous y voici : c'est votre affaire. J'aurais mieux aimé, pour votre honneur, pouvoir citer un autre texte ; mais c'est vous-même qui m'en avez prié.

Après cela, faites-moi le plaisir de me dire comment tout cela prouve qu'Énoch ait jamais écrit un livre, et qu'il ait été lu par l'entourage de Jésus Citer un mot qu'on a traditionnellement appris ne démontre pas du tout que celui auquel on l'attribue ait, pour cela, mis la main à la plume. Je sais un de vos émules, en matière d'histoire, qui a rapporté, de Cambronne, une certaine expression, de laquelle il ne résulte nullement que Cambronne ait été un auteur imprimé.

Maintenant, écoutez: voyant que cette difficulté-là vous gênait, j'ai voulu venir à votre aide, et j'ai consulté ceux qui sont au courant de la question ; et voici ce qu'ils m'ont dit :

Qu'Énoch ait fait un livre, on le croit; mais, en tout cas, ce livre est perdu et la question n'est pas encore suffisamment éclaircie ; mais que le livre apocryphe d'Énoch, celui qui est placé par M. Renan entre les mains des premiers chrétiens, ait pu être connu d'eux, c'est une admirable balourdise, vu qu'il ne fut écrit que dans le second siècle de l'ère chrétienne.

Ainsi donc, grâce à moi, voilà que vous avez pris vos deux petites potions, selon la formule ; et, maintenant, vous devez vous sentir mieux et bien soulagé, en vous voyant fixé sur la date précise du très-authentique livre de Daniel, comme sur celle du très-apocryphe livre d'Énoch : j'espère que vous en avez assez comme cela ;

(1) Jude, 14.

et que, désormais, vous allez nous laisser bien tranquille à ce sujet, ainsi que ces deux prophètes. N'en parlons donc plus ; embrassons-nous et que ça finisse.

Seulement, une autre fois, quand vous écrirez sur l'histoire, tâchez de lire le Père Pétau, ou quelque chose dans ce genre ; c'est si humiliant de vous voir commettre de si grosses bévues !

Et puis, ce n'est pas mon état de vous enseigner l'art de vérifier les dates, vous le savez bien. Enfin, cela ne fait rien, je suis bien aise, tout de même, de vous avoir fait ce petit plaisir.

Pour en revenir au nommé Jésus, « ce jeune villageois qui voyait le monde à travers le prisme de sa naïveté (1) » (ce qui ne l'empêchait pas d'être « très-fin »), il n'avait pas la moindre idée des choses du monde. Jamais je n'eusse pu croire, quoique cela « résulte de chaque trait de ses discours les plus authentiques », que « la terre lui semblait divisée en royaumes qui se font la guerre (2) » ; qu'il n'avait nulle connaissance de « l'idée nouvelle, créée par la science grecque, base de toute philosophie, et que la science moderne a hautement confirmée » ; savoir, qu'il n'est nul besoin de croire en un régulateur suprême, auquel « la naïve croyance des vieux âges attribuait le gouvernement de l'univers (3). » Ce pauvre paysan, qui n'avait pas la chance de visiter les sacrés parvis du Louvre, était si grossièrement ignorant en matière de modes et de costumes, que... vous le croirez si vous voulez ; mais ce sont les deux évangélistes, Matthieu et Renan qui le disent, que... — j'ai honte de répéter une pareille bévue mais enfin je me dévoue : aussi bien cela ne vient pas

(1) P. 40. — (2) P. 38. — (3) P. 40.

de moi — que « la cour des rois lui apparaît comme un lieu où les gens ont de beaux habits (1) ! »

« Ses paraboles fourmillent de charmantes impossibilités (2) » : sans comparaison, c'est comme les fables de La Fontaine, dans lesquelles l'auteur a la simplicité de faire causer une fourmi avec une cigale. Cette bêtise ! comme si les fourmis parlaient !

Il croyait à tout, le jeune villageois candide ; il croyait même « aux rapports familiers de l'homme avec Dieu (3) » ; que dis-je, « il croyait au diable (4) ! » « Belles erreurs, qui furent le principe de sa force, » quoiqu'elles dussent « un jour le mettre en défaut aux yeux du chimiste (5). »

O mon maître, vous qui ne croyez plus à rien, ni à Dieu, ni à diable, et qui, par conséquent, n'avez point de *belles erreurs,* ne serait-ce pas, par hasard, l'abandon des naïves croyances de votre village qui ferait le principe de votre faiblesse ?

(1) P. 39. — (2) Id. — (3) P. 41. (4) Id. — (5) P. 42.

LETTRE VIII[e]

Çakya-Mouni. — Rare tolérance de la police romaine, les pendus et les merles bleus. — Comme quoi les demoiselles de ce pays-ci feront bien de ne pas imiter la modestie des cigognes de ce pays-là. — De quoi les Flamands et les Normands pourront peut-être se plaindre. — Vive la joie — Josèphe à plusieurs sauces. — Grande découverte de Bar-Renan, au sujet du mariage de son héros. — Impossible de comprendre le passé, pour peu qu'on croie en Dieu. — La belle âme de Philon. — Affreuse morale de l'Évangile qui nous prescrit d'aimer nos ennemis et de leur pardonner. — Pourquoi nous avons un chrétien de moins, et un philosophe de plus. — Ce qui était très-original sans être original. — M. Renan ne doit pas prendre de tabac ni avoir la barbe mal faite sous peine de mort philosophique. — Comme quoi un peu de malpropreté ne fait jamais de mal. — Être joli garçon, canaille et pendu, voilà le secret du succès. — Jean Loyseau commence à avoir mal au cœur.

Voyons maintenant quel fut « l'ordre d'idées au sein duquel se développa Jésus (1). » Il devra se rencontrer encore de bonnes choses dans ce chapitre-là.

De même que Çakya-Mouni, grand fondateur de je ne sais quoi, et probablement, lui aussi, un des professeurs de Jésus, celui-ci ne fut ni théologien ni « philosophe », il n'eut « ni dogmes, ni systèmes, mais une résolution personnelle fixe, qui ayant dépassé en intensité toute autre volonté *créée* — (vous admettez la création, à présent ?) — dirige encore, à l'heure qu'il est, les destinées de l'humanité (2). »

(1) Ch. IV. — (2) P. 46.

Comme je ne doute pas de l'intensité de votre volonté, mon révérend, j'attends à vous voir, vous aussi, diriger les destinées de l'humanité pendant un petit millier d'années ou à peu près. S'il ne faut que vouloir, ce n'est pas la peine de s'en passer.

« Dès qu'il eut une pensée,... le sage Jésus » crut prudent de s'abstenir de toute opinion politique, de sorte que « dans sa carrière vagabonde, on ne voit pas qu'il ait été une fois gêné par la police. » Il est vrai que la police de ce temps-là n'était pas tout à fait comme celle du nôtre. La domination romaine « laissait tout faire, — ô bonté inouïe ! — jusqu'au jour où elle croyait devoir sévir (1). » Après quoi on vous pendait. Jamais, si vous ne me l'eussiez dit, je n'eusse soupçonné une telle modération de la part de la police romaine. Ce gouvernement si doux qui laisse tout faire jusqu'à ce qu'il vous envoie à la potence, rappelle, réellement, l'âge d'or.

J'arrive d'un saut à votre description de la Galilée, sorte de paradis, dans lequel se succèdent, sans interruption, les agitateurs qui se font pendre tour à tour par le gouvernement modéré et tolérant qui les laisse faire. Cette double peinture fait un magnifique effet dans le même tableau ; et vous y réussissez à ravir. C'est un tour de force unique dans son genre.

Vous aviez besoin, en premier lieu, de représenter le milieu où vivait Jésus, comme un nid de révolutionnaires, afin d'expliquer les tendances du même genre, de ce villageois « en révolte dès son enfance (2) », et vous embouchez aussitôt la trompette: « La Galilée était une vaste fournaise, où s'agitaient en ébullition les éléments les plus divers. Un mépris extraordinaire

(1) P. 62. — (2) P. 42.

de la vie, ou pour mieux dire une sorte d'appétit de la mort, fut la conséquence de ces agitations. » (Je crois bien ! un pays où le gouvernement laissait tout faire, et où l'on risquait d'être pendu à chaque instant...) C'était comme en Algérie, « où l'on voyait se lever, chaque printemps, des inspirés qui se déclaraient invulnérables... l'année suivante leur mort était oubliée (1). » Et si vous en doutez, voyez Josèphe. — En outre, « le brigandage y était très-enraciné » : voyez Josèphe (2).

Ah ! mon cher maître, quand je voudrai habiter un pays tranquille, ce n'est pas en Galilée que j'irai me nicher, en dépit des beaux yeux des demoiselles de Nazareth : brrr ! que j'ai peur ! ça fait froid dans le dos. Je passe bien vite de la page 62 à la page 63.

Et j'ai joliment raison : vous allez voir.

Les pages se suivent et ne se ressemblent pas. Ici vous sentez le besoin de faire comprendre pourquoi Jésus avait des idées si douces, si aimables, si séductrices. Car il serait difficile de supposer qu'il les eût puisées dans le triste milieu d'où nous venons de sortir. Où diantre sera-t-il donc allé s'inspirer ? Vous allez, je pense, nous l'apprendre.

Sans doute. C'était... en Galilée ! — Bon ; voilà que la peur me reprend : quel esprit va donc, au milieu des brigands, des potences et des pendus, animer la doctrine nouvelle, le christianisme naissant, que « la Galilée, seule, a fait » ? Lisons :

« Une nature ravissante contribuait à former cet esprit... *moins... monothéiste*, si j'ose le dire ; — (oui, oui, vous pouvez tout oser) — cet esprit qui imprimait à tous les rêves de la Galilée un tour idyllique et charmant...

(1) P. 62 — P. 171.

La Galilée... était un pays très-vert, très ombragé, très-souriant, le vrai pays du Cantique des cantiques et des chansons du bien aimé. — Voyez Josèphe. — ... La campagne est un épais massif de fleurs d'une franchise de couleurs incomparable. Les animaux y sont petits, mais d'une douceur extrême ; « on y voit des tourterelles sveltes... des merles bleus si légers qu'ils posent (*sic*) sur une herbe sans la faire plier, des alouettes huppées.... des petites tortues de ruisseau dont l'œil est vif et doux, des cigognes à l'air pudique », mais qui « dépouillant toute timidité, se laissent approcher de très-près par l'homme et semblent » (quelle pudicité !) « l'appeler... Ce joli pays... qui respire encore l'abandon, la douceur, la tendresse, surabondait, à l'époque de Jésus, de bien-être et de gaieté. — Voyez Josèphe. — Les jardins étaient des massifs de citronniers, de grenadiers, d'orangers. Le vin était délicieux et on en buvait beaucoup. — Voyez Matthieu. »

Non, non, n'ayez pas peur que les agitateurs, les brigandages et les pendaisons de la Galilée aient jeté un parfum de tristesse, ou un voile de mélancolie sur les formes du christianisme naissant. Là, en dépit de la potence, et du pouvoir paternel qui la dressait, on menait « une vie contente et facilement satisfaite », qui « n'aboutissait pas à la grosse joie des Normands, ni à la pesante gaieté des Flamands. Elle se spiritualisait en rêves éthérés, en une sorte de mysticisme poétique confondant le ciel et la terre. » Sapristi, je crois bien ! « laissez l'austère Jean-Baptiste dans son désert de Judée, prêcher... tonner.. vivre de sauterelles, en compagnie des chacals. » Pourquoi les compagnons de l'époux mangeraient ils des sauterelles, « pendant que l'époux est avec eux ? La joie fera partie du royaume de Dieu. » Vive la joie !

« Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue, de la sorte, une délicieuse pastorale. Jésus aux noces, la courtisane et le bon Zachée (qui demeurait à Jéricho, c'est-à-dire à cent kilomètres de là), appelés à ses festins, les fondateurs du royaume du ciel comme un cortége de paranymphes : voilà ce que la Galilée a osé, ce qu'elle a fait accepter. »

« La Galilée », — j'en demande pardon à la grammaire, — « la Galilée a créé à l'état d'imagination populaire le plus sublime idéal. » — Faut-il voir Josèphe ?

Le nommé « Jésus » — le vôtre — vivait et grandissait dans ce milieu enivrant. Il allait, tous les ans, faire à Jérusalem un petit pèlerinage, avec papa, maman et les petits frères et sœurs. On chantait des chansons, tout le long du chemin. C'est dans ces voyages qu'il prit son antipathie pour les défauts des pharisiens. On dit bien qu'il fut « *de bonne heure* » à l'école, dans le désert ; « et qu'il y fit de *longs séjours* ». — Voyez Luc (qui ne parle d'aucun séjour de Jésus au désert avant que le Sauveur eût atteint l'âge de trente ans ; mais ça ne fait rien). — « Mais le Dieu qu'il trouvait là n'était pas le sien ; c'était, tout au plus, le Dieu de Job, sévère et terrible, un Dieu » qui avait la détestable habitude de « ne rendre raison à personne. » Là, il recevait aussi, avec celle du Dieu susdit, la visite du diable ; mais, pour se rasséréner l'âme, il se hâtait de s'en retourner dans sa « chère Galilée », pour retrouver « son Père céleste au milieu des vertes collines, des claires fontaines, parmi les troupes d'enfants et de femmes, qui l'âme joyeuse « avaient dans le cœur le cantique des anges. » Et qui — j'en demande bien pardon à M. Renan — le conduisaient « au sommet de la montagne sur laquelle leur ville (Nazareth) était bâtie, pour le préci-

piter du haut en bas. » — Voyez saint Luc (1). « Et Jésus remarqua même avec esprit, que cette aventure lui était commune avec tous les grands hommes. »

Ce qui lui faisait dire, avec une tristesse admirable, à ces Galiléens si hospitaliers : « Les renards ont leurs terriers, et les oiseaux du ciel leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (2). »

De sorte que me voici tellement embrouillé dans les pendaisons du gouvernement débonnaire des Romains, les merles bleus, les cigognes pudiques, la joie et la gaieté qui surabondent dans ce joli pays, le cortége de paranymphes, les tentatives d'assassinat, le refus d'hospitalité, Josèphe, saint Luc, les tortues des ruisseaux et M. Renan, que, désespérant d'y jamais rien comprendre, je passe à un autre chapitre, dans l'espoir d'y voir un peu plus clair.

« Jésus ne se maria point (3). » Je vous remercie de la découverte ; mais au sujet des femmes et de ses rapports moraux avec elles, même avec celles « d'une conduite équivoque, et de sa jalousie pour toutes les belles créatures qui pouvaient servir (4) » à la gloire de son Père, vous me permettrez de passer vite.

Il commence sa mission : quelle va être sa doctrine ? croira-t-il en un Dieu vivant, ou bien sera-t-il panthéiste ? Il ne sera pas déiste, parce que « les sciences physiques et physiologiques nous ont montré que toute vision surnaturelle est une illusion. Le déiste, un peu conséquent, se trouve dans l'impossibilité de comprendre les grandes croyances du passé (5). » C'est extraordinaire ! jusqu'à ce jour j'avais cru en Dieu, et il me semblait comprendre

(1) Luc XIII, 3. — (2) Luc, IX 58. — Matth., VIII, 20 — (3) P. 72.
(4) P. 73. — (5) P. 74.

les grandes croyances du passé : mais, probablement, je me trompais.

Votre Jésus sera donc panthéiste ; c'est-à-dire qu'il croira qu'il « sentait le divin en lui-même de même que Çakya-Mouni, Platon, saint Paul, saint François d'Assise, saint Augustin, à quelques heures de sa mobile vie », et en général, « les hommes qui ont le plus hautement compris Dieu (1). »

Admettons que saint François d'Assise et saint Augustin soient panthéistes. Cela doit leur sembler passablement étrange de s'entendre traiter ainsi ; mais, enfin, quand ils se verront dans la compagnie du grand patriarche Çakya-Mouni, peut-être qu'ils ne se plaindront pas trop.

Seulement, puisque vous posez si délicatement l'éteignoir sur la notion de Dieu, il ne faudrait peut-être pas en répéter le nom à chaque page : cela embrouille. J'aurais bien envie de vous demander encore comment il se faisait que Jésus fût panthéiste, puisqu'à tout instant il a l'air de faire de Dieu un être très-réel, disant, tantôt : « Notre père qui *êtes dans les cieux*...; nul n'est bon que Dieu seul... ; le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob... ; tantôt : rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu... ; je procède de Dieu, et je suis venu... ; celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu... ; » et le reste. Mais comme, là-dessus, votre enseignement n'est pas bien clair, je m'en rapporte à lui. D'ailleurs : « la belle âme de Philon se rencontra ici, comme sur tant d'autres points, avec celle de Jésus (2). » Que pourrais-je désirer de plus ?

Il commença, de bonne heure à prêcher le royaume

(1) P. 75. — (2) P. 77.

de Dieu, ou le royaume du ciel ; et, comme cette expression ne se trouve que deux fois dans saint Jean, c'est une preuve bien solide que « le quatrième évangile est loin de représenter les paroles vraies de Jésus (1). » Je n'avais pas besoin de cette nouvelle démonstration ; mais, enfin, une de plus n'était pas de trop. Ce qui abonde ne nuit pas.

Cette affaire du royaume de Dieu n'étant pas très-claire pour lui, ni pour vous, ni pour moi, vu que son enseignement varie beaucoup là-dessus, passons donc à sa morale.

Sa morale était très-bien : certainement, si « les idées du jeune maître » n'avaient pas été un peu exagérées, et si on eût pu les suivre, « le paradis eût été transporté sur terre (2). » Fichtre ! mon vieux maître, il ne faudrait pas dire cela trop haut. Que répondrions-nous aux Chartreux, aux Carmélites, aux Franciscains et à tant d'autres, qui les suivent, ces idées, au pied de la lettre, et, quelques-uns, depuis six ou sept cents ans ? Vous savez bien que ces fanatiques-là nous disent, de leurs affreuses communautés, que la vie qu'ils y mènent est pour eux « le paradis sur terre. » Soyez donc prudent. A chaque instant voilà que vous vous compromettez. Passons bien vite là-dessus.

Je me réjouis de retrouver encore, dans vos pages, qu'en matière de morale Jésus avait eu, comme pour tout le reste, d'assez nombreux professeurs : « Quelques-unes de ses maximes venaient des livres de l'Ancien Testament ; d'autres étaient des pensées ; de sages plus modernes, surtout d'Antigone de Soco, de Jésus, fils de Sirach, et de Hillel, qui étaient arrivées jusqu'à lui (3) » ; sans compter celles du Pirké Aboth : « Il adopta pres-

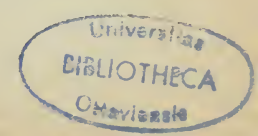
(1) P. 78. — (2) P. 81. — (3) *Id.*

que tout cet enseignement oral » ; il se permettait « seulement d'enchérir » sur l'enseignement ancien. Ainsi, « pour la justice, il se contentait de répéter l'axiome répandu : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même.* Mais cette vieille sagesse..., assez égoïste, ne lui suffisant pas, il allait aux excès... et disait, par exemple : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent. Ne jugez point et vous ne serez point jugé. Pardonnez, et on vous pardonnera. Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. Donner vaut mieux que recevoir (1). » Quelle horreur !

Le grand Hillel, en particulier, enseignait qu'on pouvait chasser sa femme si elle avait le malheur de laisser brûler le rôti ; cela était sage et discret ; Jésus, au contraire, poussait le fanatisme jusqu'à supprimer le divorce : quel excès sans pareil ! et que vous l'en reprenez bien, mon digne maître ! A mon sens, il est fâcheux que Jésus soit tombé dans ces exagérations sauvages ; sans cela, peut-être vous fussiez demeuré chrétien. Mais aussi les *excès* de cette morale sont trop révoltants. En fin de compte, on ne peut pas faire avaler à des natures élevées comme la vôtre, que donner vaille mieux que recevoir. Pourtant, je me console en pensant que si ce fut une faute à Jésus de professer semblables choses, c'est à cette faute que nous devons de posséder votre belle théorie, bien supérieure à celle de l'Évangile, sans contredit. Nous avons un chrétien de moins ; mais nous comptons un philosophe de plus. C'est le cas de dire : heureuse faute ! avec l'Église.

Quoi qu'il en soit, « ces maximes, empruntées à ses devanciers, » faisaient dans la bouche de Jésus « un

(1) P. 83.



tout autre effet que dans le Pirké Aboth ou dans le Talmud, » à cause de la « poésie du précepte..., » qui est « plus que le précepte lui-même. » Voilà pourquoi, « peu originale en elle-même, » puisqu'on « pourrait avec des maximes plus anciennes la recomposer presque tout entière, la morale évangélique » est parvenue à opérer de plus grandes choses dans le monde, que « le Pirké Aboth ou le Talmud. »

Il paraît que dans le Talmud et le Pirké Aboth il n'y a pas grande poésie. Il faut, tout de même, que ce Jésus-là ait eu joliment d'esprit, pour un jeune villageois ! on ne voit pas tous les jours des villageois de cette force.

Comment va-t-il faire, ce jeune rabbi, pour faire accepter une morale qui n'est pas nouvelle, et « des maximes, pour la plupart déjà répandues, mais qui, grâce à lui, devaient régénérer le monde ? » Comment sa prédication, qui « ne fut pas un événement, » va-t-elle se faire accepter par tous les siècles, et tous les peuples de l'univers ? Voilà ce que vous allez nous expliquer, je pense.

Assurément, et par *a* plus *b*.

Il y a deux causes à cela : la première c'est que le jeune rabbi était « le plus charmant de tous (1) » les rabbi. Avis aux prédicateurs qui ont le nez trop long, la barbe mal faite, ou le pied bot.

On m'avait dit, pourtant, que le père Enfantin était un superbe garçon, quand il était jeune. Cela n'a pas empêché les Saint-Simoniens de s'en aller *ad Patres* ; mais il n'était peut-être pas encore tout à fait aussi bien tourné que le jeune maître en question. J'espère bien que vous, M. Renan, devez être un fort *joli* rabbi. Faites-y attention, de grâce ; si vous aviez seulement le malheur

(1) P. 91.

de prendre du tabac à priser, personne ne pourrait plus vous croire.

Et la seconde raison des succès de Jésus, s'il vous plaît, et de la diffusion de sa doctrine ?

La voici : « Concevoir le bien, ne suffit pas ; il faut le faire réussir parmi les hommes. Pour cela des voies moins pures sont nécessaires (1). »

Chut ! disons cela tout bas ; pour l'amour de Çakya-Mouni, mon cher maître ! Vous qui avez de si bonnes intentions et qui concevez le bien avec une élévation si sublime, ah ! comme je comprends, maintenant, pourquoi vous trichez, si souvent, au jeu de l'histoire. Il ne vous suffisait pas d'être le plus charmant rabbi des temps modernes ; il ne vous suffisait pas d'avoir conçu la belle pensée que *votre Vie de Jésus* réalise : pour faire réussir la chose, des voies moins pures étaient nécessaires, et vous avez dû les suivre : vous avez bien fait, puisque c'était indispensable ; mais vous deviez garder votre secret pour vous.

« Si Jésus fût mort au moment où nous sommes arrivés de sa carrière,... plus grand aux yeux de Dieu, Dieu ? il fût resté ignoré des hommes. Il se serait perdu dans la foule des grandes âmes inconnues, les meilleures de toutes ; la vérité n'eût pas été promulguée... Jésus, fils de Sirach, et Hillel avaient émis des aphorismes presque aussi élevés que ceux de Jésus. Mais... dans la morale comme dans l'art, dire n'est rien, faire est tout (2). »

Ainsi donc, ô mon maître, grâce à vos explications lumineuses, je saurai désormais que si le monde entier a été entraîné à la suite de la prédication de l'Évangile ;

(1) P. 92. — (2) P. 92.

Si dix-huit siècles ont passé sans lui porter atteinte ;

Si deux cent millions de chrétiens, encore à l'heure où nous parlons, fléchissent le genou devant l'image du crucifix ;

Si le dogme et la morale chrétiens sont parvenus jusqu'à nous sans altération et sans souillure, sans rature et sans addition ;

Tout cela tient à deux causes : savoir que le fondateur de cette œuvre gigantesque était un fort charmant docteur, et excessivement peu scrupuleux en matière de moyens à mettre en usage pour réussir. Voulez-vous créer une religion qui envahisse le monde ? voici la recette : prenez un joli garçon, le plus joli que vous puissiez trouver; faites-lui dire ce que tout le monde sait, et répéter ce que tout le monde dit : enseignez-lui les voies impures du mensonge et de l'hypocrisie. Condamnez-le à la guillotine ou à la hart, et le tour est fait.

Cela m'éclaire sur votre pudeur historique, mon maître, autant que sur les origines du christianisme.

Mais comme je me sens, en ce moment, je ne sais quoi qui ressemble un peu à des nausées, je préfère, avant de commencer une lettre nouvelle, reporter ma pensée sur les merles bleus, les pudiques cigognes, et les tortues des ruisseaux, avec lesquels je suis...

LETTRE IX[e]

l y avait une fois un *Nazir,* ressemblant aux *Gourous,* et vivant comme un *Yoguy,* sous l'influence des *Mounis.* — Saint Jérôme et Robinson. — Un drôle de supérieur. — Les noms qu'on ne peut prononcer qu'en éternuant. — Le nommé Jésus prend des leçons de déclamation. — Impossibilité de reconnaître les gens qu'on connaît, surtout s'ils appartiennent à votre famille. — Panégyrique du pauvre Satan. — Parallèle du même avec le héros de Bar-Renan — Prendre à gauche, pour arriver à droite. — Regarder la monnaie avant de se former des opinions politiques. — Jésus ! anarchiste. — Enfoncés les calotins. — Cherchez, et vous ne trouverez pas.

Grâce à Dieu, nous sommes délivrés de cette vilaine age, et j'espère bien que vous ne recommencerez pas. ublions donc que Jésus a « compromis » le christiaisme, en ne sortant pas « immaculé des luttes de la ie (1), « ce qui n'empêche pas, comme nous venons e le voir, que, s'il obtint plus de succès que d'autres, e fut parce qu'il se montra moins scrupuleux.

Maintenant que nous savons à quoi nous en tenir ur sa doctrine qui n'existait point, et sur sa morale xagérée, entrons vaillamment dans l'étude de sa vie ublique.

Il n'était pas nécessaire, mais il était bon de nous eindre Jésus comme un homme sujet à des variations ans sa doctrine, et subissant des influences étrangères ;

(1) P. 91.

cela sert toujours à le déprécier un peu : vous l'avez tenté, mon révérend, et d'une manière assez habile ; mais je crois que vous pouviez faire mieux. Voici, en effet, votre thème :

Il y avait une fois « un certain Johanan..., qui fut nazir.., et qui menait la vie d'un yoguy (1). » Certainement, ces mots savants font bien meilleure figure que si vous eussiez dit en bon français qu'il y avait un certain Jean, vivant dans l'abstinence et vêtu de poil de chameau ; mais ces mots charmants font toujours plaisir. Ce nazir, vivant comme un yoguy, était beaucoup préoccupé de la pensée d'imiter Élie. Cela se conçoit aisément. Élie était un homme si terrible, que « le féroce Abdallah » pensa mourir de peur, rien que pour l'avoir vu *en rêve*. En outre, Johanan, ou Jean, voulait être chef de secte, et « les maîtres des jeunes gens étaient parfois des espèces d'anachorètes, assez ressemblants aux *Gourous*. » Cela provenait-il « de l'influence éloignée des *Mounis* ?... C'est ce qu'on ignore ; » mais c'était toujours bien instructif et bien utile à connaître, ainsi que le nom du sage Bodhisattva, — un nom sauvage et désastreux, qu'on ne dit qu'en éternuant — « fondateur du sabéisme (2). »

En tout ceci, je ne trouve matière qu'à l'admiration. Un peu de poudre aux yeux ne fait jamais mal, surtout au commencement d'un chapitre.

Puis, en homme très-modeste, vous avez toujours soin d'assaisonner vos histoires d'un peut-être..., il se pourrait..., il est à croire..., on dit..., j'incline à penser .... etc. Si l'on ôtait ces formules-là de votre bel évangile, il n'y resterait, peut-être, pas cent pages. Quelle perte ce serait... pour l'éditeur !

(1) P. 95. — (2) P. 98.

Quoi qu'il en soit des mille et une savantes analogies, « qu'il est fort difficile de démêler (1), » le fait est que Jean baptisait, parce que c'était la mode du pays ; et, comme c'est difficile de baptiser sans eau, il se transportait aux bords du Jourdain ; ou bien près de Salim, auprès de la mer Morte. Saint Jérôme dit bien que ce n'était pas là ; mais Robinson dit que c'était là ; or, comme saint Jérôme habitait là en ce temps-là, et que Robinson n'habitait pas là, et ne vivait pas en ce temps-là, il est bien à croire que c'était là (2).

Or, ce nazir Johanan était une manière d'abbé de Lamennais toujours irrité (3). « On (qui ?) se le représente comme un vieillard, » mais on a tort, car il était très-jeune. Ce qu'il y a de sûr, c'est « qu'il prêchait avec beaucoup de force contre les prêtres riches (4). » — Voyez plutôt Luc et Matthieu ; — j'ai vu, pour vous obéir, Luc et Matthieu, qui n'en disent pas un mot : mais cela prouve en votre faveur. D'ailleurs, s'il ne prêchait pas contre les prêtres, il devait prêcher, c'est absolument la même chose. Et puis, enfin, ça ne fait jamais mal de fourrer les prêtres dans un mauvais cas, même les prêtres juifs.

« La catastrophe qui mit fin à ses jours » — aux jours de saint Jean — « *semble supposer.... qu'il est probable* qu'il ne resta pas étranger à la politique (5). » C'est évident, puisqu'il mourut pour avoir reproché à Hérode une union incestueuse. Je vous demande un peu de quoi il se mêlait. En outre, voyez Josèphe. Il est vrai que Josèphe n'en parle pas ; mais c'est uniquement par prudence, car il en eût certainement parlé, si ce n'eût été « pour ne pas faire ombrage aux Romains (6). »

(1) P. 99. — (2) *Id.* — (3) P. 103. — (4) P. 103. — (5) P. 104. (6) Id. note.

Mais voici venir le moment décisif. Jésus, qui s'était déjà « formé un petit cercle d'auditeurs (1), » pensa, comme il était très-fin, qu'il ne serait pas mal de profiter de la popularité de ce nazir Johanan, afin de se faire priser un peu soi-même. Ma foi, un peu d'adresse n'est pas défendue ; il vint donc trouver le susdit nazir, « avec sa petite école... Les nouveaux venus se firent baptiser, comme tout le monde ; » ça fit plaisir à Jean, « qui les accueillit très-bien et ne trouva pas du tout mauvais qu'ils restassent distincts de ses disciples... Les deux maîtres étaient jeunes... ils s'aimèrent et luttèrent, devant le public, de prévenances réciproques. » Ah ! si Jean eut été un vieux maître, « il se fût révolté ; » mais Jésus, « pendant tout le temps qu'il passa près de lui, le reconnut pour supérieur (2), tout en gardant, à son égard, des allures d'indépendance. » Choses assez difficiles à concilier ensemble.

Voilà qui s'appelle de l'histoire bien racontée !

Les esprits vulgaires se demanderont peut-être à quoi sert tout cet épisode du nazir Johanan. Gens ineptes et frivoles ! cela sert à prouver, comme deux et deux font quatre, que, « à toutes les époques, Jésus céda beaucoup à l'opinion (3). »

Cela prouve encore qu'un homme d'esprit comme vous, mon digne maître, ne se trouve jamais embarrassé de rien. On ne connaît, dites-vous, pas grand chose sur saint Jean-Baptiste ; tant mieux, parbleu ! Vous ferez voir ce que peut le génie de l'historien. Vous supprimerez ce qui existe, vous contredirez ce qu'on a dit ; vous inventerez le reste, puis, vous direz : voyez Luc ou Josèphe, et le tour sera fait. Les évangélistes vont-ils être attrapés, mon Dieu !

(1) Id. — (2) P. 104 s. passim. — (3) P. 107.

En effet, fidèle à la consigne, vous ne dites rien du tout du récit évangélique, sinon pour le pulvériser, et vous y réussissez !... comme à l'ordinaire. Au fait à quoi servirait l'histoire ?

— Une parenthèse. — J'ai déjà dit que vos notes avaient le privilége de me ravir. En voici deux, ineffables de candeur.

Sous ces mots : « Jean était du même âge que Jésus, » vous citez Luc, I. Or, Luc, I, dit positivement que Marie, mère de Jésus, était parente d'Élisabeth, mère de Jean. Il n'est guère probable que tous les historiens contemporains eussent cru à une erreur, que personne, que je sache, n'a jamais signalée ; mais vous voici venir avec votre formidable note : « Ce qui concerne la parenté de Jean avec Jésus, sont des détails légendaires (1). » Quelle critique, quel sens vrai ! quel discernement profond est le vôtre ! Ah ! il n'y a pas moyen de vous en imposer : voilà des preuves !

La seconde note est plus fulgurante encore. Vous écharpez à la fois les quatre autres évangélistes ; ils disaient que Jésus était venu seul vers saint Jean, et ce, « avant qu'il eût joué un rôle public (2) ; » mais malgré votre peu de sympathie pour le quatrième évangéliste, comme il affirme, selon vous, que Jésus fut trouver Jean « avec une troupe de disciples, » *la seconde fois qu'il lui rendit visite*, vous daignez, pour cette occasion, lui donner la préférence. Mais qu'il prenne garde de s'y habituer ; une fois ne fait pas coutume. O puissance divine de la logique ! comme cela prouve victorieusement que, *la première fois*, il ne put pas y aller seul ! hypothèse absurde autant qu'impossible ; car, puisque Jean le reconnut, « il faut donc supposer que Jésus était déjà un maître assez renommé (3). » Certainement, il faut le

(1) P. 107. — (2) P. 105. — (3) P. 105.

supposer ; pourquoi pas ? Est-ce qu'on peut reconnaître quelqu'un qui n'est pas un maître renommé, surtout quand — ce qui est démontré — on n'est pas son cousin? Disons donc, sans Aristote : aujourd'hui, ils sont deux ; donc, hier, ils étaient trois.

C'est ainsi que je raisonnais, pour vous faire honneur, ô mon maître ; mais ne voilà-t-il pas que j'ai eu la malencontreuse pensée de lire, dans le quatrième Évangile, le récit de cette seconde visite de Jésus au Lamennais du désert ; et voici ce que Jean raconte :

« Jésus vint avec ses disciples, *dans la terre de Judée,* et il demeurait *là* avec eux... Quant à Jean, il baptisait à Ennon, près de *Salim* (1). » En soi, ce texte ne prouverait pas beaucoup que saint Jean-Baptiste ait reçu la visite de Jésus, avec une escorte ; mais, si l'on veut prendre la peine de se rappeler que « les premières pages du quatrième Evangile sont des notes mises bout à bout (2), » alors cela prouve. Nous maintenons donc le raisonnement susdit.

Quant à la politesse réciproque des deux jeunes maîtres, et à la supériorité reconnue de Jean sur Jésus, cela détruit si admirablement la fausse opinion que je m'étais formée au catéchisme, que je ne puis résister au plaisir de citer le texte, réputé sacré, que l'on m'y avait enseigné. Voici donc ce que disait Jean, en parlant de Jésus, au témoignage de saint Marc : « Je ne suis pas digne de me prosterner à ses pieds, pour délier le cordon de sa chaussure (3). » Marc est bien un synoptique ; mais *il est à croire* que ce passage est légendaire, ainsi que tous les textes analogues des trois autres évangélistes.

Je ne me sens pas d'aise de me voir si bien renseigné.

(1) Jean, III, 23. — (2) P. 105. — (3) Marc, I, 7.

Je vois de mieux en mieux que vous n'aviez pas tort, en nous parlant de vos révélations sur la montagne du Ghazir.

Les rapports du nazir avec Jésus, son « confrère affidé (1), » avaient, malgré sa profonde originalité (2), « fait dévier celui-ci de sa voie (3), » l'influence de Jean avait été à Jésus plus fâcheuse qu'utile. « Elle fut un arrêt *(sic)* dans son développement (4). » Mais, consolons-nous, Jésus va se retirer au désert, « à l'exemple des autres (5) ; » et, pour travailler « l'imagination de ses disciples, » qui n'existaient pas encore, se livrer en ces lieux désolés, à un jeûne rigoureux, et à des conversations intimes avec le diable : genre de divertissement remis en honneur dans les temps modernes.

Mais, avant de passer outre, je pense qu'il sera utile de signaler ici, d'une manière catégorique, quelle idée nous devons nous former de ce nouveau personnage qui paraît sur la scène ; sans doute, lui aussi va devenir un des professeurs de Jésus. Je vous demanderai donc la permission de vous prendre pour guide dans cette étude intéressante, Satan ne m'étant pas personnellement connu.

« De tous les êtres autrefois maudits que la tolérance de notre siècles a relevés de leur anathème, Satan est sans contredit celui qui a le plus gagné au progrès des lumières et de l'universelle civilisation. Il s'est adouci peu à peu, dans son long voyage, depuis sa perte jusqu'à nous ; il a dépouillé toute sa méchanceté d'Ahrimane. Le moyen-âge, qui n'entendait rien à la tolérance, le fit à plaisir laid, méchant, torturé, et, pour comble de dis-

(1) P. 108. — (2) P. 107. — (3) P. 94. — (4) P. 115. — (5) P. 113.

grâce, ridicule. Milton comprit enfin ce pauvre calomnié, et commença la métamorphose que la haute impartialité de notre temps devait achever. Un siècle aussi fécond en réhabilitations de toutes sortes ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardées. On pourrait faire valoir, pour atténuer sa faute, une foule de motifs contre lesquels nous n'aurions pas le droit d'être sévères (1). »

Je ne puis nier que ce petit panégyrique du personnage en question ne m'ait fort réjoui. Puisque vous êtes si bien renseigné, j'aimerais à savoir si le diable a réellement une queue, ou si sa queue est légendaire. C'est pure curiosité de ma part ; mais, en tous cas, je suis bien aise d'apprendre que ce pauvre calomnié n'est ni laid, ni méchant, ni torturé, ni cornu, mais tout simplement un révolutionnaire malheureux. Votre Jésus ayant été un révolutionnaire heureux, il ne saurait y avoir entre eux que cette seule différence, le succès. Quant à leurs fautes, tous deux en ont fait ; hélas ! les plus belles natures sont peccables ; mais vous êtes bon prince, et, pour les excuser l'un et l'autre, vous trouvez une foule de motifs charitables. Jésus pécha *par nécessité,* le diable *par le besoin d'action,* voilà toute la différence : l'un vaut l'autre. Et vous, mon révérend, quand vous péchez, par quel motif péchez-vous ? Est-ce aussi par nécessité, ou par le besoin qu'on s'occupe un peu de vous ? mais, peut-être ne péchez-vous jamais ? c'est l'hypothèse qui me semble, de beaucoup, la plus probable.

C'est grâce, sans doute, aux charitables avis de ce révolutionnaire infortuné, non moins qu'à l'influence

(1) Renan, Introduction au livre de Job.

du Baptiste, que Jésus ne va plus être « un délicieux moraliste (1), » mais qu'il va « devenir un révolutionnaire transcendant (2) ; » et fonder « cette grande doctrine du dédain transcendant (3), » qui sera l'âme du *royaume de Dieu*, probablement transcendant aussi comme le reste.

» Attendre le royaume de Dieu sera synonyme d'être disciple de Jésus. Ce mot royaume de Dieu, ainsi que nous l'avons dit, était depuis longtemps familier aux Juifs (4). » — Excepté, bien entendu, à saint Jean l'Évangéliste ; toujours comme nous l'avons dit (5).

Mais voilà, peu à peu, Jésus qui se fanatise de son royaume de Dieu. « La persuasion qu'il fera régner Dieu s'empare de lui d'une manière absolue. Il s'envisage comme l'universel réformateur... dans son accès de volonté héroïque, il se croit tout-puissant... » Il va jusqu'à vouloir révolutionner « la nature elle-même. » La seule révolution qu'il ne tenta pas fut la révolution politique, « à laquelle il avait renoncé (6). » C'est bien dommage : cela manque à sa gloire ; mais l'exemple de Juda le Gaulonite lui avait fait peur.

Il n'y voyait pourtant pas très-clair là-dessus ; et Satan avait, en vain, pour l'éclairer, poussé la générosité « jusqu'à lui proposer les royaumes de la terre. » Des « tentations étranges » traversaient parfois son esprit, « beaucoup de vague restait dans sa pensée. » Il ne savait ce qu'il voulait, dans sa « volonté héroïque, » et se sentait poussé, « sans dessein arrêté, » par un vague et « noble sentiment, » à « l'œuvre sublime... qui s'est réalisée. . d'une manière fort différente de celle qu'il

(1) P. 116. — (2) Id. — (3) P. 119. — (4) P. 116. — (5) P. 78. — (6) P. 119.

imaginait ; » ce qui n'empêche pas que si, « du sein de son Père, il voit son œuvre... il peut bien dire avec vérité : Voilà ce que j'ai voulu (1). »

Si quelqu'un comprend ça, je déclare qu'il est fort : je lui vote une statue.

Que le mot : « rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, » soit « *établir en principe* que le signe pour reconnaître le pouvoir *légitime* est de regarder — (le signe est de regarder !) — la monnaie, » et que « le christianisme, en ce sens, ait beaucoup contribué à affaiblir le sentiment des devoirs des citoyens (2) ; » cela, je l'avoue, me passe encore.

Le reste de votre chapitre, mon digne maître, est à peu près à cette hauteur-là. Tout ce que j'y ai pu saisir c'est que « Jésus ne savait pas assez l'histoire (3) ; » que vous la savez bien mieux que lui (4) ; que « les révolutions cosmiques, du genre de celle qu'attendait Jésus, ne se produisent que par des causes géologiques ou astronomiques (5) ; » mais qu'il ne faut pas se montrer trop sévère à son égard ; ni abuser, envers lui, de notre science, pour ne pas l'humilier sous notre splendide supériorité scientifique ; que nous pouvons « continuer d'admirer la morale de l'Évangile, » pourvu que nous supprimions, dans nos instructions religieuses, « la chimère qui en fut l'âme ; » que « l'idée de Jésus fut... la plus révolutionnaire qui soit jamais éclose dans un cerveau humain ; » que Jésus, à quelques égards, est un « anarchiste, » car il n'a nulle idée du gouverneur civil, lequel « lui semble purement et simplement un abus ; » que « tout magistrat lui paraît un ennemi naturel des hommes et de Dieu ; » et que, malgré sa simplicité,

(1) P. 120, 121 passim. — (2) P. 122. — (3) Id. — (4) P. 123. — (5) P. 123.

il annonce à ses disciples des démêlés avec la po-
ice (1). »

Mais, comme cette prophétie s'est, depuis, assez bien éalisée, et que cela pourrait donner de l'autorité aux aroles de Notre-Seigneur, vous avez voulu atténuer sa aleur en démontrant, par un irrésistible argument, u'il s'était quelquefois grossièrement trompé.

En effet, pour nous prouver que dans le royaume de)ieu, tel que le concevait Jésus, il ne devait y avoir « ni octeurs, ni prêtres (2), » vous nous renvoyez à une quin-aine de versets du Nouveau Testament. « Cherchez et ous trouverez, » avait dit Jésus.

J'ai cherché, et je n'ai rien trouvé.

Donc, il s'est trompé!

Décidément, vous êtes plus fort que lui.

C'est dans cette persuasion intime, mon très-révérend ère, que je suis en toute humilité....

(1) P. 127. — (2) P. 128.

LETTRE Xe.

Biographie de Bar-Renan, d'après son propre procédé. — Pauvre Ernest! si on nous arrangeait comme ça. — La litanie des : *probablement.* — Difficulté de poser un éteignoir sur la lune. — L'habit percé au coude. — La fin des fins et autres drôleries. — Course au clocher, à travers un volume de 7 francs 50 centimes, émaillé de fleurs de rhétorique. - Un dangereux compatriote.

Je me faisais, en terminant ma IXe lettre, une toute petite question ; et je me permettrai, si vous le voulez bien, mon très-révérend, de vous la soumettre, en commençant cette dixième épître. Voici ce dont il s'agit.

Que penseriez-vous, je vous le demande, d'un individu qui, sur la foi de documents douteux, se permettrait d'injurier gravement la mémoire d'un mort ?

Prenons un exemple : choisissons le défunt le plus respectable ; vous, je suppose. Imaginez-vous que vous ayez été, pour de bon, « frappé de l'aile de la mort, » et que vous teniez, en ce moment, compagnie au bel Adonis. Aussi bien, il n'est pas parfaitement démontré que vous deveniez jamais immortel. Vous savez que le nombre, en France, en a été, je ne sais pourquoi, limité à quarante.

Vous mort, voilà votre veuve et vos enfants, si vous en avez, qui demeurent, suivant l'usage, inconsolables ; et qui recueillent, avec une tendresse conjugale et une piété filiale des plus touchantes, l'héritage de votre nom, de vos six volumes et de vos vertus.

Ceci fait, car cet accident arrive même aux grands

hommes, voici surgir je ne sais quel écrivailleur, plus ou moins stylé, qui glane, sur votre compte, des matériaux plus ou moins sincères, et qui se permet d'écrire l'histoire de votre belle vie d'une façon plus ou moins édifiante.

Admettons, pour rendre la chose plus probable, que le code pénal de ce temps-là n'abrite, sous l'aile maternelle d'aucun de ses 484 articles, ni la mémoire, ni l'honneur de ceux qui ne sont plus.

Le littérateur en question se met allègrement à l'œuvre : il taille sa plume et la trempe dans une encre où est délayé beaucoup de fiel, assaisonné d'un peu de mélasse ; et, après ces indispensables préliminaires, il enfante à peu près ce qui suit :

Je chante le héros, dont l'Institut s'honore, et qui professa au Collége de France une langue qu'il ne savait pas.

Il était né dans un pauvre village de la Gascogne, et y avait puisé, de bonne heure, l'habitude de — gasconner : — dès sa petite enfance, il fut une manière de vaurien indiscipliné et rebelle ; et quand il fut devenu grand, il s'associa avec un certain abbé de Lamennais enragé, qui lui fit le plus grand tort, le détourna de plus en plus de la bonne voie, au lieu de l'y ramener ; et en fit un pétroleur, un anarchiste, quoi. Le petit villageois, qui était très-fin, se montra assez hypocrite jusqu'à la mort de son maître ; il cachait son jeu. Il était charmant, ce petit docteur-là ; et les filles de joie, surtout, l'aimaient de l'amour le plus pur. Quant à lui, s'il en était jaloux, ce n'était que quand elles étaient belles ; mais en tout bien, tout honneur.

Il avait des rubriques délicieuses pour entortiller son monde : prêchant une assez jolie doctrine, qu'il avait pillée un peu partout ; mais, par exemple, ne la prati-

quant guère. Menteur comme un arracheur de dents, il poussait la finesse jusqu'à jouer au spiritisme, faisant semblant de deviner les pensées des badauds, absolument comme un somnambule en pleine lucidité, tandis que, par le fait, il ne voyait rien du tout (1). Il faut pourtant l'excuser ; il ne pouvait pas faire autrement..., à moins de demeurer un honnête homme, comme d'autres ; mais, comme il voulait faire avaler au monde un enseignement nouveau, il était bien nécessaire qu'il employât quelques moyens tant soit peu incorrects.

Il fallait jeter de la poudre aux yeux; sinon son œuvre était perdue.

Ses parents ne pouvaient pas le sentir ; mais, aussi, il le leur rendait avec usure. Ses frères le détestaient, lui faisaient de l'opposition, et se moquaient de lui. Si bien qu'un beau jour, il laissa courir le bruit que, ma foi, il n'était pas le fils de son père.

Tant que le bonhomme Renan vécut, sa maman, Mme Renan, ne dit pas encore grand'chose ; mais quand le papa fut mort, alors, dépouillant toute vergogne, elle raconta, et fit dire à tout le monde, que le petit Ernest, en réalité, n'appartenait qu'à elle seule ; et voulut même faire croire qu'il était né par miracle. Le petit Renan, qui avait un peu honte de son honnête famille, laissa courir le bruit qu'il descendait du roi de Prusse ; et, comme il était fort habile prestidigitateur, et qu'il faisait les tours de carte et de magie blanche mieux que Robert Houdin lui-même, — ce qui n'est pas peu dire, — toutes les fois qu'on lui disait : Fils de Frédéric le Grand, fais-moi donc le plaisir d'escamoter la muscade, il s'y prêtait de la meilleure grâce du monde, à cause du contentement intérieur qu'il éprouvait de voir qu'on le prît pour ce qu'il n'était pas.

(1) P. 162.

Ça ne l'empêchait pas d'être assez ami de la joie et de la bonne chère ; il aimait un peu à siroter et levait le coude tout comme un autre Il allait volontiers aux noces, et vivait souvent en parasite ; trouvant beaucoup plus aisé de spéculer sur la crédulité et sur la bourse d'autrui, que de travailler pour gagner honnêtement son pain. Il subsistait de la sorte, aux crochets de plusieurs femmes, qui le suivaient partout ; mais, je le répète, en tout bien tout honneur.

Bon enfant, par exemple ; gentil avec tout le monde, et poli, excepté pour les riches et les curés ; mais, avec ces gens-là, tout le monde sait qu'il ne faut pas se gêner. Il s'était associé une douzaine de vagabonds qui, tant que le jour durait, se disputaient entre eux, et qui suivaient noblement ses leçons et ses exemples, faisant des tours de gobelet et mentant à son bénéfice, excepté un seul, un pauvre diable, nommé Judas, que les autres ont abîmé ; mais qui, au fond, était le plus honnête homme de la bande, quoique assez maladroit. Comme il tenait la bourse, et qu'il était caissier de son état, ça le vexait de voir que le jeune maître Ernest dépensât trop ; il bougonnait. Les autres l'agonisaient d'injures, un surtout, nommé Jean, pédant, orgueilleux, disputeur fini, et mauvaise langue, comme un rédacteur du *Siècle* ; c'est lui qui fut cause que le pauvre Judas, dans un moment d'humeur, déclara tout à la police, et fit pincer le charmant Renan par les sergents de ville. Ce diable de Jean s'acharna sur son estimable collègue, même après la mort de ce dernier, et fit croire qu'il s'était pendu Mais il aura vécu bien tranquille avec sa petite rente si bien acquise, jusqu'à un âge fort avancé, dans la maison qu'il possédait à Pantin. Cependant, il n'est pas impossible que Jean et les autres aient fait passer à l'infortuné Judas le goût du pain ; c'étaient des gens capables de tout.

Quant au gentil docteur Renan, après avoir ainsi mené une vie de vagabond, de révolutionnaire, de menteur et d'hypocrite, pendant quelques années, il se vit donc, finalement, dénoncé, comme on l'a dit, au procureur du gouvernement de ce temps-là ; jugé, condamné et pendu; mais il était si vicieux et si fanatisé, qu'il ne voulut pas rétracter un seul de ses mensonges, même quand il fut attaché à la potence.

Et, chose bien étrange, tous ses disciples se firent tuer, les uns après les autres, pour défendre l'honneur de leur maître.

Supposons que dans l'autre monde, ou vous habiteriez: un jour, que vous seriez occupé de faire pénitence pour les petits péchés commis pendant cette vie, supposons, dis-je, qu'un de vos amis, M. Littré, par exemple, lequel serait mort aussi, vînt vous apporter un gros volume, broché en papier couleur café au lait, prix, 7 fr. 50 c., en vous disant : « Tiens, Ernest, regarde donc, comme on nous arrange là-bas ! » et que vous parcouriez le livre contenant votre histoire ainsi défigurée ; je vous demande un peu la grimace que vous feriez, mon révérend ?

Et si vos enfants ne regretteraient pas avec quelque raison, l'abrogation d'une législation qui leur permît de traduire l'auteur de ces platitudes en police correctionnelle ?

Or, je vous prie, qu'avez vous fait autre chose que ce qui précède, dans votre *Vie de Jésus ?*

Est-ce donc qu'il sera permis de calomnier toutes et quantes fois on n'aura pas peur des gendarmes ?

Et si ce procédé serait incorrect vis-à-vis d'un homme vulgaire, comme nous le sommes ; comment le qualifieriez-vous si on l'employait envers celui que vous reconnaissez être du nombre et de l'espèce des demi-dieux ?

Et si ce demi-dieu était, par hasard, Dieu tout à fait?

Et, pour clore dignement cette édifiante biographie, joutons que :

« Cette sublime personne, qui chaque jour préside encore aux destins du monde, il est permis de l'appeler divine... en ce sens que *Renan* est l'individu qui a fait faire à son espèce le plus grand pas vers le divin (1). »

Quoi ! un libertin éhonté recule, quelquefois, devant a pensée de flétrir la réputation d'une vierge ; et vous, nalheureux, vous vous sentez le triste courage de enter, sur la foi d'un peut-être, sur la parole douteuse l'un homme qui prend une ville pour une fontaine (2), le déshonorer la vierge Marie ?

Et sur la boue où vous étouffez les noms les plus purs, es plus augustes, les plus saints, vous osez jeter, oour comble d'ignominie, les fleurs de votre rhéto-ique.

Ah ! si j'avais ainsi traité l'honneur de la famille du lernier des chiffonniers de Paris, je ne croirais certes as avoir assez fait, pour cacher ma honte, en quittant non pays ; je voudrais encore dépouiller mon nom.

Si vous aviez une certitude à jeter à la face de dix-uit siècles et de deux cent millions d'hommes, votre ivre serait cruel, peut-être, et amer ; mais enfin il serait onnête.

Mais vous venez, armé d'ignorance et cuirassé de loutes, insulter à la Foi d'une Eglise qui vous nourrit, létrôner le roi des siècles, tout en avouant que vous ivez des miettes de sa table ; et remplacer l'Évangile le la lumière par l'Évangile du peut-être ; et vous osez lormir en paix !

(1) P. 457. — (2) P. 133.

J'ai compté, dans un seul chapitre, le nombre de fois dont vous vous servez des locutions : *Probablement,... il est à croire,. . nous devons supposer,... j'incline à penser,... sans doute,... il est douteux,... il ne paraît pas,... on dit,... je n'ose me prononcer,...* et semblables. Je me suis arrêté à quatre-vingt-quinze, et je n'avais pas fini.

Et c'est à la tête de cette armée d'hypothèses que vous vous avez le front d'assiéger la céleste Jérusalem ! Allons donc ! vos canons ne sont que des fusées ; et vos fusils, des sarbacanes.

J'ai vu de plus grands philosophes que vous souffler en l'air, et je n'en ai pas encore vu un seul qui soit parvenu à éteindre même une étoile.

Vous aurez beau couvrir les fautes imaginaires de votre héros, du manteau percé de votre pitié insolente ; vous aurez beau l'appeler *docteur charmant, homme divin, tendre cœur, esprit fin, villageois naïf, grande âme, réformateur sublime* ou même *fils de Dieu* ; il est ce qu'il dit, être ; sinon, la qualification de *fourbe* et d'*imposteur* est la seule que lui puisse décerner la conscience universelle.

Tout homme qui n'adore pas franchement Jésus, ou ne le méprise pas tout haut, est un lâche, ou un niais.

Vous pouvez choisir entre ces deux épithètes, si le cœur vous en dit ; quant à moi, du jour où je me surprendrai panégyrisant le mensonge, je ne me croirai plus honnête homme.

Heureusement, Maître, vos arguments n'ont pas encore ébranlé ma foi ; votre épée n'est qu'une plume d'oie, et votre armure n'est qu'un frac, porté par tant de monde avant vous et si affreusement râpé, qu'on en voit toutes les ficelles ; mais regardez donc les manches, vos coudes passent au travers.

Dans le désir de m'instruire, toutefois, je continue ma lecture, pour savoir, à la fin, si je devrai briser une idole aimée, ou jeter votre livre au feu ; et, dans la hâte que j'ai d'arriver à quelque chose de concluant et de décisif, je rencontre ce qui suit, sur mon passage :

Que Jésus eut assez peu d'intelligence pour rester froid devant le bœuf Apis ; « le monothéisme enlevant toute aptitude à comprendre les religions païennes (1). »

Que les Capharnaïtes « avaient quelque chose de *fin* (2) ; »

Que Jésus, très-*fin* aussi, « aimait à jouer sur les mots (3) ; » il réussissait assez bien au calembour.

Que Marie-Madeleine était une « personne fort exaltée..., affectée de maladies nerveuses,..... qu'on appelait, dans le langage du temps, *possédée du démon* ; » mais que Jésus la guérit « par sa beauté (4) ; »

Que si les parents de Jésus (probablement la sainte Vierge) prirent de l'importance seulement après sa mort, ce fut « comme les femmes de Mahomet (5) ; »

Que Jésus surnommait ses apôtres *avec esprit* (6) ;

Qu'il faut revoir Papias, au sujet des discours rapportés par saint Matthieu (7) ;

Que Jésus, « comme Jeanne d'Arc, » usait d'un « innocent artifice, » en se faisant passer pour inspiré, sans l'être (8) ;

Que les disciples de Jésus avaient « l'esprit faible » et « croyaient aux esprits (9) ; »

Que les discours de Jésus ressemblaient au *Pirké-Aboth* et au *Coran* (10) ;

Que, peut-être, on accuse « à tort » Judas d'avoir volé (11) ;

(1) P. 147. — (2) P. 149. — (3) P. 150 — (4) P. 152. — (5) P. 154. — (6) P. 153. — (7) P. 160. — (8) P. 162. — (9) P. 164. — (10) P. 167. — (11) P. 173.

Que Jésus n'entendait pas grand'chose en économie politique (1) ; »

Que le mauvais riche n'est pas en enfer parce qu'il fut mauvais, mais uniquement parce qu'il fut riche (2) ;

Que « Luc a une tendance communiste très-prononcée (3), » et que Jésus était « très-exagéré ! »

« Qu'Origène et les interprètes grecs » en savent bien moins, sur ce point, que M. Renan (4) ;

Que la doctrine de Jésus a « porté atteinte aux conditions essentielles de la société humaine, » et que « l'Évangile a été le suprême remède aux ennuis de la vie vulgaire (5) ; » ce qui me semble bien difficile à concilier ;

Que les maximes évangéliques ne sont bonnes que pour les pays chauds (6) ;

Que saint François d'Assise fut en « communion délicate, *fine* et tendre avec la vie universelle (7) ; » ce qui pourrait bien, aussi, être une *fine* remarque.

Que Jésus faisait de « *fines* réponses » aux pharisiens; exemple : la parabole de la brebis égarée (8). — Il faut bien avoir le diable au corps pour qualifier cela de *fin*.

Que le miracle des noces de Cana « fut fait pour égayer une noce de petite ville (9). »

Que, quoiqu'il sût fort bien que cela était faux, Jésus « était bien aise de voir » que les enfants l'appelassent par un faux nom, « parce qu'ils ne le compromettaient pas (10). »

Qu'il faisait des concessions à « l'opinion juive » (11). et que, par conséquent,

« Le point du sabbat était celui sur lequel Jésus se plaisait le plus à défier ses adversaires (12). » En voilà une concession à l'opinion !

(1) P. 174. (2) P. 175. — (3) Id. — (4) P. 176. — (5) Id. (6) P. 178. — (7) P. 183. — (8) P. 186. — (9) P. 188. — (10) P 191. (11) P. 206. — (12) P. 226.

Que « les constructions hérodiennes le disputaient aux plus achevées de l'antiquité, par leur caractère grandiose, la perfection de l exécution, la beauté des matériaux (1) ; mais

Que l'architecture hérodienne était « une architecture d'ostentation, arrivée en Judée par chargements, » une « insipide rue de Rivoli ; » voilà tout (2).

Que Jésus avait contre le temple une « humeur secrète (3), » et qu' « il l'aimait peu. » La preuve en est :

Qu'il « y passait toutes ses journées, » et était tellement zélé pour sa gloire que « portant le sentiment religieux jusqu'au scrupule, » il en chassait les vendeurs et « renversait leurs tables (4). » Comme ça démontre bien qu'il l'aimait peu !

Que Jésus était un « charmant docteur, — révolutionnaire au premier degré, — qui pardonnait à tous, pourvu qu'on l'aimât (5). »

Qu'il « ne répondait que par de *fines* railleries aux reproches » des pharisiens (6) ; (quand donc serons-nous à la fin des *fins ?*), comme, par exemple, quand il les appelait... race de vipères.

Que Jésus était un « jeune démocrate *juif,* frère en cela de Judas le Gaulonite (7) ; » et, probablement, sur d'autres points, « de Mahomet ; » en matière, surtout, de variations.

Que ce sont « deux règles de prosélytisme tout à fait opposées, de dire : *Celui qui n'est pas contre vous est pour vous* ; et : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi* (8). » Comme si *pour* et *avec* étaient deux synonymes.

Qu' « il a fallu dix-huit cents ans pour que les yeux de l'humanité (que dis-je ! d'une portion infiniment

(1) P. 210. — (2) P. 39. — (3) P. 211-214. — (4) P. 213-214. (5) P. 219-223. — (6) P. 226. — (7) P. 227-229. — (8) P. 229.

petite de l'humanité) se soient habitués » au mot de Jésus, disant à la Samaritaine : « L'heure est venue... « où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit « et en vérité... » Le jour où il prononça cette parole, il fut vraiment le Fils de Dieu (1). » Ainsi le déclare le Maître. Amen.

Je finis.

Vous nous dites, ô grand docteur : « Dangereux compatriote, Jésus est devenu fatal au pays qui eut le redoutable honneur de le porter (2). »

Et moi, je vous dis : Dangereux compatriote, Jésus deviendra fatal à tout pays qui aura le malheur affreux de le méconnaître, d'apostasier la foi chrétienne et de rougir de son nom.

Comme disait autrefois le saint vieillard Siméon : « Celui-ci a été posé pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël (3). »

Je me hâte de terminer cette lettre, pour commencer avec vous la légende de Jésus, et suis, avec le respect habituel...

(1) P. 234-235. — (2) P. 145. — (3) Luc, II, 34.

LETTRE XIe.

Le nommé Jésus perd la foi. — La légende est censée commencer. — Faux nez et faux nom. — Tu l'as voulu, Georges Dandin. — L'oriental et l'orientaliste. — Passons vite sur le prophète. — Les gros livres sont bons... pour s'asseoir dessus. — Le ballon Géant est un mythe — En trichant un peu, on gagne plus sûrement la partie. — Tircis, Robert Macaire, et Roland furieux. — Vous feriez bien de vous exercer à jouer du mirliton, vous y deviendriez peut-être très-fort. — On vend mieux son vin en y mettant un peu d'eau. — En quoi l'homme est supérieur à la bête. — Saperlotte, quel progrès ! — Un professeur qui reproche à ses élèves de trop bien savoir leurs leçons — Allez donc vous faire rôtir, messieurs les philosophes. — Quand on se pend une lanterne derrière le dos, ça n'en éclaire pas davantage. — Si vous pouviez laisser mes poches tranquilles !

Le titre de votre XVe chapitre, mon très-révérend père, porte un caractère de naïve franchise qui me touche profondément : *Commencement de la légende de Jésus.* J'avais cru qu'elle était depuis longtemps commencée ; mais enfin, de votre aveu, nous voici en plein roman. Cela ne me décourage pas : il y a de bons romans.

Le début est héroïque et à grand orchestre : « Jésus rentra en Galilée, ayant complétement perdu la foi juive et en pleine ardeur révolutionnaire (1). » Cela promet ; cela tiendra.

Les révolutionnaires ne sont, ordinairement, pas très-scrupuleux sur les moyens qu'ils emploient : le

(1) P. 126.

nommé Jésus va commencer par en fournir la preuve, en cherchant à se faire décerner un faux nom. N'avez-vous point vu aussi, dans Marc ou dans Matthieu, qu'il était porteur de faux papiers ? Cherchez bien, vous êtes sûr de l'y trouver. Je suis certain que vous finirez par découvrir qu'il échappait aux aimables Galiléens, qui voulaient le précipiter du haut de la montagne, en se déguisant à l'aide d'un masque. Ce serait encore plus excusable de tricher pour un visage, que de tricher pour un nom. On dit, pourtant, que les Juifs étaient joliment ferrés sur l'article généalogie ; mais il était si adroit et si fin, que, « pour se prêter aux idées qui avaient cours de son temps, » il réussit à commettre cette légère indélicatesse, sans que personne s'en aperçût. Ah ! ce n'est pas comme dans notre siècle, si scrupuleux sur ces matières. Il n'y a plus personne, maintenant, qui prenne le nom d'autrui ; mais alors !...

Seulement, il faut bien lui rendre cette justice, jamais il n'avait « songé à se faire passer pour une incarnation de Dieu (1). » Il est vrai que les Juifs voulaient le lapider, parce qu'ils le lui entendaient dire à chaque instant ; mais c'était que les oreilles leur tintaient. Il est vrai que les écrivains sacrés le disent à chaque page ; mais ce sont justement les passages qui ont été interpolés : on sent qu'une main chrétienne a passé par là. Il est vrai que saint Jean a composé son Évangile tout exprès pour le prouver ; mais il était si vieux, il avait tant oublié de choses, ce pauvre saint Jean ! ses souvenirs, comme vous dites, sont d'une grande fraîcheur ; mais, sur ce point-là, positivement il a pris la chose sous son bonnet : c'était pour se faire valoir, comme on dit. Il était tellement vaniteux ! Il ne par-

(1) P. 242.

lait que de lui ; il va jusqu'à se nommer cinq fois dans son Évangile !

Quant à tous ceux qui ont cru au mystère de l'Incarnation, depuis saint Paul jusqu'à Bossuet, c'est qu'ils n'avaient pas lu votre prose, voilà tout. Jésus n'était qu'un « idéaliste transcendant, et n'avait pas une notion bien claire de sa propre personnalité (1). » La chose n'est pas plus difficile à comprendre que cela. C'est même bien étonnant qu'on ne l'ait pas découvert plus tôt. Enfin, vous êtes venu, c'est l'essentiel. Je n'ai qu'un regret, c'est que vous n'ayez pas pu voir ce Jésus-là lui-même, pour l'aider à débrouiller ses idées et lui donner, de sa personnalité, cette idée claire qui lui manquait. Il eût gagné cent pour cent à vous connaître.

L'eussiez-vous, par exemple, laissé tomber dans cette grossière erreur, de « se croire un être surhumain et de vouloir qu'on le regardât comme ayant avec Dieu un rapport plus élevé que celui des autres hommes (2) ; » vous lui eussiez prouvé le contraire par le Minokhired, le Bereschith, et, même, le Baba.

Au reste, il affirmait de lui, à ses auditeurs, ce qui convenait à chacun. Il y mettait même, à ce qu'il semble, un très-habile discernement. Aux lecteurs du livre d'Hénoch (qui n'existait pas), il laissait croire qu'il était le « Fils de l'Homme ; » pour le vulgaire, qui lisait Isaïe et Michée, il se faisait passer pour « le Fils de David ; » pour les affiliés seuls, il était « le Fils de Dieu (3). »

Cette petite tricherie serait vilaine « pour nous, race profondément sérieuse, » race chez qui « *la conviction signifie la sincérité avec soi-même*... car bonne foi et

(1) P. 244. — (2) P. 246. — (3) P. 252.

imposture sont des mots qui, dans notre conscience rigide, s'opposent comme deux termes inconciliables... et nous appellerions un acte semblable un faux ;... mais la vérité matérielle a très-peu de prix pour l'oriental : » Or, Jésus était oriental, malheureusement : et il pouvait dire : « Je suis la vérité, » tout en étant un splendide imposteur.

Et puis : « Il y a plusieurs mesures pour la sincérité... on ne conduit le peuple qu'en se prêtant à ses idées... et celui qui prend l'humanité avec ses illusions et cherche à agir sur elle et avec elle, *ne saurait être blâmé*. César savait fort bien qu'il n'était pas fils de Vénus, » comme Jésus n'ignorait pas qu'il n'était pas fils de David... « Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge, et, fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain ces héros... Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères (1). » Saperlotte ! Voilà qui est rond et carré : ainsi donc, puisque vous nous le dites, Jésus mentit, et fit bien : car, « le seul coupable en ce cas, c'est l'humanité qui veut être trompée : » tu l'as voulu, Georges Dandin ; et c'est ainsi que finit le quinzième chapitre de la légende. *Amen*.

Après nous avoir, ainsi, expliqué comment on peut devenir un coquin, sans, pour cela, cesser d'être un honnête homme, vous avez dû vous sentir tout fier, et grandement soulagé. Jamais, quant à moi, je n'avais lu ni entendu, nulle part, rien qui approchât de cette vertueuse théorie. C'est dommage que ces choses-là ne soient pas brévetables. Voilà ce qui s'appelle de la fran-

(1) P 253.

chise et de l'habileté. Si, jamais, quelqu'un vous surprend à piper les dés de l'histoire il n'aura rien à vous reprocher : vous avez eu la bonté de le prévenir. Vous n'êtes peut-être pas oriental ; mais vous passez pour orientaliste ; cela se touche de près.

En outre, cette théorie va jeter une pure lumière sur les miracles de Jésus : jamais on ne les eût bien compris sans cela.

Deux moyens de preuve, les miracles et l'accomplissement des prophéties, « pouvaient seuls, en effet, établir la mission surnaturelle (1) de Jésus. » Quant aux prophéties, vous faites très-sagement de passer légèrement là-dessus, dix lignes seulement, pour faire voir que vous n'oubliez rien, et pour nous apprendre que ce que l'on prenait sottement pour des prophéties, « c'était le plus souvent des circonstances fortuites ou insignifiantes de la vie du maître, qui rappelaient aux disciples certains passages des psaumes et des prophètes, où, par suite de leur constante préoccupation, ils voyaient quelques images de lui. » Des « jeux de mots... des artifices de style (2). » Voilà tout.

Ainsi, l'époque exacte de sa venue, prédite par Daniel (3), six cents ans d'avance ; ainsi la virginité de sa mère, annoncée par Isaïe (4) ; ainsi la trahison de Judas, décrite par le Psalmiste (5), la flagellation de Jésus, sa couronne d'épines, sa mort entre deux scélérats, sa résurrection (6), tous les détails de sa passion (7), comme le lieu précis de sa naissance (8), prédits par Isaïe, David et Michée, tout cela ne sont que des jeux de mots, des artifices de style, des circonstances fortuites et insignifiantes de la vie de Jésus. Vous faites bien de me le

(1) P. 255. — (2) P. 256. – (3) Dan. IX, 26. — (4) Is. VII, 14. — (5) Ps. XL, 18. — (6) Ps. XV, 10. — (7) Is. LIII, XXI. — (8) Mich. V, I.

dire, maître, parce que j'avoue que la succession non interrompue des prophètes, me racontant cette vie tout entière, quelques mille ans d'avance, ne laissait pas de me faire quelque impression ; maintenant, je n'y penserai plus : parole de philosophe !

Passons donc aux miracles, et laissons les prophéties pour ce qu'elles valent.

Nous avons déjà traité cette question des miracles dans une lettre précédente, et je n'ajouterai pas grand'chose à ce que je vous ai déjà dit, si ce n'est que l'Église se montre encore beaucoup plus difficile et plus exigeante que vous ; car, au lieu d'une expérience, faite devant une commission pleinement incompétente, elle procède à des enquêtes dix fois plus rigoureuses et plus minutieuses que les précautions que vous indiquez. On dit que cela se trouve dans un gros livre in-folio de Benoît XIV, où l'on prétend que vous pourrez le trouver tout au long. Seulement, il est vrai, l'Église n'oblige pas le bon Dieu à la prévenir d'avance, et ne lui désigne ni le lieu, ni le jour, ni l'heure de l'opération; on pourra l'ajouter. Après cela, peut-être votre délicate constitution ne vous permet-elle pas la lecture des gros livres : il y a des gens auxquels cela porte sur les nerfs.

Je me permettrai, toutefois, de vous adresser une très-humble question.

Vous nous avez dit plus haut, que vous ne réputiez pas le miracle impossible.

S'il n'est pas impossible, c'est que probablement il est possible.

Donc, s'il est possible, on peut en avoir fait.

Vous ne vous imaginez pas comme je suis fier de ce premier raisonnement : cela m'encourage à poursuivre.

Si quelqu'un peut faire des miracles, pourquoi

l'homme que vous qualifiez de vraiment fils de Dieu, d'idéaliste transcendant, et d'une multitude d'autres titres plus sublimes encore, pourquoi cet homme n'en eût-il pas fait ?

Vous dites bien que Judas en a fait.

Pourquoi ce qui fut possible à Judas ne lui eût-il pas été possible à lui ?

Et s'il est *possible* qu'il en ait fait, pourquoi serait-il *impossible* que ceux qu'on a vus et signalés fussent du nombre des miracles réels ?

Supposons qu'on ait perdu le secret des aérostats, et qu'il vienne, dans un ou deux siècles, un M. Renan quelconque ; — mais un ignorant, cette fois, — qui prenne la peine de raisonner ainsi qu'il suit :

Nous ne disons pas qu'il soit impossible de s'élever dans les airs à l'aide d'un ballon rempli de gaz plus léger que l'atmosphère, et qui y demeurerait suspendu.

M. de Montgolfier et, après lui, Gay-Lussac, Nadar et autres, prétendent qu'ils se sont élevés en ballon, et ont été de la sorte, visiter la région des nuages.

Donc, ce sont des imposteurs.

Il me semble que ce Renan-là raisonnerait assez faiblement :

Et que vous paraissez raisonner absolument de la même manière.

Mais c'est peut-être moi qui raisonne mal.

Vous aimez mieux admettre que Jésus-Christ a menti, et que les Évangélistes furent ses complices : c'est plus sûr ; entre deux maux, choisissons le moindre.

Bien que les miracles de Jésus « aient quelque chose de très-blessant pour vous (1), » vous poussez la bonté jusqu'à ne pas lui en vouloir : « Toute idée perdant

(1) P. 258.

quelque chose de sa pureté dès qu'elle cherche à se réaliser, on ne réussit jamais, sans que la délicatesse de l'âme éprouve quelques froissements. Telle est la faiblesse de l'esprit humain, que les meilleures causes ne sont gagnées, d'ordinaire, que par de mauvaises raisons (1). » Et Jésus a, selon vous, sciemment employé ces moyens tortueux dont les âmes plus honnêtes des autres grands révolutionnaires eurent horreur de se servir. Il a donc passé de l'état de maître charmant, et de docteur champêtre, à celui de fourbe adroit, accompagnant ses tours de gobelet « de circonstances choquantes, d'efforts, de frémissements, et autres traits sentant la jonglerie » . La seule chose qui, pour vous, reste encore un peu obscure, c'est de pouvoir discerner avec précision, « parmi les récits miraculeux dont les Évangiles renferment la fatigante énumération .., les miracles prêtés à Jésus, de ceux où il a consenti à jouer un rôle actif (2). »

Tel est l'impur terrain où vous nous contraignez de vous suivre ; mais ici, je vous l'avoue, le cœur me manque tout à fait, et se soulève de dégoût.

Tant que vous n'avez fait que souffler dans votre chalumeau, et chanter une églogue langoureuse, à l'honneur d'un Mélibée imaginaire, nous avons pu rire et siffler aux accents de vos joyeux pipeaux. Mais maintenant, il faudrait descendre trop bas pour plaisanter avec l'infamie, et trouver un divertissement honnête à un spectacle qui déshonore l'humanité, et outrage Dieu. Il est un genre d'impiété qui, tout en attristant le cœur, amène sur les lèvres quelque chose qui ressemble à un sourire, quand la bouffonnerie ne descend pas jusqu'à déshonorer un être saint et pur ; mais quand l'histrion fait tomber

(1) P. 258. — (2) P. 259.

le divin du grotesque dans l'immonde, quiconque se respecte ne peut plus contempler le spectacle de sang-froid ; la pudeur ne rit jamais aux lazzis de semblables pièces ; et, quand elle est forcée d'y assister, elle ne peut qu'y répugner, et rougir.

Voilà le sentiment qui maintenant nous anime, et, quant à moi, si un mot de votre livre venait à tomber, désormais, sur mon vêtement, je crois que je couperais la pièce : quand j'en tourne les pages, je me lave les doigts.

Je ne vous refuse pas une certaine habileté dans le maniement de la plume ; mais, vous avez beau adoucir les transitions ; la logique des faits, plus robuste que votre finesse vous écrase de son impitoyable pesanteur ; et cette humanité, que vous souffletez, vaut encore, je l'espère, mieux que vous ne le lui dites.

Nous ne sommes pas de ceux qui chantent à outrance l'hosanna du progrès ; et nous ne pensons pas que notre siècle brille, au milieu des âges, d'une si pure lumière, qu'il puisse servir d'unique flambeau aux générations à venir ; mais nous avons trop de sens commun et de justice pour lui dire, en pleine figure, que, si l'on veut faire réussir une idée parmi les hommes, il faut, préalablement, la souiller. La race humaine ne vaut pas grand'chose ; mais elle vaut, pourtant, mieux que cela.

Quoi ! ce siècle vous entendra lui jeter à la face des mots comme ceux-ci ; des âmes plus honnêtes que celle de Jésus prêchaient, avec lui et avant lui, une même doctrine, et approchaient des lèvres de la société malade la coupe salutaire de la vérité, et le monde les a repoussées, méconnues, et elles sont mortes dans l'oubli : Jésus, au milieu d'elles et à leur suite, a offert, à son tour, les mêmes enseignements ; et, se faisant l'écho

d'un enseignement traditionnel il a annoncé le même évangile ; mais il a pris soin d'altérer la substance divine, et de ne la présenter aux hommes qu'avec accompagnement de mensonge et d'hypocrisie : voilà le secret de son succès. Les hommes ont rejeté le breuvage que leur offraient les mains immaculées des sages, et l'ont avidement accepté de celles d'un histrion habilement grimé. La cause de la société humaine était plaidée par des avocats intègres ; ils devaient la perdre et l'ont perdue ; celui-là seul l'a pu gagner qui a su l'appuyer de mauvaises raisons, et d'arguments qui déshonorent.

Si cela était vrai, ou seulement possible, la plus grande honte qui pût être infligée à une créature vivante serait de porter le nom d'homme.

Mais, heureusement, vous calomniez votre race ; elle n'est pas encore tombée si bas.

Accepter votre thèse c'est par trop se flétrir.

En vérité, il faut avoir bien peu de vergogne, et posséder une large dose de cynisme, pour oser prétendre que l'insuccès attend fatalement les efforts des âmes droites, et que le monde ne peut se convertir qu'à la voix d'un intrigant, qui éprouve le « besoin de » mentir, pour « se donner du crédit (1). »

Je n'ignore pas que, dans votre ingénieuse classification de l'espèce humaine, vous nous faites, de l'humanité, un tableau peu flatteur. « L'humanité, » dites-vous, « dans son ensemble, offre un assemblage d'êtres bas, égoïstes, supérieurs à l'animal en cela seul que leur égoïsme est plus réfléchi (2). » Ce qui veut dire, apparemment, que les hommes sont supérieurs à la brute, seulement parce qu'ils sont des animaux dépravés. Je pense que vous n'avez pas même le triste honneur d'a-

(1) P. 251. — (2) P. 457.

voir inventé cette impertinence, et, pour mon compte, vous me permettrez de vous la restituer avec usure. Car, dans tout ce que votre outrageuse affirmation peut enfermer de vrai, au fond, que prouve-t-elle ? sinon que, dans sa lutte contre les enfants de l'Eglise, votre philosophie a eu l'honneur détestable de remporter quelques victoires, etd'enfanter des apostats ! Comment donc ! dans cette humanité que vous jugez si méprisable, il s'est trouvé, à la suite du Crucifié, que vous-même appelez divin, il s'est trouvé, dis je, des hommes, engendrés par les ineffables splendeurs de sa vie et de sa doctrine, qui ont, comme saint Paul, désiré être anathèmes pour leurs frères : des hommes, par milliers, qui allèrent, et vont encore, tous les jours, verser leur sang comme de l'eau pour l'amour de races inconnues, et afin d'amener à la lumière, à la vertu, à la charité, les déshérités de l'un et l'autre hémisphère ; il se trouve des hommes, et des femmes, et des jeunes vierges, qui, dans les hôpitaux, dans les bagnes, dans les caves fétides, vont à la chasse des douleurs de tout genre, soit de l'âme, soit du corps ; douleurs que, dans votre orgueil et votre philosophie superbe, vous ne savez que flétrir: il se trouve des chrétiens, en un mot, des disciples de Jésus, entendez-vous, dont l'existence se consume à guérir les plaies physiques et morales qu'ont faites votre haute raison et celle de vos amis ; et vous venez vous autres, utopistes stériles, vous. êtres hybrides et impuissants, vous, engeance orgueilleuse et vaine, vous venez vous poser en colonnes dans le temple de l'humanité qui croule, en docteurs au sein des ignorances que vous avez créées, en blasphémateurs de la victime du Golgotha. Vous, qui n'avez jamais su produire une théorie durable, vous venez insulter, lâchement et bêtement, à la foi, dont, malgré vous, vous

dévorez les miettes, et outrager le peuple qui, seul, résiste à ce torrent de débauche intellectuelle que verse l'urne de votre écritoire, et qui menace de vous engloutir avec vos rêves !

Ah ! qu'il vous sied bien de reprocher son égoïsme à un homme qui n'est égoïste que par vous. Vous me rappelez votre prédécesseur Rousseau prêchant l'amour de l'enfance, et vantant les suavités du sein maternel, en se rendant au porche de l'hospice, où il venait, tous les ans, se débarrasser d'un de ses bâtards. Le philosophe versait, du pan de son manteau crotté, aux mains de saint Vincent de Paul, le tribut annuel de la fécondité maternelle : l'apôtre du Christ adoptait l'innocente créature, et lui donnait le double pain quotidien avec un amour de père, tandis que le grand moraliste, déchargé de son fardeau, méditait, sur la cruauté de l'Église et l'égoïsme de l'humanité, la satire qu'il écrivait brillamment au retour. Vous autres, mes charmants docteurs, n'avez jamais su élever plus haut le niveau de vos personnes exquises ; vous ne savez que mordre les mamelles qui vous nourrissent, et aboyer à ceux dont la main vous abrite et vous défend.

Allez donc, en Cochinchine, verser votre sang, s'il vous plaît, au bénéfice du Grand-Tout ! Vous qui comprenez si bien les religions païennes, dont les adorateurs d'un seul Dieu ne peuvent avoir l'intelligence, partez donc pour l'un des points du monde où n'a pas encore fait son apparition la sublime doctrine de la *Catégorie de l'idéal.* Allez révéler les magnificences inconnues et les profondeurs mystérieuses du positivisme aux adorateurs des crocodiles et des chats : allez faire concurrence à ces missionnaires, égoïstes de nouvelle espèce, que les Chinois étranglent et que les sauvages dévorent ; montrez que le philosophe a aussi des en-

ailles de mère, que le progrès de l'esprit humain n'est as une chimère, et que vous ne portez pas, comme le ert luisant, toute votre clarté par derrière, pour avertir e voyageur prudent que là où vous êtes, se trouve un uisson ou un fossé ; mais que votre lumière n'éclaira imais aucun sentier viable.

Que si vous ne vous sentez pas ce courage, charnant docteur, ayez, au moins, la bonté de ne pas faufiler otre main dans la poche du pauvre pour lui enlever espérance qui le console, et la foi qui l'ennoblit ; ne entez-vous donc pas, dans les entrailles du monde, cette ermentation cachée, se révélant par les miasmes qui 'exhalent de vos élucubrations philosophiques ? laissez-ous, ne fut-ce que par prudence, balayer les ordures, vec lesquelles vous prétendez bâtir. Le jour où vous uriez vaincu le Galiléen serait votre dernier jour. Ce ne seront pas les toiles d'araignée de vos découertes talmudiques qui serviront jamais de voile au aisseau, ni vos mains qui tiendront ferme la barre u gouvernail : et je n'aimerais pas, quant à moi, à aviguer sur un navire avec un Renan pour pilote La barque de saint Pierre vaut encore mieux que otre ballon égaré dans les nues, et le sommeil de Jésus me rassure, contre le naufrage, bien autrement ue vos longs télescopes.

Il vous sied mal, croyez-moi, illustre maître, de caomnier les œuvres de Dieu ; cela fait penser les gens médire des vôtres. De quelque part que mes yeux se ournent, je vois les fils de l'Évangile dans un nimbe le lumière et dans une atmosphère de charité ;et je vois es adeptes de votre sagesse tâtonnant dans le doute, et, — Dieu sait pouquoi, — n'en voulant qu'au bien d'aurui. Nous avons su vivre sans vous, sans vos peut-être et sans vos doutes, pendant quelque chose comme dix-

huit siècles ; permettez-nous de garder ce que nous avons, jusqu'à ce que vous nous ayez, du moins, montré quelque chose de mieux.

Et surtout, par pudeur, ou, du moins, par bon sens, s'il vous en reste encore, tâchez donc de ne pas transformer la grande figure du Christ en un tragédien hypocrite, jouant, sur les tréteaux du Calvaire, la tragédie de la Passion, pour mieux confirmer par sa mort le mensonge insolent de sa comédie des miracles.

LETTRE XIIe.

Ce n'est pas malin de chasser le diable. — Le grand principe homœopathique. — Une légère bizarrerie. — Qui vaut le mieux du coquin ou de son complice ? — Mieux vaudrait adorer Judas. — Sublime phraséologie de M. Renan. — Dans des millions de siècles, qui vivra, verra. — Le réveil des gens qui ne dorment pas. — Jean Loyseau offre en prime son sansonnet et sa pipe. — Le feu dévorant, le génie sombre et le pressentiment grandiose. — Invitation aux socialistes. — Le diocèse de Marseille n'a pas de premier évêque, il faudra qu'il se contente d'en avoir un second. — Le grand Luther gêné par un petit mot. — Invention d'un huitième sacrement. — Le poisson voyageur. — Manière d'égayer le moment du dessert. — Une traduction joliment réussie. — Si j'étais Mme Renan. — A qui il est vexant de présenter des perles.

Dans votre singulière théorie des miracles, vous insinuez, avec une adresse rare, que « l'expulsion des démons ou l'exorcisme est un des genres de guérison que Jésus opérait le plus souvent (1) ; » vous nous déclarez cela, sans aucun doute, dans l'intention de réduire sa puissance à peu de chose : et, pour démontrer qu'en effet il n'avait pas grand'peine à opérer ce genre de prodiges, vous daignez nous apprendre que ceux qu'on appelait possédés étaient, tout uniment, des fous. Quand ce ne serait que cela, il me paraît que cette cure en vaudrait bien une autre. N'avez-vous pas eu l'envie, quelquefois, d'en profiter pour votre compte ? Mais non, il ne faut pas s'y tromper, les fous d'alors étaient « des gens

(1) P. 261.

qui avaient seulement quelque bizarrerie (1) ; » et, dans ce cas, « une douce parole suffit souvent pour chasser le démon (2) ; » ce n'est donc pas votre affaire. Ainsi, ces individus dont parle l'Évangile, qui avaient la petite bizarrerie d'assommer les passants, étaient guérissables par une douce parole. Je vous conseille d'aller essayer l'application de cette méthode à Charenton. Vous aurez tant de prise sur eux, en vertu du principe homœopathique : *Similia similibus curantur*, que je ne doute pas un instant de la guérison instantanée et radicale de tout ce pauvre monde. Désormais, si j'entends parler de fous en France, je vous proclame un être sans pitié. Puisque vous connaissez le remède, vous devez l'employer, au bénéfice de l'humanité souffrante.

Puis, selon votre système habituel de contradictions insipides, voici que vous nous dites : « Jésus, convaincu que l'attouchement de sa robe, l'imposition de ses mains faisaient du bien aux malades, aurait été dur, s'il avait refusé à ceux qui souffraient un soulagement qu'il était en son pouvoir de leur accorder (3). »

Je tourne le feuillet et je lis : « Nous admettons donc sans hésiter (peste!) que des actes, qui seraient maintenant considérés comme des traits de... folie, ont tenu une grande place dans la vie de Jésus .. (4). Le côté ingrat de sa vie, » c'est d'avoir voulu passer pour sorcier sans l'être. Quelle noble ambition !

Mais, pour Dieu ! illustre Maître, enseignez-moi, de grâce, ce qu'il faut croire. A vous entendre, ceux qui, de nos jours, ne sont ni durs, ni sans pitié, passent donc pour des fous ? Et le côté ingrat d'une si belle vie consiste à n'avoir pas refusé à ceux qui souffraient, le soulagement qu'il était en son pouvoir de leur ac-

(1) P. 253. — (2) P. 264. — (3) P. 261. — (4) P. 266.

corder, et qu'il eût été dur de leur refuser ? Franchement, vous avez bien l'air de quelqu'un qui a besoin de se faire guérir d'une légère.... *bizarrerie.*

Non, Monsieur, parmi vos lecteurs, je l'espère, il ne s'en trouvera pas un seul pour admettre cette doctrine avilissante et déshonnête. Si votre héros savait (comme vous dites qu'il le savait) jouer le rôle d'un charlatan, vous devez, sous peine de complicité, flétrir l'hypocrisie, en lui arrachant son masque. L'historien qui ose qualifier un misérable imposteur comme vous qualifiez votre Jésus, en l'affublant des noms de divin et de sublime, tombe au-dessous même de celui qu'il se sent le honteux courage d'aduler. Il n'y a qu'une chose plus immonde que le mensonge, c'est le panégyrique du mensonge.

Je ne vous reproche ni vos théories, ni vos contradictions, ni même vos sophismes : adorez qui bon vous semble, ou n'adorez rien du tout ; croyez au diable ou à Çakya-Mouni ; lisez le *Talmud* ou le *Pirké-Aboth,* c'est votre affaire ; si vous pensez pouvoir tenter d'éteindre l'auréole, soixante fois séculaire, qui ceint le front du Dieu fait chair, je vous passe encore cette bizarre fantaisie ; être insensé, ce n'est pas toujours être impur ; mais substituer au nimbe céleste et lumineux qui illumine sa face, les habiletés calculées d'un fourbe ; et venir, avec une impudence jusqu'à vous sans exemple, faire l'apothéose du crime, et nous inviter à nous prosterner, avec vous, devant le vice le plus bas ; voilà ce qu'une âme droite n'acceptera jamais. Libre à vous de vous façonner une idole à votre guise, et de trouver que ce qu'il y a de plus vil est ce qu'il y a de plus grand. Libre à vous de pousser la bassesse jusqu'à diviniser l'infamie ; mais restez seul, le front dans la poussière, aux pieds du sorcier de vos rêves. Vous m'apprenez

pourquoi mon Dieu n'est pas le vôtre. Trop grand pour vous, le Jésus de mon Évangile ne sut jamais mentir ; et c'est pourquoi, sans doute, vous lui refusez vos hommages. Vous avez voulu le rapetisser à votre taille, pour pouvoir lui adresser un culte ; et vous n'avez consenti à courber la tête devant lui, qu'après l'avoir dépouillé, même de la probité la plus vulgaire. Voilà pourquoi votre Jésus n'est pas le mien. Avant d'adorer celui-là, je crois que j'adorerais l'Iscariote ou Barabbas. S'il fut tel que vous nous le dites, les Juifs ont fait une œuvre sainte le jour où ils sollicitèrent sa mort ; et je trouverais dans ma conscience un éloge pour ses bourreaux, avant d'y trouver une excuse pour ses apôtres.

Mais passons et passons vite sur « la pensée à double face (1) » de Jésus ; et « pardonnons-lui » ce « rêve qui l'a rendu fort contre la mort (2). » Quand vous arrivez à ces énormités, on dirait que la langue française même, scandalisée, vous refuse son concours. C'est alors que nous lisons, dans votre poëme, des phrases comme celle-ci : « En acceptant les utopies de son temps et de sa race, Jésus sut ainsi en faire de hautes vérités, grâce à de féconds malentendus (3) ; » ou encore ceci, qui est bien plus élevé : « Son royaume de Dieu, c'était sans doute la prochaine Apocalypse qui allait se dérouler sous le ciel. Mais c'était encore, et probablement c'était surtout le royaume de l'âme, créé par la liberté et par le sentiment filial que l'homme vertueux ressent sur le sein de son père. C'était la religion pure, sans pratiques » (sauf le baptême, l'Eucharistie et les autres sacrements), « sans temple » (mais avec mille églises), « sans prêtres » (sauf ceux qu'ordonneraient les apôtres) ; « c'était le ju-

(1) P. 282. — (2) P. 283. — (3) P. 284.

gement moral du monde décerné à la conscience de l'homme juste et au bras du peuple (1). » Parlez-moi de ça ! Voilà du style ! Si j'avais tourné une page de français dans ce ton-là, quand j'allais à l'école, mon maître m'aurait tiré les oreilles et infligé des pensums ; et il eût bien fait.

Qu'est-ce que c'est encore, je vous prie, que « cette sorte de *divination grandiose,* qui semble avoir tenus Jésus dans un *vague sublime,* embrassant à la fois *divers ordres de vérités?* (2) » Qu'est-ce que c'est que cette belle espérance, que vous donnez à vos élèves, à « ceux qui ne se plient pas à concevoir l'homme comme un composé de deux substances, et « qui rejettent le dogme déiste de l'immortalité de l'âme, comme étant en contradiction avec la physiologie? » A ceux-là vous daignez promettre, pour consoler leurs âmes, qui ne doivent pas ressusciter, « une réparation finale, qui sous une forme inconnue satisfera aux besoins du cœur de l'homme; » car, « qui sait si le dernier terme du progrès, dans des millions de siècles, n'amènera pas *la conscience absolue de l'univers* (*sic*), et, dans cette conscience, le réveil de tout ce qui a vécu (3)? »

Je vous jure que je n'y mets pas de mauvaise volonté ; mais si quelqu'un parvient à m'expliquer ce que veulent dire cette *réparation finale* d'un être *qui ne ressuscitera pas,* et qui *n'est pas immortel,* et ce *progrès* amenant une *conscience absolue* ; et, *dans cette conscience,* le réveil de tout *ce qui ne doit pas ressusciter,* n'étant pas immortel ; si, dis-je, quelqu'un parvient à me démêler cet écheveau, embrouillé par le diable, je ne suis pas riche, mais je lui promets dix francs, avec mon sansonnet, et ma pipe par-dessus le marché !

Puis, voici des contradictions éblouissantes de can-

(1) P. 283. — (2) P. 289. — (3) P. 288.

deur ! Ici, vous nous représentez la doctrine du renoncement prêchée par Jésus, comme tellement destructive, que c'était : « un feu dévorant la vie à sa racine et réduisant tout à un affreux désert ;. . » doctrine issue d'un « sentiment âpre et triste de dégoût pour le monde, d'abnégation outrée qui caractérise la perfection chrétienne..., et qui naquit au cœur d'un génie sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jetait de plus en plus hors de l'humanité (1). »

Je me crois fixé : Je me méfierai, désormais, du géant sombre, du pressentiment grandiose et de l'abnégation outrée. Pas du tout ! voici la girouette qui tourne.

« Les tentatives *socialistes* de notre temps resteront infécondes jusqu'à ce qu'elles prennent pour règle le véritable esprit de Jésus, je veux dire de l'idéalisme absolu, le principe que, pour posséder la terre, il faut y renoncer (2) ; » ce qui veut dire que le socialisme, probablement, réussira quand il se fera chartreux ou trappiste. J'ai bon espoir.

Juste ciel ! est-il permis d'écrire de pareilles inepties et de ne pas mourir de honte ! Jamais Victor Hugo n'est arrivé à ce degré-là, et encore a-t-il eu le bon sens de ne pas se draper en historien. Du moins, je ne pense pas qu'il ait jamais poussé la facétie jusqu'à se proclamer « plus authentique continuateur de Jésus (3) » que saint François de Sales et saint Vincent de Paul.

J'arrive à un endroit de votre livre où je me sens contraint d'avouer un non médiocre embarras. Il ne s'agit plus ni de la « *fine* ironie » avec laquelle Jésus disait : « Je ne suis pas venu perdre les âmes, mais les sauver (4) ; » ni de cette bévue, qui vous fait dire que

(1) P. 312. — (2) P. 288. — (3) P. 287. — (4) P. 294.

« Lazare et Marie de Magdala, » après la mort de Jésus, « n'entrèrent, ce semble, dans aucune église (1); » oubliant, comme vous en avez parfaitement le droit, même l'histoire de France, et la fondation du diocèse de Marseille. Après ce que nous avons vu, il est peu de choses dont on ne puisse vous supposer capable; et, cependant, vous avez trouvé moyen de me surprendre. Voici ce dont il s'agit; mais ceci demande une toute petite explication.

Dans notre simplicité de catholiques, nous avons la bonhomie de prendre Jésus-Christ pour un Dieu; et, conséquents à notre doctrine, nous admettons ses paroles comme ayant un sens, et une valeur sérieuse. Ainsi, par exemple, quand nous le voyons instituer un sacrement, le sacrement de l'Eucharistie, je suppose, voici comment nous raisonnons : Jésus est Dieu : il connaît les besoins de notre âme, puisqu'elle est sortie et qu'elle est façonnée de ses mains; et, comme, non-seulement il nous connaît et nous aime, mais qu'il peut, en outre, nous manifester son amour; il possède la science de ce qu'il nous faut, et la puissance de nous le donner.

Or, il nous faut une nourriture spirituelle et divine : et l'âme chrétienne, ayant non-seulement besoin de naître, mais encore besoin de se nourrir, Jésus invente, par un incomparable excès d'amour, un moyen de vivre invisiblement et réellement présent parmi nous, même après sa mort, et de nous unir à lui par la communion à son essence divine, essence que nous recevons, en recevant tout son être dans l'Eucharistie. Aussi, après avoir promis ce miracle, l'accomplit-il avec une adorable tendresse, surabondante de puissance, de sagesse et de charité, et nous laisse-t-il, pour aliment,

(1) P. 297.

sa divine et humaine personne, dans le mystère commémoratif de son sanglant sacrifice.

Pour réaliser ce prodigieux dessein, il donne à son Église le pouvoir et l'obligation de consacrer, sous de pures espèces, son corps et son sang ; en se servant des paroles par lui déjà proférées : ceci *est* mon corps, ceci *est* mon sang.

Luther, qui, selon vous, est, lui aussi, un grand homme, n'a pas pensé pouvoir se soustraire à l'évidence des paroles du Sauveur et a cru à l'efficacité des mots consécratoires, prononcés par Jésus, et répétés par son Église. Cela le gênait bien un peu, dit-on, et disait-il lui-même ; mais, outre la foi inaltérée et non interrompue de seize siècles, il ne pouvait échapper à la suprême énergie de ce petit mot *Est*, constaté par l'apôtre saint Paul et trois Évangélistes.

Saint Jean seul, prévoyant, peut-être, que vous l'accuseriez encore de faire un sermon monotone, ne raconte que la promesse, et ne parle de l'institution de l'Eucharistie que sous la demi-transparence d'un mot, laissant, d'ailleurs, à saint Matthieu, à saint Marc, à saint Luc et à saint Paul, le soin de nous donner les détails, avec une rare surabondance.

Rien ne vous était plus facile que de passer ce fait sous silence ; vous en avez oublié tant d'autres! Mais une démangeaison, plus vive que de coutume, vous a saisi ; et, pour montrer jusqu'à quel point vous pouviez pousser le grotesque et l'impie, vous avez tenté de nous expliquer ce qui était déjà, pour nous, admirablement clair.

Voici donc votre précieux commentaire. Mais, avant de vous citer, j'ai peur que mes lecteurs ne croient que je vous ai ridiculisé à dessein. C'est tellement énorme, qu'on pensera que j'invente. Je puis affirmer cependant, sur l'honneur, que je ne ferai qu'abréger. Je

vous laisse donc la parole, demandant pardon aux hommes et à Dieu de souiller mon papier d'un exposé semblable.

« La secte » (mot poli pour qualifier l'Église) « n'avait-elle pas quelque sacrement, quelque rite, quelque signe de ralliement ? Elle en avait un, que toutes les traditions font remonter jusqu'à Jésus. Une des idées favorites du maître, c'est qu'il était le pain,..... pain très-supérieur à la manne et dont l'humanité allait vivre. Cette idée... prenait quelquefois dans sa bouche des formes singulièrement concrètes. Une fois, surtout, il se laisse aller... à un mouvement hardi qui lui coûte plusieurs disciples. « Oui, oui, je vous le dis..., c'est « moi qui suis le pain de vie ; celui qui vient à moi « n'aura jamais plus faim, et celui qui croit en moi n'aura « jamais soif... » (Murmures — Une note nous apprend que ce fut « un malentendu (1) ; » — nous allons bien voir).

« Jésus insistant avec plus de force encore.... : je suis le pain vivant ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde (2) », le scandale fut au comble ; (quoiqu'une note nous apprenne que « ces discours portent trop l'empreinte du style... de Jean pour qu'il soit permis de les croire exacts ; » mais que cependant ils doivent être exacts, puisque « l'anecdote ne pouvait être dénuée de réalité historique (3). » C'est très-drôle ; mais c'est comme ça.) « Jésus renchérissant « encore : Oui, oui... celui qui mange ma chair et boit « mon sang, demeure en moi et moi en lui. Comme je « vis par le Père qui m'a envoyé, ainsi celui qui me « mange vit par moi... Une telle obstination dans le

(1) P. 300. — (2) P. 300. — (3) P. 301.

paradoxe révolta plusieurs disciples. » — Vous croyez que Jésus va s'expliquer : Ah ! bien, oui. — « Jésus ne se rétracta pas... Les douze restèrent fidèles, malgré cette prédication bizarre. »

« *Il est probable* que, dès lors, dans les repas communs de la secte » (lisez l'Église) « s'était établi quelque usage » analogue... « *Il est probable* » (que le bon Dieu vous bénisse avec vos probabilités enragées), « il est probable que c'était là une de ses habitudes, et qu'à ce moment » (le moment du dîner), « il était particulièrement aimable et attendri.., la présence du poisson sur la table (indice frappant *qui prouve* que le rite prit naissance sur le bord du lac de Tibériade) (1), voyez Matthieu, Marc et Luc... »

(Je veux être mangé vif si Matthieu, Marc et Luc parlent d'autre chose que de l'Agneau pascal, à l'occasion de la Cène ; mais le besoin d'une note se faisait généralement sentir ; note destinée à nous apprendre que c'était « dans le bassin du lac de Tibériade qu'on mangeait le plus de poisson. » Ce qui prouve victorieusement, qu'il y en avait sur la table, dans le Cénacle, à Jérusalem, distante de cent-vingt kilomètres ! Il y a de quoi devenir crétin, à vous lire !)

... « La présence du poisson sur la table fut elle-même presque sacramentelle et devint une partie nécessaire des images qu'on se fit du festin sacré. » O quintessence de l'ignorance ! dire qu'à votre âge, vous ne savez pas quel était le sens symbolique de l'anagramme ἰχθύς (2) ! C'était bien la peine de voyager aux frais de

(1) Le lecteur est supplié de ne pas m'attribuer cette stupide parenthèse ; c'est du Renan le plus pur. J. L.

(2) Les lettres ἰ, χ, θ, ύ, ς, sont les premières lettres des cinq mots grecs Iησυς, Xριστος, θεου, ὑιος, σωτηρ, qui signi-

'État ! Les petits enfants apprennent cela au catéchisme ! Mais suivons :

A dîner, le maître avait une conversation « pleine de gaieté. Jésus aimait cet instant.... la participation au même pain était considérée comme une espèce de communion... le maître usait alors de termes... qui furent pris plus tard avec une littéralité effrénée. Jésus est à a fois très-idéaliste dans les conceptions et très-matérialiste dans l'expression. »

Voilà la mise en scène, le lecteur est parfaitement préparé : Le charmant Jésus, tout réjoui et fort gai, lisant des mots pleins de fine ironie et faisant les frais le la conversation, au milieu des douze grossiers peronnages qu'il a, faute de mieux, choisis pour ses apôtres, avait donc l'habitude, au dessert, de rabâcher oujours à peu près la même chose, pour varier ses liscours, et de les assaisonner de la fine plaisanterie uivante. — Pas un Évangéliste n'en parle, mais ce n'en st que plus certain : on sera sûr, cette fois, qu'il n'y a as d'interpolation. — « Il disait donc, à ses disciples : je uis votre nourriture, phrase qui, tournée en style guré, devenait : ma chair est votre pain, mon sang est otre breuvage. Puis, les habitudes de langage » (c'est iabolique les habitudes) « l'emportaient plus loin ncore. A table, montrant l'aliment » (le poisson sans oute), « il disait : me voici tenant le pain : ceci est non corps ; tenant le vin : ceci est mon sang ; toutes

ient : Jésus-Christ fils de Dieu sauveur. C'était comme un igne de ralliement parmi les anciens chrétiens Le mot ἰχθύς ignifie, en réalité : poisson ; mais si quelqu'un peut en ignorer a signification cachée et le sens symbolique, ce n'est assurément pas notre auteur. Il ne pèche pas par défaut de mémoire.

J. L.

manières de parler.... (1) » pleines de bonne grâce et de sel, assurément ; mais comme vous le dites en terminant, « c'est impossible de traduire cela dans notre idiome (2). »

Vous l'avez cependant joliment réussie, votre traduction.

Eh bien ! mon beau docteur, je vous affirme, sur mon âme et conscience, que si j'avais l'inestimable honneur de m'asseoir à votre table, et si vous saupoudriez habituellement vos repas de cet agréable calembour, dussiez-vous me le faire en hébreu ou en sanscrit, je préférerais manger du pain tout sec, ou même rester à jeun plutôt que d'avaler vos saumons et vos huitres, assaisonnés d'une pareille sauce; et je crois fortement que votre Hillel, qui permet au mari de profiter du bénéfice du divorce, si la femme ne lui fait pas bien la cuisine, aurait, sans aucun doute, autorisé la femme à divorcer pour son propre compte, si elle eût dû diner en compagnie d'un pareil mari. Je ne doute pas un instant de l'amour conjugal de Madame Renan, non plus que de l'amour filial de vos enfants, si tant est que vous soyez père de famille ; mais essayez, seulement pendant quinze jours, de leur dire, en montrant les sardines ou les anchois : ceci est mon corps; et en leur versant même du château-Lafitte : ceci est mon sang, et vous verrez la belle grimace que fera épanouir cette spirituelle plaisanterie sur leur gracieux visage ; et si vous la répétez durant un mois, je veux cesser de m'appeler Jean Loyseau, s'ils ne formulent pas contre vous une demande en interdiction, ou une requête en séparation de corps, par-devant MM. les président et juges composant le tribunal de première instance du département de la Seine.

(1) P. 304. — (2) P. 306.

Allons donc, farceur que vous êtes, si votre Jésus est l'habile homme que vous dites, pourquoi le transformez-vous, sans besoin, en un massif imbécile, s'amusant à perdre ses disciples pour le plaisir de leur faire avaler un niais calembour ? Vous l'abaissez jusqu'à jouer le rôle d'un hypocrite infâme, pour accroître sa secte ; et, deux pages après, voilà que vous lui faites compromettre tous ses succès pour le plat divertissement de faire un fade jeu de mots. Laissez-nous donc tranquilles ! Pierre-Michel Vintras ne serait pas si bête que cela.

Non, non, mon beau philosophe, lorsqu'on sent la mort à la porte, on n'a pas envie de rire, ne fût-on, même, autre chose qu'un coquin vulgaire. Je ne puis, ì plus forte raison, admettre qu'une pareille niaiserie soit possible, quand il s'agit de l'Être que j'adore comme un Dieu. Je vous porte le défi éternel de trouver, dans les Évangiles, un seul mot qui autorise votre supposi-ion nauséabonde. Vous ne pouvez être assez ignorant our avoir oublié à quel moment suprême fut instituée 'Eucharistie. Vous savez, comme moi, que ce fut après que le Sauveur, connaissant qu'il allait bientôt mourir, ut affirmé à ses disciples que, désormais, il ne leur arlerait plus en paraboles ; ce fut, dis-je, après cette rotestation solennelle, qu'il daigna consacrer, pour ses pôtres, le sacrement de son amour, et formuler le rite uguste, destiné à en perpétuer, ici-bas, la présence t la durée. Quant à vous, croyez-en ce que bon vous emble ; si vous pensez qu'une friture de goujons de la eine suffise à l'alimentation de votre âme, grand bien ous fasse ; mais nous, qui sommes chrétiens, nous sons croire que nous avons besoin d'associer notre vie mmortelle à la vie d'un Dieu. Mangez des carpes et des crevisses tant que vous voudrez, si telle est votre dévo-ion sublime ; pour nous, qui savons que l'homme ne

vit pas de pain seul, ni même de charcuterie, nous nous rirons de votre merveilleuse ineptie comme de votre splendide ignorance, et nous continuerons à participer au banquet divin, dressé par le Christ et servi par son Église. Nous sommes les fils de ceux qui, plutôt que de s'en voir privés, choisissaient de subir le plus âpre martyre ; et si je me suis vu contraint à vous parler de ces choses, ç'a été avec la répugnance qu'éprouverait n'importe qui de se trouver obligé, pour se délivrer de l'obsession de certains êtres, de s'en débarrasser en leur jetant des perles.

La comparaison n'est pas de moi, mais de saint Alexandre Ier, pape et martyr, et fut employée en semblable circonstance. Si, par malheur, vous la trouviez peu polie, vous aurez la bonté de vous en plaindre à lui.

LETTRE XIIIe.

De plus fort en plus fort comme chez Nicolet. — Le héros de M. Renan devient positivement d'un détestable caractère. — Jean Loyseau fait à M. Renan un compliment bien flatteur. — Plus complet que l'Arioste. — Quand on veut placer la queue à la place de la tête, et réciproquement, on se crée des difficultés bien grandes. — Il faut bien attacher son masque, si on ne veut pas le voir tomber. — Nouveau système pour jouer à cache-cache. — La nuée de sauterelles. — Le nommé Jésus se fait prestidigitateur. — Comment on ressuscite un homme qui n'est pas mort. — Marie la langoureuse. — Conseil tenu par les rats ; l'un d'eux se fait attacher le grelot. — Bar-Renan. — Grande découverte médicale pour hâter la convalescence d'un infirme. — Le grand maître en ironie. — La toile tombe.

Votre XIXe chapitre porte un titre bien spirituel : « *Progression croissante d'enthousiasme et d'exaltation* (1). » Si votre exaltation et votre enthousiasme n'ont pas atteint leurs dernières limites, nous pouvons nous attendre à quelque chose de beau.

Vous vous exaltez, en effet, dès la première page, jusqu'à nous apprendre que, dans la secte chrétienne, fondée par Jésus, « la propriété était interdite (2), » et, pour preuve, vous nous renvoyez à saint Luc, ce *grand communiste*, que vous ne comprenez peut-être pas assez pour pouvoir apprécier la doctrine suivante, qui est la sienne : « Prêtez sans intérêt et soyez bienfaisants (3) ; » « faites l'aumône (4) ; » « quand vous don-

(1) P. 307. — (2) Id. — (3) Luc, VI, 35. — (4) XI, 42,

nez un festin, appelez-y les pauvres (1). » Toutes ces choses se trouvent dans le troisième Évangile, ne vous en déplaise, ainsi que l'histoire de Zachée, et encore celle de la pauvre veuve, ce qui semble indiquer que la propriété n'était pas tout à fait prohibée, puisque l'aumône était recommandée à cette secte naissante, dont le fondateur lui-même avait un caissier.

Mais ce sont là de pures vétilles : prêter à l'Évangile votre style et vos appréciations est un moyen si honnête et si facile de lui faire dire des sottises, que vous ne pouviez, décemment, le négliger.

Jésus, dans la nouvelle période où vous le faites entrer, et que vous avez inventée, grâce à Dieu, à son bénéfice, ne sera plus désormais « le fin et joyeux moraliste des premiers jours (2). » Voilà qu'il a jeté au loin son chalumeau et sa houlette ; ses lèvres se sont pincées, son front s'est assombri, les fumées du premier succès lui ont monté à la tête, comme il arrive à un auteur qui a bien vendu la première édition de son livre. Il va se mettre à tout « briser, » même « la vie. » « Le chrétien sera loué d'être mauvais fils, mauvais patriote... (3) » Jésus a des tentations de suicide (4), « parfois on eût dit que sa raison se troublait (5). » « Il ne souffrait aucune opposition,... sa douceur semblait l'avoir abandonné ; il était quelquefois rude et bizarre... l'obstacle l'irritait... Sa notion de Fils de Dieu se troublait et s'exagérait. La loi fatale qui condamne l'idée à déchoir dès qu'elle cherche à convertir les hommes s'appliquait à lui. Les hommes, en le touchant, l'abaissaient à leur niveau... Il était temps que la mort vînt dénouer une situation tendue à l'excès (6). »

(1) xiv, 13. — (2) P. 312. — (3) P. 314. — (4) P. 316. — (5) P. 318. — (6) P. 320 passim.

Ainsi, voilà Jésus condamné à mourir, même par
ous : le roman marche.

Et de cette sorte finit le chapitre : Progression croissante d'Enthousiasme et d'Exaltation. — C'est bien cuieux que jamais personne n'ait, avant vous, découvert ien de tout cela dans l'Évangile !

Il est des choses qu'on ne réfute pas ; on les cite, et un ourire en fait justice. S'il germait dans le cerveau d'un istorien imbécile le dessein de faire passer Alexandre Grand pour un lâche, Charlemagne pour un empereur étrôné, Racine pour un comédien insipide, Molière our un tragique malheureux, ou vous-même pour un hilosophe sensé, je ne pense pas que personne s'aiusât à rectifier la biographie universellement connue e tous ces héros calomniés. Baver sur l'Évangile peut re plus impie, mais n'est pas plus absurde, et je ne crois as que vous ayez, sur ce point, l'honneur de vous oir réfuter par personne ; de même que vous n'avez as, je suppose, celui d'avoir un grand nombre de evanciers.

Vous êtes littérateur et romancier ; et, comme tel, sclave de la phrase et de la situation que vous créez, énévolement, à vos héros. Votre roman se divise en ois parties. L'Arioste n'avait inventé que le Roland moureux et le Roland furieux ; vous avez su enchérir n ajoutant le type du faussaire. Grâce à vous, nous urons la trilogie complète. Le nombre trois est parfait, , par vos soins, le nommé Jésus deviendra, tour à our, le héros champêtre, le héros hypocrite, et le héros nragé. Nous avons entendu le premier jouer de la ûte à la Tircis, pour appeler les poissons dans les filets e Pierre ; chanter la petite chanson après boire, et, ue sait-on ? il a dansé, peut-être, au bal de noces d'une

demoiselle quelconque de la ville de Cana. Nous avons assisté à la transformation du pastoureau candide, et nous l'avons vu changer son chapeau enguirlandé de roses et sa houlette, contre le bonnet pointu du magicien et les gobelets du prestidigitateur ; encore un peu, nous allons voir le troisième acte de la pièce, et contempler l'ex-berger, avec l'ex-sorcier, pliant bagage, et jouant le rôle complémentaire de fou et de fou furieux ; ce qui ne l'empêchera pas d'être toujours un bien grand homme, et le plus sublime réformateur du genre humain.

S'il est une chose notoire et certaine pour quiconque a lu, même très-superficiellement, les narrations évangéliques, c'est que la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ porte le caractère le plus frappant de simplicité et d'unité. Plein de douceur dans son berceau et plein de douceur au Calvaire, il est toujours bon, compatissant, rempli de miséricorde et de mansuétude pour les humbles et les pécheurs repentants, pour Marie-Magdeleine, comme pour le larron sur la croix ; et toujours sévère et implacable pour l'orgueil et l'hypocrisie ; envers les pharisiens et les scribes de Galilée, comme envers les scribes et les pharisiens de Jérusalem. De même, toujours on le voit aspirant après l'heure du martyre, sur les bords du lac de Tibériade, comme dans les douces confidences du cénacle ; non pas, certes, dans le but de faire triompher une idée philosophique transcendante, et de devenir le précurseur d'un Renan quelconque ; non pour chercher sa propre gloire, mais uniquement pour glorifier son Père, et racheter le monde corrompu, Monsieur, sans excepter ni vous, ni moi.

Qu'il se soit trompé ou non ; j'ai là-dessus ma doctrine, comme vous avez votre système. Je ne prétends

pas vous chicaner, même sur des opinions insensées; mais le point où ma conscience se révolte et crie, c'est celui où je vous vois, trahissant la vérité avec le cynisme le plus impudent, et affichant une effronterie sans exemple, briser l'indissoluble unité du caractère humain du Christ; et, pour satisfaire aux exigences d'un plan ridicule, disposer, en maître absolu, de la chronologie et des faits, et soutenir la plus impertinente des thèses avec la plus impertinente des audaces.

Vous avez donc lu, je suppose, avec une demi-attention, les quatre Évangélistes; et, sans aucune pudeur, comme sans aucun égard pour l'ordre des temps et des événements, vous avez noté les faits et gestes de Jésus-Christ selon vos petites idées préconçues; triant les douces paraboles pour en orner la figure de l'aimable maître du village; réservant l'épisode des miracles, pour le fin homme du monde; et cotant les invectives, pour les appliquer au forcené des derniers temps.

Cette méthode peut n'être pas dénuée d'habileté; mais elle décèle un homme habitué à employer de tristes moyens pour soutenir de tristes théories.

Que diriez-vous, je vous prie, d'un historien, lequel voulant imposer à la crédulité publique une *Vie de Napoléon* de son invention, et tracer la marche des idées de son héros au gré de ses propres caprices, placerait l'épisode de Waterloo avant celui d'Austerlitz, et le siége de Toulon après l'exil de Sainte-Hélène? Or, telle est la méthode d'après laquelle vous écrivez l'histoire. D'autres la qualifieront comme il leur plaira; pour moi, je crois être modéré en l'appelant un faux.

Quoi que vous en disiez, Jésus a fait des miracles pendant tout le temps de sa vie publique, à commencer

par Cana, en Galilée, et en finissant au Calvaire. Vous pouvez les nier, mais vous devez les connaître. Jésus a prêché le renoncement, dès la première fois qu'il ouvrit la bouche ; et déclaré bienheureux ceux qui souffraient persécution pour la justice, et ceux qui avaient l'esprit de pauvreté, lors de son premier sermon sur la montagne ; Jésus a prononcé l'anathème contre toutes les hypocrisies, dès le premier jour de son divin apostolat ; et admettre, dans sa vie et dans sa pensée, des variations pareilles à celles que vous prenez la peine d'inventer, c'est pousser le luxe de la calomnie jusqu'à des limites que les consciences les moins délicates avaient, jusqu'ici hésité à franchir.

Cette observation pourra avoir le malheur de vous déplaire ; mais cela ressort tellement de toutes les pages de votre livre, que je crois pouvoir me dispenser d'en fournir ici la moindre preuve. Votre masque est si mal attaché qu'il tombe tout seul. Votre Évangile sue la fausseté par tous les pores ; les virgules et les points puent le mensonge.

De là, ces contradictions sans nombre, et si fatigantes par leur retour monotone ; de là ces falsifications de textes, sans vergogne, et, même, quelquefois, sans art ; de là, ces citations qui retombent sur votre nez, comme tout ce qui est maladroitement jeté en l'air.

C'est ainsi, par exemple, qu'à la page 321, vous affirmez que « dans les premiers temps de sa carrière, Jésus ne rencontra pas, ce semble, d'opposition sérieuse. » Il était dans sa chère Galilée, qui le portait, comme on sait, sur le pavois ; et, deux pages plus loin, voici que vous nous attestez que : « dans cette même Galilée, il s'en fallait que l'accueil fait à sa doctrine fût également bienveillant (1). »

(1) P. 322.

C'est ainsi, qu'à cette même page 321, vous nous renvoyez à saint Marc, pour nous prouver que « la prédication de Jésus n'eut d'éclat que dans un cercle de personnes assez restreint, » et, si j'ouvre saint Marc, à l'endroit cité, j'y lis que « Jésus était suivi par une grande foule qui venait de Galilée, de Judée, et de Jérusalem, et de l'Idumée, et d'au delà du Jourdain, et du pays de Tyr, et de celui de Sidon (1). »

C'est ainsi que, toujours à la même page 321, vous nous dites que « plusieurs fois il fut obligé de *se cacher* et de fuir, » et vous appuyez cette assertion sur le texte même qui m'apprend que Jésus vivait au milieu d'une foule immense, sur les rives du lac de Tibériade. Mais comme il devait donc être bien caché parmi tout ce monde ! Quand vous alliez au Collége de France, faire votre beau cours d'hébreu, devant un nombreux auditoire, vous vous croyiez donc si bien mussé que les agents de police eussent perdu votre piste, si, ce qu'à Dieu ne plaise ! ils avaient reçu l'ordre de vous saisir ?

Et toutes ces énormités fleurissent dans une pauvre petite demi-page de douze lignes, contenant, chacune, une moyenne de huit mots !

C'est bien le cas de dire ce que votre ami disait, dans le *Figaro,* en parlant du savant Jésuite que vous savez : « M. Renan nous prend-il pour des oies ? » Et nous, vos lecteurs, prétendez-vous donc, qu'après tant de peccadilles, nous vous prenions pour un aigle ? Ce serait, en vérité, nous demander beaucoup.

En tout cas, si vous êtes un aigle, votre plumage n'y ressemble guère. Je vous jure qu'il faut du courage pour suivre votre poëme héroï-comique ; et qu'il ne faut

(1) Marc, III, 7, suiv.

pas une mince dose de patience pour écraser, en détail, cette nuée de sauterelles d'impiétés et d'erreurs, qui est venue s'abattre parmi les fleurs de votre prose.

Enfin, passons par-dessus nos répugnances et poursuivons.

Nous sommes donc dans le Jésus charlatan, et voici que nous apprenons de vous, non sans surprise, qu'il ne faisait pas ses tours de passe-passe pour le premier venu. Il n'exposait pas son savoir-faire thaumaturgique aux gens habiles ; mais, au contraire, « il n'aspirait à gagner que le peuple et garda pour les simples des moyens bons pour eux seuls (1) ; » et, comme « le pays » des simples « était loin de convoler tout entier au royaume de Dieu (2), l'amertume et le reproche se faisaient de plus en plus jour en son cœur (3). Pareil à Lamennais, il entrait alors dans des accès de la colère la plus effrénée (4) ; » et « devenait intraitable jusqu'à la folie pour ceux qui ne pensaient pas comme lui (5). » Enfin les recommandations qu'il adresse à ses disciples, « portent l'empreinte d'un vrai fanatisme (6). »

Voilà un joli portrait, « pour le fondateur d'un monde nouveau (7), » qui « s'adresse *toujours* à la finesse du sentiment moral (8) ! »

Or, quoique votre Jésus n'ignorât pas que ces coquins de Pharisiens fussent trop forts en physiologie et en chimie, pour tomber dans le piége des miracles, il voulut, toutefois, en essayer un à leur intention, pour tenter de les convertir Le récit de cette bonne farce est essayé par vous, dans un chapitre qui a dû vous coûter de très-longues recherches et de bien profondes médi-

(1) P. 322. — (2) P. 323. — (3) P. 324. — (4) P. 326. — (6) (5) Ib. — (7) P. 327. — (8) P. 333.

tations ; mais rien ne coûte pour arriver au vrai, et je ne doute pas que vous n'ayez rétabli un point d'histoire, étrangement dénaturé par les évangélistes, et défiguré par des interpolations.

Il s'agit de la résurrection de Lazare. C'est une grosse affaire de ressusciter un mort ; mais le prodige que vous avez opéré, en l'empêchant de mourir, est mille fois plus merveilleux encore.

Ces pages de votre livre me paraissent si touchantes et si belles que j'ai vraiment regret de les affaiblir par ma prose ; mais comme c'est un peu long, je me vois dans la douloureuse nécessité de les abréger en les relatant.

Jésus était à Jérusalem : les Pharisiens, ses adversaires acharnés tentaient de le faire tomber dans mille piéges ; mais, « en général, il se tirait d'embarras avec beaucoup de *finesse* (1). » (Mon Dieu, que ce mot a de charmes pour vous !) « Ses raisonnements, il est vrai, étaient souvent subtils, » et, comme tous les gens « simples, » il se montrait, assez souvent, « sophiste ; » mais cela n'empêchait pas que l'on sentit dans ses discours « la *fine* raillerie de l'homme du monde (2). » Voyez, par exemple, ces mots, prononcés à propos de la pauvre pécheresse repentante : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Ce qui est, en effet, prodigieusement fin, et divinement subtil.

Or, les Pharisiens, qui étaient fort mal endurants, à ce qu'il paraît, vexés de voir qu'il ne faisait pas d'eux un grand cas, « lui jetaient des pierres » ; mais il ne faut pas leur en vouloir ; « ils ne faisaient qu'exécuter la loi (3). » Je ne sais pas trop comment cela était exécuter

(1) P. 345. — (2) P. 246. — (3) P. 256.

la loi ; ni vous non plus ; mais c'est bien égal. Puisque vous le dites, il est clair qu'ils faisaient très-bien : la loi ordonnait de lapider ceux qui détournaient les hommes du culte du vrai Dieu. Jésus recommandait ardemment toutes les observances de ce culte ; donc, il fallait lui jeter des pierres : c'est raisonner, cela... comme un orgue de trente-deux pieds !

Le nommé Jésus, pour varier ses plaisirs, et se délasser des cailloux des Scribes et des Pharisiens, se procurait bien, par ci, par là, quelques petits divertissements champêtres ; comme, je suppose, d'aller faire une petite excursion aux environs ; à Jéricho, par exemple, où la conversion de Zachée produisit un « scandale » pieux, et où « le mendiant Bartimée lui fit beaucoup de plaisir, en l'appelant obstinément fils de David, quoiqu'on lui enjoignît de se taire (1). » Mais tous ces délassements n'étaient rien auprès du contentement qu'il avait éprouvé, en faisant connaissance avec la charmante famille de Béthanie.

Lazare avait deux sœurs : « l'une des deux, nommée Marthe, était une personne obligeante, bonne, empressée. L'autre, au contraire, nommée Marie, plaisait à Jésus, par une sorte de langueur, et par des instincts spéculatifs très-développés (2). » Si vous avez le malheur d'en douter, voyez saint Jean, qui n'en dit pas un mot.

« C'est dans ce tranquille intérieur que Jésus se consolait des tracasseries que les Scribes et les Pharisiens ne cessaient de lui susciter (3) ; » et, probablement, des pierres qu'ils lui jetaient, avec autant de légalité que d'impolitesse.

(1) P. 358. — (2) P. 342. — (3) P. 342.

Je ne comprends pas, vraiment, pourquoi vous, qui avez passé par le séminaire de Saint-Sulpice, pourquoi vous avez négligé de lire l'ouvrage d'un docte sulpicien, qui vous eût appris que Marie, sœur de Lazare, et Marie-Magdeleine étaient une seule et même personne. Le R. P. Lacordaire, lui-même, l'a suffisamment démontré ; mais la lecture du Baba Bathra et du Baba Bethsia vous absorbent, sans doute, tellement, que vous négligez les ouvrages écrits en français. Donc, malgré saint Jean, saint Sulpice et saint Dominique, vous nous coupez, cruellement, cette pauvre sainte Marie-Magdeleine en deux ; fabriquant, avec ses débris, celle de Magdala et celle de Béthanie : et c'est ainsi que nous jouissons, en ce moment, de l'épisode de Marie la langoureuse, qui ne ressemble ni à l'une ni à l'autre. C'est un personnage nouveau dans l'histoire.

Pendant que Jésus était au delà du Jourdain, selon saint Jean, et, selon Renan, dans le « pays divin » de la Jérichotie (voyez Josèphe), la famille de Lazare tenait un petit conseil, auquel prirent part « les amis de Jésus ; » et, afin que la chose demeurât à tout jamais secrète, on prit la sage précaution d'y admettre des femmes. Ah ! c'est que les femmes dans ce temps-là... enfin suffit.

Voici donc, à peu près, comment ce conseil de famille délibéra.

Un personnage quelconque, un des amis de Jésus, — je crois qu'il s'appelait Bar-Renan, — manière de *Hazzan* à demi converti, s'adressant à l'assemblée, ouvrit sa docte bouche, et parla en ces termes :

— Vous savez, chers amis, que Jésus, dans ses voyages à Jérusalem, n'a pas aussi bien réussi qu'il y avait compté, et que nous-mêmes l'espérions d'abord. Il croyait avoir affaire aux gens « des bords de son

charmant petit lac (1), » et voilà qu'il a eu maille à partir avec messieurs les gros bonnets de la synagogue, les Pharisiens et les Scribes, qui lui donnent joliment du fil à retordre, et qui finiront par nous le gâter tout à fait. « Ses affirmations perpétuelles de lui-même prennent quelque chose de fastidieux... ses conversations... deviennent un feu roulant de disputes. Son génie s'exténue en des argumentations insipides; » et, discutant avec des « ergoteurs, son argumentation est, quelquefois, très-faible (2), » « sa voix n'a à Jérusalem que peu d'éclat (3) : » excepté auprès des Pharisiens, des Scribes, de « la caste sacerdotale (4), » qu'il exaspère par ses discours; et de « toute l'aristocratie qui le repousse; » et du peuple, qui l'acclame. Quoique possédant toute la *fine* raillerie de l'homme du monde.... (5) et se tirant d'embarras avec beaucoup de *finesse*, il n'a nulle idée du monde, et il lui échappe sans cesse des naïvetés (6) » qui font rire de lui. « Sa mauvaise humeur contre le temple » (dont il a chassé les vendeurs, par respect pour le lieu saint), « lui arrache des mots imprudents (7). » Dans cette position critique et délicate, je pense que nous ne ferions pas mal de frapper un grand coup, pour le réhabiliter dans l'opinion. Qu'en pensez-vous, mesdemoiselles ?

— Dame, nous ne demanderions pas mieux, monsieur Bar-Renan; mais que pouvons-nous y faire ?

— Voici ce que j'ai pensé : il faudrait lui faire faire « un grand miracle, qui frappât vivement l'incrédulité hiérosolymite (8). »

— C'est bon à dire, mais on ne fait pas des miracles à volonté. D'ailleurs, vous savez qu'il est très-populaire et très-connu à Jérusalem : tout le monde va après lui.

(1) P. 344. — (2) P. 345. — (3) P. 344. — (4) P. 338. — (5) P. 346. — (6) P. 338. — (7) P. 354. — (8) P. 359.

— Je ne dis pas que vous ayez tort ; mais, néanmoins, j'opine toujours pour le miracle. Qu'en dites-vous, mademoiselle Marie ?

— Je serais assez de cet avis ; mais voudra-t-il se prêter à cette bassesse ?

— Il n'y a pas l'ombre d'un doute, ma chère demoiselle ; « dans cette ville impure de Jérusalem, Jésus n'est plus lui-même ; sa conscience a perdu quelque chose de sa limpidité primordiale... Il est désespéré, poussé à bout ; il ne s'appartient plus ;... et il subit tous les miracles qu'on lui impose (1). »

— Mais, nous autres, interrompit Marthe, il me semble que nous allons commettre une véritable infamie.

— Pas du tout, chère demoiselle, répondit Bar-Renan ; vous croyez en Jésus, n'est-il pas vrai ?

— Certainement, s'écria toute l'assistance.

— Vous croyez qu'il a déjà fait des miracles signalés, et ressuscité des morts ?

— Sans aucun doute.

— Eh bien ! voici comment je raisonne ; suivez bien ma petite argumentation, je vous prie : « La foi ne connaît d'autre loi que l'intérêt de ce qu'elle croit le vrai (2) : » donc, vous devez vous prêter à une petite ruse, dans l'intérêt de ce que vous savez être faux. Est-ce clair ?

— Très-clair ! admirable !

— Bon ! je continue. « Le but que la foi poursuit étant pour elle absolument saint, elle ne se fait aucun scrupule d'invoquer de mauvais arguments pour sa thèse, quand les bons ne réussissent pas (3). »

— Mais, objecte Simon le lépreux, en se grattant l'o-

(1) P. 359. — (2) P. 362. — (3) P. 362.

reille, m'est avis que si la guérison du paralytique de la piscine, celle de l'aveugle-né, la résurrection du fils de la veuve de Naïm, qui étaient d'assez bons arguments, n'ont pas réussi, je ne vois pas ce que nous pourrions faire de mieux.

— Pardonnez-moi. Dans ces circonstances, Jésus n'a pas été aidé ; il a opéré tout seul : c'est pour cela qu'il a échoué. Cela n'avait pas assez d'éclat, pas plus que d'avoir nourri des milliers de personnes avec deux ou trois pains. « Étant, comme nous le sommes, intimement persuadés que Jésus est thaumaturge, nous pouvons bien aider un de ses miracles à s'exécuter, comme tant d'hommes *pieux,* » — pieux, vous entendez, — « qui, convaincus de la vérité de la religion, ont cherché à vaincre l'obstination des hommes par des moyens dont ils voyaient bien la faiblesse (1). »

— C'est égal, dit Lazare ; ce n'est pas trop propre, tout ça, et la preuve ne sera pas des plus solides.

— Qu'est ce que cela fait, mon cher ami, dit Bar-Renan; « si cette preuve n'est pas solide, tant d'autres le sont ! Si tel prodige n'est pas réel, tant d'autres l'ont été !... (2). »

— Monsieur Bar-Renan a raison, dit la plus langoureuse des deux sœurs de Lazare ; puisque nous croyons que Jésus est très-capable de faire de vrais miracles, et même de ressusciter des morts, voilà justement pourquoi nous devrions lui faire ressusciter un vivant : ce serait bien plus drôle.

— Voilà parler ! mademoiselle ; ah ! que je reconnais bien là votre jugement droit et fin, votre exquise sensibilité et votre caractère spéculatif.

— Va pour un miracle, dit Simon ; mais quel miracle allons-nous lui faire faire ?

(1) P. 362. — (2) Id.

— J'y ai pensé, dit Bar-Renan, en souriant d'un air habile. Tous les miracles sont bons ; mais, tant qu'à faire, fabriquons-en un gros, puisque nous y sommes ; ça ne coûte pas davantage. Il me semble « que la résurrection d'un homme connu à Jérusalem devra paraître ce qu'il y a de plus convaincant (1). »

— En effet, dit l'assemblée ; mais lequel de nous va vouloir faire le mort ?

— Tout est prévu, mesdames et messieurs. Il me semble, mon cher Lazare, que cette affaire-là vous ira comme un gant.

— A moi ! s'écrie Lazare épouvanté ; et pourquoi pas vous, mon cher ?

— C'est clair comme bonjour : d'abord, « vous êtes malade et très-pâle de votre maladie (2), » vous avez l'air dix fois plus mort que moi.

— Mais vous n'y pensez pas, mon cher Bar-Renan ; vous savez que nous sommes « à la fin du mois de décembre (3), » et qu'il fait un froid de loup ; le thermomètre marque je ne sais quel degré au-dessous de zéro !

— Raison de plus, mon bon ami ; soyez certain que cette petite farce vous fera le plus grand bien. Voici comment on va faire : vous mourez, n'est-ce pas ? Voilà qui va bien ; « vous vous faites entourer de bandelettes, comme un mort (4) ; » ça vous tiendra chaud et hâtera beaucoup votre convalescence ; « vous vous faites porter dans le tombeau de famille (5)... ; » vous y passez quatre petits jours, bien tranquillement.

— Mais je vais crever de faim là-dedans, mon cher Bar-Renan, en demeurant quatre jours dans ce trou, sans boire ni manger !

— Au contraire, ça vous remettra. D'abord, la diète

(1) P. 359. – (2) P. 361. — (3) P. 357.—(4) P. 361. — (5) Id.

est très-bonne pour les malades ; ensuite, vous ne ferez pas d'exercice, puisque vous serez couvert d'une masse de poudres aromatiques, et ficelé, « avec vos bandelettes (1), » selon l'usage du pays, depuis la tête jusqu'aux pieds ; ayant, par-dessus le marché, la figure entortillée « dans un suaire (2), » absolument « comme un mort (3). »

— Si je ne suffoque pas dans ces épices, ce sera un miracle plus fameux que celui de me ressusciter.

— Je crois bien ! dit Bar-Renan ; mais vous respirerez à votre aise, quand vous serez revenu à la vie ; et les aromates vous tiendront chaud, vous verrez. Puis, quand vous entendrez du bruit, dans quatre ou cinq jours d'ici, vous sortirez tranquillement de votre tombeau ; et vous vous mettrez à marcher du côté de la porte, dès que Jésus vous appellera. Au reste, je ne suis pas en peine de vous à ce sujet ; car vous devrez avoir pas mal besoin de vous dégourdir les jambes.

— Mais, comment verrai-je de quel côté est la porte, avec « le suaire qui m'entourera la tête » ?

— Venez du côté où vous entendrez la voix. C'est bien facile.

— Et me relever ! et marcher ! Comment faire pour me relever avec les bras attachés, et pour marcher, avec des bandelettes qui me serreront jusqu'aux orteils, comme une carotte de tabac ou un saucisson de Lyon ?

— Parbleu ! vous viendrez comme vous pourrez, qu'est-ce que ça fait ? Marchez sur la tête ; sautez à cloche-pied, ou comme ces gens qui font, aux foires, des courses dans des sacs. Vous êtes insupportable avec vos objections ; vous vous embarrassez pour des riens.

— Sapristi ! je voudrais bien vous y voir.

— Oh ! cela ne me ferait rien du tout; mais il est beau-

(1) P. 361. — (2) P. 363. — (3) P. 361.

coup plus convenable que ce soit vous ; d'abord, pour les raisons déjà alléguées ; ensuite, parce que comme Jésus vous aime particulièrement, on sera bien moins surpris de le voir « éprouver de l'émotion près du tombeau de son ami (1), » et « les assistants prendront cette émotion pour le trouble, le frémissement qui accompagnent les miracles. » — Vous savez comme il réussit dans ce genre de « jonglerie (2). » — « L'opinion populaire » — pour laquelle nous travaillons, — « voulant que la vertu divine soit dans l'homme comme un principe épileptique et convulsif (3). »

— Meurs, cher frère, dit Marthe, ça te fera du bien.

— Meurs, répéta Marie, pour faire plaisir à monsieur Jésus : nous ferons semblant de pleurer.

Tout le monde s'y mit avec une dévotion incalculable.

— Allons, dit Lazare en poussant un gros soupir, va pour mourir ! Je meurs donc ce soir, c'est une affaire arrangée ; quant à vous autres, mes chères sœurs, dépêchez-vous de lui écrire ; et comme vous savez que la poste est très-mal servie par ici, envoyez un exprès, et qu'il ne tarde pas trop ; sinon, ma foi, je ne réponds pas de ne pas mourir tout de bon.

— N'ayez pas peur, ami dévoué. Si, par malheur, vous mourez tout de bon, « la joie de l'arrivée de Jésus pourra vous ramener à la vie (4) ! »

Toute l'assistance applaudit avec énergie, et jura de garder le plus profond secret.

Ce fut ainsi que « l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami entraîna, *peut-être,* ces personnes passionnées au delà de toutes les bornes (5). »

Or, on le croira si l'on veut ; mais le fait est que le

(1) P. 361. — (2) Vides. — (3) P. 362. — (4) P. 361. — (5) Id.

secret de cette supercherie fut si admirablement gardé, que personne n'en avait eu connaissance et n'en avait jamais su le fin mot, jusqu'à ce qu'un descendant de ce fameux Bar-Renan eût retrouvé les traces de l'intrigue, et débrouillé cette énigme inextricable, à l'aide de ses profondes recherches, de ses grandes découvertes talmudiques et de sa connaissance du Baba.

Saint Jean fut, plus tard, chargé de raconter la chose ; mais comme il a, très-évidemment, mêlé à son récit une foule de circonstances légendaires, le lecteur est prié de croire, purement et simplement, ce qui précède ; et, quant à moi, maître, je pense avec vous, « qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection (1). »

Je défie qui que ce soit, depuis Hoffmann jusqu'à l'auteur du *Juif errant*, de pousser plus loin la haute critique, l'art divinatoire et la confiance en la bêtise de son public (2).

(1) P. 360.

(2) Après avoir subi avec une patience pleine d'édification et un silence auquel il eut prudemment fait de se condamner depuis bien des années, les critiques innombrables qui ont, pièce à pièce, démoli tout l'échafaudage de son roman ; après s'être entendu convaincre de mille erreurs, contradictions et supercheries historiques ; au moment où, devant ce château de cartes en ruines, le sentiment public flottait, indécis, entre l'indignation et la pitié ; pendant que les coréligionnaires philosophiques du pauvre auteur houspillé baissaient la tête et se voilaient, piteusement, la face de leur toge magistrale ; voici qu'une voix harmonieuse s'élève des pages de la *Revue des Deux-Mondes* et entonne l'hymne qui suit :

« Il y a des livres qui répondent à un besoin des esprits, qui donnent, en paraissant, une satisfaction si pleine à quiconque a soif de vérité et de lumière, qu'après en avoir joui d'abord et les avoir savourés, on se demande, par un retour inévitable, comment cela n'était pas déjà fait, et déjà fait par un maître.... Ni Cousin, ni Michelet, ni Quinet, ni Victor Hugo, ni Mérimée,

Quoi qu'il en soit, ce triomphe devait coûter cher au villageois thaumaturge. Tous les miracles ne sont pas aussi bien réussis les uns que les autres, ni toutes les femmes aussi discrètes que celles de Béthanie. On voulait désormais des prodiges à tout prix, et il y a des trépassés, et même des malades plus rebelles que ne le fut Lazare. Mais, rassurons-nous, « la mort va, dans quelques jours, lui rendre sa liberté divine et l'arracher aux fatales nécessités d'un rôle qui devenait chaque jour plus exigeant, plus difficile à soutenir (1). »

« Il était juste que ce *grand maître en ironie* payât de la vie son triomphe (2). »

Ici la toile tombe, et nous passons au troisième et dernier acte de votre drame.

ni George Sand, ni Sainte-Beuve, n'ont osé écrire la vie de Jésus. Parmi tous ceux-là, on s'étonne surtout que Michelet ne se soit pas laissé tenter.... Cette histoire paraît aujourd'hui, je n'ai pas besoin de dire avec quel éclat et au milieu de quelle attente... Quelles qualités étaient nécessaires à celui qui prétendait l'écrire « Il fallait un penseur, un esprit d'une largeur et d'une élévation sans limites, absolument dégagé... de toute tradition. Il fallait un savant, un érudit *qui pût tout lire* et *qui eût tout lu*, et *lu avec toutes les ressources de la critique philosophique*. Il fallait savoir l'hébreu... l'hébreu est la langue du Talmud... Il fallait une imagination de poète, et pourquoi ne le dirai-je pas, un esprit qui ne fût pas *parisien*. Il fallait peut-être, c'est M. Renan qui le déclare, avoir vécu dans le temple sous la robe même de Jésus et s'y pénétrer de la foi. Mais aussi il fallait en être sorti, c'est lui qui le dit encore. Eh bien ! M Renan est « tout cela ».

« M. Renan sait tout ce qu'on peut savoir, et personne n'a rien à lui apprendre... On ne peut trop redire qu'il n'y a pas moyen de faire à M. Renan une objection qu'il n'ait prévenue. »

Avant ce coup de pied affreux, nous avions éprouvé je ne sais quel mouvement d'une indignation involontaire; mais depuis cette humiliation dont il vient d'être victime, il nous est impossible de ne pas le plaindre du plus profond de notre cœur.

(1) P. 363. — (2) P. 335.

LETTRE XIVe

Procédé non breveté, pour faire jouer à un seul personnage les rôles de fanatique, de menteur et d'imbécile. — Petit bouquet cueilli dans un vaste jardin. — Bar-Renan fraudant les textes. — Bar-Renan oubliant les textes. — Bar-Renan hasardant les textes. — Bar-Renan ayant de singulières absences. — Ne pas chercher midi à quatorze heures — Que sait Bar-Renan ? problème difficile, proposé par Jean Loyseau. — Conversion opérée par M. Renan.

Sans avoir jamais étudié ce qu'on appelle la science de la critique, il me semble, dans mon petit bon sens d'ouvrier, que l'exercice de la profession d'historien ne peut être livré entièrement à l'arbitraire, et qu'il doit y avoir des règles dont il ne soit pas permis de s'écarter.

Ainsi, par exemple, jusqu'à preuve du contraire, je ne croirai jamais qu'un écrivain, fût-ce même un romancier, qui se respecte, puisse, légitimement, au gré de son caprice, citer à faux les écrivains dont il se sert ; admettre, sans preuve, des faits que contredisent les documents sur lesquels il s'appuie ; ou, enfin, se contredire soi-même, chaque fois que cela lui fait plaisir.

Prenons des exemples : admettons que je veuille écrire l'histoire de la campagne d'Italie : je consulte le *Moniteur*, et je lis les rapports officiels. J'y trouve, je suppose, que l'empereur Napoléon III était présent à la bataille de Solferino.

Si, après avoir lu cela dans la feuille officielle, j'écris : « On lit, dans le *Moniteur*, que S. M. était aux Tuileries pendant le combat ; » alors, je suis un faussaire.

Si j'affirme cette même absence, mais en dissimulant le récit authentique de la bataille ; en ce cas, je suis un menteur.

Si enfin j'écris à la page 10 : « l'empereur y était ; » et, à la page 11 : « l'empereur n'y était pas ; » je suis, tout bonnement, un imbécile.

Il n'y a pas de ramoneur qui ne soit capable de comprendre qu'un livre qui, sciemment, cite à faux, raconte à faux, ou se contredit, est un livre malhonnête et insensé.

Or, ces trois reproches peuvent être formulés contre votre ouvrage ; et les preuves à l'appui sont tellement surabondantes, que j'ai dû renoncer à les signaler dans le cours de mes lettres, pour ne pas faire prendre de crises de nerfs à mes lecteurs.

D'autre part, il était indispensable de montrer à quelle haute école historique vous appartenez ; et, par suite, j'ai cru devoir réunir, dans un seul chapitre, quelques-unes des citations fausses, des allégations mensongères, et des contradictions flagrantes dont fourmille votre *Vie de Jésus*. J'en ai omis un très-grand nombre, pour ne pas fatiguer la patience de mon public ; mais il y en aura assez, je pense, pour que chacun, après avoir lu ce qui suit, puisse, de science certaine, apprécier votre fidélité historique, votre probité littéraire, et votre bon sens.

---

§ I.

CITATIONS FAUSSES.

Comme vous avez, de votre aveu, puisé vos matériaux, en partie, dans les saintes Écritures, j'ai tout uniment confronté vos affirmations avec celles du texte sacré ; et j'ai constaté ce qui suit :

« Et il (Jésus) leur était soumis (1) » — à ses parents.	Trad. Renan : « *La légende* se plaît *à le montrer, dès son enfance, en révolte contre l'autorité paternelle* (2). »
« Ne nous induis point en tentation (3). »	Tr. R. : « *Epargnez-nous les épreuves* (4). »
« Jésus ne baptisait pas ; mais ses disciples seuls baptisaient (5). »	Tr. R. : « *Le baptême avait été mis par Jean en très-grande faveur ; il* (Jésus) *se crut donc obligé à faire comme lui; il baptisa, et ses disciples baptisèrent aussi.* »

Note R. : « *La parenthèse du verset 2 paraît comme une glose ajoutée, ou peut-être un scrupule tardif de Jean se corrigeant lui-même* (6). »

« Retire-toi, Satan (dit Jésus à saint Pierre), tu me scandalises (7). »	Tr. R. : « *Jésus, parfois, se laissait aller à sourire de ses façons décidées* (8) » *de saint Pierre.*
« Je te donnerai les clefs du royaume des cieux (9). »	Tr. R. : « Un moment même, il *semble lui promettre* les clefs du royaume du ciel (10). »

(1) Luc II, 51. — (2) P. 42. — (3) Matth. VI, 9. — (4) P. 88. — (5) Jean IV, 1, 2. — (6) P. 107. — (7) Matth. XVI, 23. — (8) P. 156. — (9) Matth. XVI, 19, — (10) P. 158.

La « primauté » de Pierre et l'intention que Jésus avait de « faire de lui la pierre angulaire de l'édifice (1) » sont très-bien constatées par vous, M. Renan. Mais savez-vous lequel des évangélistes vous citez à l'appui...? Vous citez saint Jean !!! puis vous concluez, carrément, et sans le moindre peut être (chose rare !), comme suit : « On voit Jean... chercher, systématiquement, à se placer près de Simon Pierre, parfois à se mettre avant lui (2). » Et tout ce vacarme parce que saint Jean, se rendant au tombeau de Jésus avec saint Pierre, raconte que, marchant plus vite, comme il était plus jeune, il arriva, mais ne voulut pas entrer le premier, par respect (3). Ah ! charmant Rabbi ! que vous êtes fin

« Notre Père qui êtes aux cieux... donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel (4). » « Père... donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour (5). »

Tr. R. : « *Chaque jour .. la troupe heureuse... demandait à Dieu le pain* du lendemain (6). »

C'est si joli que ce devrait être dans une note : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain du lendemain ! » Quelle douce simplicité ! ça rappelle l'enseigne du perruquier : Aujourd'hui on rase pour de l'argent, demain pour rien. C'est à encadrer dans un cadre d'or pur.

Tiens ! mais, au fait, il y a une note : Lisons-la vite. — Ah ! c'est du grec. — Il faudra encore aller tracasser le vicomte de Kersolon ; mais, cette fois, je ne lui dirai pas pourquoi.

« Monsieur le vicomte, que veut dire le mot επιουσιος (épiousios) ?

— Cela veut dire d'une substance supérieure, sursubstantiel, supersubstantiel. Pourquoi donc? »

Jean Loyseau, se grattant l'oreille : « C'est qu'il y en a qui disent que ça veut dire *du lendemain*. »

« Jamais personne n'a prétendu cela, à moins d'être un dind... »

Je me suis sauvé si vite que je n'ai pas entendu l'épithète ; mais voyez à quelles avanies vous m'exposez ! Je

(1) P. 158. — (2) P. 159. — (3) Jean xx, 3, s. — (4) Matth. vi, 11. — (5) Luc xi, 3. — (6) P. 171.

vous demande un peu ce que cela vous faisait que saint Matthieu demandât au bon Dieu son pain quotidien. Ah! si c'est comme ça que vous citez le Pirké Aboth, et que vous traduisez le *Sota !...*

« Ananie, pourquoi Satan a-t-il induit ton cœur à mentir au Saint-Esprit...? ta propriété n'était-elle pas à toi ? *n'étais-tu pas libre* de ne pas la vendre ?. . (1). »

Tr. R. : « *Le péché* d'avarice *contre lequel la morale chrétienne a été si sévère était le simple attachement à la propriété. — La communauté des biens fut quelque temps* de règle *dans la société nouvelle* (2).

« La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme, aucun d'eux ne disait que ce qu'il possédait fût à lui; mais tout était commun entre eux (3). »

Prophétie Renan : « *On entrevoit sans peine, en effet, que ce goût exagéré de pauvreté ne pouvait être bien durable* (4). »

C'est pour cela, je pense, qu'il n'y a plus, dans le monde, ni franciscains, ni dominicains, ni carmes, ni chartreux, ni trappistes.

« La loi et les prophètes ont duré jusqu'à saint Jean (5). »

Tr. R. : « *Jean a abrogé la loi et les prophètes* (6). »

« Le royaume des cieux souffre violence, et les violents le ravissent (7). »

Tr. R. : « *Le royaume du ciel* l'abrogera (*Jean*), *à son tour* (8). » Quel tour... de force !

« Tu es véritablement l'un d'entre eux, puisque ton langage le démontre (9). »

Tr. R. *Ils* (les Galiléens) *confondaient les diverses aspirations, ce qui amenait des quiproquos dont on riait beaucoup* (10) . » Voyez Matth. xxvi, 73.

« Il est plus facile que le ciel et la terre dispa-

Tr. R : « *Quand on le poussait à bout, il levait*

(1) Act. v, 3, s. — (2) P. 172-173. — (3) Act. iv, 32. — (4) P. 182. — (5) Luc xvi, 16. — (6) P. 199. — (7) Matth. xi, 12. — (8) P. 199. (9) Matth. xxvi, 73. — (10) P. 208.

raissent, que de faire tomber un seul apex de la loi (1). »

« Depuis Jean, le royaume de Dieu est évangélisé (3). »

« Il viendra un temps, disait Jésus, auquel l'époux leur sera enlevé, alors ils jeûneront (5). »

« Tous ceux qui me disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux (7). »

« En effet, la bouche parle de la plénitude du cœur (9). »

tous les voiles, et déclarait que la loi n'avait plus aucune force (2). »

Tr. R. : « *Jésus, le premier, osa dire qu'à partir de lui, ou plutôt à partir de Jean, la loi n'existait plus* (4). »

Tr. R. : « *Il se souciait peu du jeûne* (6). »

Tr. R. : « *Il* les repoussait » (*ceux qui lui disaient, Rabbi, Rabbi*) « *et proclamait que sa religion, c'est* (sic) *de bien faire* (8). »

Je ne savais pas que J.-C. eût jamais repoussé personne.

Tr. R. : « *Ils font mentir le proverbe : La bouche ne verse que le trop-plein du cœur* (10). »

Je ne vois pas de nécessité, pourtant, à mettre sur le compte de Jésus une sottise qu'il n'a jamais dite.

« Les rois des Gentils dominent sur leurs peuples ; et ceux qui ont la puissance sur eux sont appelés bienfaiteurs (11). »

Tr. R. : « *Ce qui le frappe dans les païens, ce n'est pas leur idolâtrie* (12). »

« Jésus lui dit : « Va et fais de même (13). »

Tr. R. : « *Jésus* conclut *de là* (du texte ci-contre) *que la*

(1) Luc xvi, 17. — (2) P. 222. — (3) Luc xvi, 16. — (4) P. 222. — (5) Matth. ix, 15 — (6) P. 224. — (7) Matth. vii, 21. — (8) P. 225. — (9) Matth. xii, 34. — (10) P. 226. — (11) Luc xxii, 25. — (12) P. 227. — (13) Luc x, 37.

vraie fraternité s'établit entre les hommes par la charité, non par la foi religieuse (1). »

« Jésus l'appelant à haute voix lui dit : Lazare, sors du tombeau (2). »

Tr. R. : (Qui a encore la bonhomie de nous renvoyer là pour preuve) : « *Dans ses miracles, on sent un effort pénible, une fatigue comme si quelque chose sortait de lui* (3). »

Franchement, l'exemple pouvait être mieux choisi.

« Il fut donné à la femme deux ailes d'un grand aigle pour s'envoler dans le désert, où elle est nourrie ; pendant un temps, des temps et la moitié d'un temps (4). »

Tr. R. : « *L'Apocalypse, écrite l'an* 68 *de cette ère, fixe le terme de la fin du monde à* 3 *ans* 1/2 (5). » Voyez le texte ci-contre, cité, comme preuve, par M. Renan.

« Tu es bien heureux » d'avoir fait l'aumône aux pauvres, « cela te sera rendu quand les justes ressusciteront (6). »

Tr. R. : « *Quelquefois, il semble ne promettre la résurrection qu'aux justes* (7). »

En effet, il fallait dire : On te récompensera de tes bonnes œuvres à la résurrection des méchants, c'est clair.

« Ceux-ci, » les impies, iront dans le supplice éternel, mais les justes iront dans la vie éternelle (8). »

Tr. R. : « *Le châtiment des impies consistait* (selon Jésus) *à mourir tout entiers et à rester dans le néant* (9). »

Ce qu'il y a de mieux, c'est que vous prouvez cela par le 4e livre d'Esdras, véritable apocryphe, pour le coup, et qui n'en parle même pas. Au reste, fût-il authentique, il serait antérieur de cinq siècles à N.-S J.-C.

Ce n'est pas la peine de mettre à son compte la doctrine de tous les gens passés et futurs ; et vous-même allez bientôt nous dire (p. 279) « que Jésus admettait le dogme

(1) P. 232. — (2) Jean XI, 43. — (3) P. 251. — (4) Apoc. XII, 14. — (5) P. 276. — (6) Luc XIV, 14. — (7) P. 280. — (8) Matth. XXV, 46. — (9) P. 280.

de la résurrection des morts. » Pauvre M. Renan ! mais réveillez-vous donc.

« Nous ressusciterons tous (1). »

« Tu thésaurises pour toi la colère au jour de la colère, et de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres ; » aux bons, « la vie éternelle : à ceux qui n'acquiescent pas à la vérité, la colère et l'indignation.... Quiconque aura péché sous la loi sera jugé par la loi (3). »

Tr. R. : « *C'est aussi l'opinion de saint Paul,* » *que les justes seuls ressusciteront* (2). »

Et vous aussi, mon pauvre saint Paul !

« S'il en est ainsi, il vaut mieux ne pas se marier » (disaient les disciples). Jésus leur dit : « Cette parole *n'est pas pour tous,* mais pour ceux à qui est fait ce don (4). »

Tr. R. : « *On ne se mariait plus, ce semble, dès qu'on entrait dans la secte* (5). »

« Dans la résurrection, on ne se mariera plus... les hommes seront dans le ciel comme les anges (6). »

« *La cessation de la génération fut souvent considérée comme le* signe *et la* condition *du royaume de Dieu* (7). » *Voyez Matth.* XXII, 30. Nous venons de voir Matthieu.

« Vous valez mieux qu'une multitude de passereaux (8). »

Tr. R. : « *Vous* valez *beaucoup de passereaux* (9). » Combien ? s'il vous plaît.

Est-ce donc la même chose de dire : l'âme vaut mieux que le corps ; ou de dire : l'âme vaut le corps ?

« Que sert à l'homme de gagner le monde entier au détriment de son âme (10) ? »

Tr. R. : « *Dépassant toute mesure, il* (Jésus) *osait dire :* « . . . *Que sert à un homme de gagner le monde entier et de se perdre lui-même* (11) ? »

(1) I Cor. XV, 51. — (2) P. 280, note. — (3) Rom. II, 5, s. — (4) Matth. XIX, 10, s. — (5) P. 307. — (6) Matth. XXII, 30. — (7) P. 308. — (8) Matth. X, 24. — (9) P. 311. — (10) Matth. XV, 26. — (11) P. 213.

Il semble que vous tenez si fort à nous faire croire que J. C. n'avait pas d'idée de l'âme humaine, qu'en nous en parlant, il dépassa certainement toute mesure. C'est impoli envers vous ; mais c'est fin.

« Jésus leur dit : « Le Fils de l'homme souffrira par eux..... Il sera livré aux mains des hommes et ils le mettront à mort, et il ressuscitera le troisième jour (1). »

Tr. R. : « *Il conçut, de propos délibéré, le dessein de se faire tuer* (2). » — (*Voyez Matthieu.*) Nous venons de voir Matthieu.

Entre se laisser mettre à mort et se faire tuer, il y a bien, pourtant, quelque petite différence.

« *Ses parents* » le voyant environné de tant de foule, qu'il ne pouvait même manger » (notez bien que c'était dans le temps de sa douce vie en Galilée, » vinrent pour le saisir, car ils disaient : « *Il est devenu furieux* (3). »

Tr. R. : « Ses disciples, *par moments* » trois ans plus tard, selon Renan, « *le crurent fou* (4). »

« Ils sont assis sur la chaire de Moïse, faites ce qu'ils vous disent, et non pas ce qu'ils font (5). »

Tr. R. : « *Jésus ne voulait que la religion du cœur* » *et non* « *celle des pharisiens* (6). »

« *Il ne prétend nullement revenir à Moïse* (7). »

« Les Juifs, *parce que c'était la veille de la Pâque*, afin que les corps ne demeurassent pas sur la croix... prièrent Pilate, etc. (8). »

Tr. R. : *Jean, dont le récit a, pour cette partie, une autorité prépondérante, suppose formellement que Jésus mourut le* jour même *où l'on mangeait l'agneau* (9). »

« *En vérité*, je vous le dis, un de vous me trahira (10). »

Tr. R. : « *Jésus* n'ayant que des soupçons, *ne voulut prononcer aucun nom* (11). »

(1) Math. XVII, 12, 21, 22. — (2) P. 316. — (3) Marc III, 21. — (4) P. 318. — (5) Matth. XXIII, 2. — (6) P. 329. — (7) P. 332. — (8) Jean XIX, 31. — (9) P. 383. — (10) Matth. XXVI, 21, s. — (11) P. 385.

« Désormais, » c'est-à-dire après ma mort, « que celui qui n'a pas de glaive vende sa tunique et en achète un (1). »

Tr. R. : « *Un moment, Jésus songea à quelques précautions, et parla d'épées* (2). »

Prophétie manifeste des persécutions qui attendaient l'Eglise après la mort du Sauveur.

« En vérité, je te dis que, dans cette nuit, avant le chant du coq, tu me renieras trois fois (3), dit Jésus à saint Pierre. »

Tr. R. : « *Jésus, avec sa* finesse ordinaire, *lui exprima quelques doutes* (4). »

Il faut, positivement, être enragé !

« Joseph... homme bon et juste n'avait pas été de l'avis du conseil (5). »

Tr. R. : « Les membres *du conseil qui penchaient secrètement vers Jésus* étaient absents, *ou ne votèrent pas* (6), » ou votèrent contre.

« Alors le prince des prêtres déchira ses vêtements, en disant : « Il a blasphémé... « vous avez entendu le blas- « phème : que vous en sem- « ble ? » Et ils répondirent disant : « Il mérite la mort (7). »

Tr. R. : « *L'arrêt fut prononcé avec un* insouciant dédain (8). »

« Les soldats du procurateur, emmenant Jésus *dans le prétoire....* le dépouillèrent... le souffletèrent (9)... »

Les autres Evangélistes sont également formels, et disent le prétoire, ou l'*atrium* du prétoire.

Tr. R. : « *On l'emmena ainsi affublé* sur la tribune, en présence du peuple. *Les soldats défilaient devant lui, le souffletaient* (10). »

Je ne dis pas qu'ils n'en fussent pas capables ; mais, enfin, cela est faux. Après tout, vous désirez peut-être cultiver l'habitude de commettre des erreurs volontaires.

(1) Luc xxii, 36. — (2) P. P. 389. — (3) Matth. xxvi, 34. — (4) P. 300. — (5) Luc xxiii, 58, 51. — (6) P. 399. — (7) Matth. xxvi, 65, 66. — (8) P. 397. — (9) Matth. xxvii, 27. — (10) P. 417.

« Judas s'en alla et se pendit (1). »

Tr. R. : « *Selon une tradition Judas se tua* (2). » Bon ! c'est à peu près.

« Judas s'étant pendu, son corps se rompit et ses entrailles tombèrent par terre (3). »

Tr. R. : « *Selon une autre tradition, il fit dans son champ* une chute, *par suite de laquelle ses entrailles se répandirent à terre.* » (*Voir Actes* I, 18 (4). (*C'est justement le texte précité.*) Quelle chute étrange !

« *Selon d'autres, il mourut d'une sorte d'hydropisie.* » *Voir Papias* (5). — Merci, j'en ai assez.

---

§ II.

ALLÉGATIONS MENSONGÈRES.

Dans les citations qui précèdent, nous avons vu comme vous saviez traduire les textes qui avaient le malheur de vous gêner ou de vous déplaire : nous passons, maintenant, à l'examen de quelques assertions purement gratuites, et dénuées de toutes preuves, qui se trouvent en contradiction flagrante avec les affirmations positives des écrivains sacrés. Quand on prétend puiser aux sources, il ne faudrait pourtant pas, sans en donner au moins une raison plausible, les contredire à tort et à travers. Que le lecteur en juge.

« Prenez garde de penser que je sois venu détruire la loi ou les prophètes : Je ne suis pas venu les détruire mais les accomplir ; car en

Affirmation Renan : « *De la pleine autorité de son génie et de sa grande âme* (*Jésus*) *allait abroger* » *la loi.*

(1) Math. XXVII, 5. — (2) P. 438 — (3) Luc I, 18 — (4) P. 438, (5) Id.

vérité, je vous le dis, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, un iota ou un apex ne sera supprimé de la loi. Celui donc qui s'exemptera d'un de ses plus petits commandements, et donnera semblable enseignement aux hommes, sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux ; et celui qui les accomplira et les enseignera, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux (1). »

« *La loi ne paraît pas avoir eu pour lui beaucoup de charmes ; il crut pouvoir* mieux faire (2). » (*En français on dirait* faire mieux.)

« Mon fils, » disait la vierge Marie à son fils, « que nous as tu fait ainsi ? voilà que ton père et moi nous te cherchions *remplis de douleur* (3). »

Ren. : « *Sa famille ne semble pas l'avoir aimé* (4). »

« Honore ton père et ta mère, » disait Jésus ; « celui qui maudira son père et sa mère mourra de mort (5). »

Ren. : « *Jésus, comme tous les hommes exclusivement préoccupés d'une idée, arrivait à tenir peu de compte des liens du sang* (6). »

« Le corps, qui est corruptible, appesantit l'âme. — L'oubli de Dieu est la souillure des âmes. — Par elle (la sagesse) j'aurai l'immortalité. — Dieu a créé l'homme immortel (7). »

Ren. : « *La Judée était étrangère à la théorie... que la Grèce a répandue sous le nom d'immortalité de l'âme* (6). »

« Je serai de nouveau revêtu de ma peau, et je verrai Dieu dans ma chair... Cette espérance repose dans mon sein (9).

Ren. : « *Israël n'avait pas la doctrine, dite spiritualiste, qui coupe l'homme en deux parts, le corps et l'âme, et trouve tout naturel que*

(1) Matth, v, 17, 18. — (2) Luc xvi, 17; x, 26. — (3) Luc ii, 48. — (4) P. 42. — (5) Matth xv, 4 ; xix, 19. — Marc x, 19. — Luc xviii, 20. — (6) P. 42. — (7) Sagesse, ix, 15 ; xiv, 26 ; viii, 13 ; ii, 23. — (8) P. 49. — (9) Job xix, 26.

« Les morts ressusciteront (1). »

« Quand Dieu aura reçu mon âme, ensevelis mon corps (4). — La pourriture et les vers seront son héritage (5). —Votre âme vivra, et ne mourra point (6). Mon âme vivra en Dieu (7).»

pendant que le corps pourrit, l'âme survive (2). »

(Nota bene.) « *Les Phariſiens eurent recours au dogme de la résurrection* (3) .»

« Ne vous faites point appeler maîtres, parce que vous n'avez qu'un seul maître, qui est le Christ (8). »

Ren. : « *Il* (*Jésus*) *laisse ce nom de maître à qui veut le prendre, et réserve pour Dieu un titre plus doux* (9). »

« Mon père et moi sommes un (17). --Avant qu'Abraham fût, je suis (11).— Mon Seigneur, et mon Dieu (dit saint Thomas) ! — Tu l'as cru, Thomas, parce que tu m'as vu ; bienheureux ceux qui ne m'ont point vu et qui l'ont cru (12). — Ayant été Dieu par nature, il (Jésus-Christ) n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation que de s'égaler à Dieu (13).

Tr. R. : « *Jésus n'énonce pas un moment l'idée sacrilége qu'il soit Dieu* (14). »

« Jésus, prenant le pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples en disant : prenez et mangez, ceci est mon corps (15)... faites ceci en mémoire de moi (16). »

Ren. : « *Une religion sans prêtres et sans pratiques extérieures,.... étaient la suite de ses principes ; Jésus ne recula jamais devant cette hardie conséquence, qui faisait de lui... un révolutionnaire au premier chef* (17). »

« Les lèvres du prêtre garderont la science; et l'on

Ren. : « *Seuls dans l'antiquité les prophètes juifs,...*

(1) Isaïe 9 xxv, 19. — (2) P. 51. — (3) P. 53. — (4) Tobie iv, 3. — (5) Eccl. xix, 3. -- (6) Ezech. xviii, 21, 28 ; xxxiii, 15. — (7) Ps. xxi, 31. — (8) Matth. xxiii, 10. — (9) P. 78 — (10) Jean x, 30, 31, s. — (11) Jean viii, 58. — (12) Id. xx, 28, 29. — (13) Philipp. ii, 5, 6. — (14) P. 75. — (15) Matth. xxvi, 26. — (16) Luc xxii, 19. — (17) P. 86.

ira demander la loi à ses lèvres (1). »

« Honore Dieu et honore les prêtres (2). »

dans leur antipathie contre le sacerdoce *avaient entrevu la vraie nature du culte que l'homme doit à Dieu* (3). »

« J'enverrai » ceux que j'aurai sauvés, vers tous les peuples, « et ils annonceront ma gloire aux nations... et je choisirai parmi eux des prêtres et des lévites, dit le Seigneur (4), » par la bouche d'Isaïe.

Ren. : « *L'antipathie d'Isaïe en particulier contre le sacerdoce...* (5). »

« Tu es prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisedech (6). » « Il possède le sacerdoce éternel (7). »

Ren. : « *Jamais on n'a été moins prêtre que ne le fut Jésus* (8).

Certaineme t: vous devez le savoir mieux que S. Paul

« L'âme n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement (9) ?

Ren. : « *Jésus n'est pas un spiritualiste ; car tout aboutit pour lui à une réalisation palpable ; il n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps* (10).

« Je dirai à mon âme : Ame, tu as beaucoup de biens et beaucoup d'années pour en jouir. Repose-toi, mange, bois, réjouis-toi dans les festins. Et Dieu lui dit : Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme (11). » « Ne craignez point ceux qui tuent le corps ; mais ils ne peuvent tuer l'âme. Craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans l'enfer (12). »

« *Le Dieu de Jésus n'est pas ce maître fatal qui nous tue quand il lui plaît* (13). »

« En vérité, je vous le dis,

Ren. : « *Jésus n'attachait*

(1) Malach. II, 7. — (2) Eccl. VII, 33. — (3) P. 88. — Isaïe LXVI, 19, s. — (5) P. 88. — (6) Hebr. V, 6 ; VII, 17. — (7) Id. VII, 24. — (8) P. 89. — (9) Matth. VI, 25. — Luc XII, 24. — (10) P. 128. — (11) Luc XII, 19. — (12) Matth. X, 28. — (13) P. 77.

nul, s'il ne renaît de l'eau et du saint Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu (1). »

qu'une importance secondaire au baptême (2). »

« Allez et baptisez les nations ; celui qui croira et sera baptisé sera sauvé (3). »

Ren. : « *C'est par l'attrait d'une religion dégagée* de toute forme extérieure *que le christianisme a séduit les âmes élevées* (4). »

« Nul ne sait qui est le Fils, si ce n'est le Père ; ni qui est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils l'aura voulu révéler (5). »

« Es-tu le Christ, le Fils du Dieu adorable? Jésus lui répondit : Je le suis (6). »

« Allez et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (7). »

Note R. : « *C'est seulement dans l'Evangile de Jean, que Jésus se sert de l'expression de* Fils de Dieu, *ou de* Fils *en parlant de lui-même* (8). »

Quand nous disions que chaque note de M. Renan est une perle fine !

« Les Juifs lui dirent : *Qui* est-il, ce Fils de l'homme (9) ? »

Note R. : « *Les Juifs ne paraissent pas au courant du* sens *de ce mot* » (*Fils de l'homme*) (10). »

O notes charmantes !

« Toute la ville sortit au-devant de Jésus; et, l'ayant vu, ils le prièrent de quitter les confins de leur territoire (11). »

Ren. : « *On le choyait... le charme de sa parole et de sa personne captivait ces populations* (12). »

Saint Luc ajoute : « Parce qu'ils avaient très-grand peur. » — C'était pourtant sur les bords charmants de son petit lac !

(1) Jean III, 5. — (2) P. 225. — (3) Matth. XXVIII, 19. — (4) P. 115. — (5) Luc X, 22. — Matth. XI, 27. — (6) Marc XIV, 62. — Luc XXII, 70. — (7) Matth. XXVIII, 19. — (8) P, 245, note. — (9) Joan. XII, 14. — (10) P. 132. note. — (11) Matth. VIII, 34. — Marc V. 17. — (12) P. 139.

« Jésus parcourait toutes les villes et les bourgs (1). »

Et, en effet, les Evangélistes nous le font suivre à Jéricho, Silo, Samarie, Sichem, Tyr, etc., etc.

Voici venir Bar-Renan : « *Son action était fort restreinte; elle était toute bornée au bassin du lac de Tibériade (quatre lieues), et même dans ce bassin elle avait une région préférée* (2). »

Si « tu veux *entrer dans la vie* (éternelle) garde les commandements (3). »

« Si tu veux *être parfait*, va, vend ce que tu as et le donne aux pauvres (4). »

Ren. : « *La première condition,* pour être disciple *de Jésus, était de réaliser sa fortune, et d'en donner le prix aux pauvres* (5). »

« Pour moi, je vous baptise dans l'eau et dans la pénitence, mais celui qui viendra après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter sa chaussure. C'est lui qui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu : il tient le van à la main : Il nettoiera son aire : il réunira le grain dans son grenier, et brûlera la paille dans un feu inextinguible (6). » — C'est saint Jean-Baptiste qui parle.

Ren. : « *On est porté à croire que malgré sa considération pour Jésus, Jean ne l'envisagea pas comme devant réaliser les promesses divines* (7). »

« Vous prierez ainsi : Notre Père qui êtes dans les cieux... (8). »

Ren. ; « *Quant à la prière il ne règle rien, sinon qu'elle se fasse de cœur* (9). »

« Jésus répondit : J'ai parlé publiquement au monde... et je n'ai rien dit *en secret* (10). »

Ren. : « *Race de vipères, ajoutait Jésus,* en secret, *ils ne parlent que du bien, mais au dedans ils sont mauvais* (11). »

« Allez, enseignez toutes les nations (12). »

Ren. : « *Il semble recommander à ses disciples de ne prêcher le salut qu'aux seuls juifs orthodoxes* (13). »

(1) Matth. IX, 35. — (2) P. 139. — (3) Matth. XIX, 17. — (4) Matth. XIX, 21. — (5) P. 173. — (6) Matth. III, 11, s. — (7) P. 196 — (8) Matth. et Luc V, s. — (9) P. 225. — (10) Jean XVIII, 20. — (11) P. 226. — (12) Matth. l. c. — (13) P. 228.

Les preuves sur lesquelles M. Renan s'appuie sont, entre autres, le texte : « Ne placez pas des perles devant les pourceaux. » Matth. VII, 6, et celui-ci : « Le royaume de Dieu vous sera enlevé et donné à une nation qui le fera fructifier. » Matth. XXI, 43 ! ! !

Il vaut mieux citer comme cela que de ne pas citer du tout.

« Jésus étant *né* à Bethléem de Juda (1). »

« Jésus vint à Nazareth, où il avait été *élevé* (2). »

Ren. : « *Sa naissance à Nazareth était de* notoriété *publique* (3). »

« Nous te lapidons, » disaient les Juifs à Jésus, « parce qu'étant un homme, tu te fais Dieu (4). »

Ren. : « *Que jamais Jésus n'ait songé à se faire passer pour une incarnation de Dieu lui-même, c'est ce dont on ne saurait douter* (5). » — C'est, en outre, un curieux français !

« Qui me voit, voit mon Père (6). »

Ren. : « *Il se croit plus qu'un homme ordinaire, mais séparé de Dieu par une distance infinie* (7). »

« Mon Père... tu lui as donné » (à ton Fils) « puissance sur toute chair (8). »

Ren. : « *Jésus ne prétendit jamais gouverner le monde* (9). »

« Soyez les Fils de votre Père qui est aux cieux : qui fait lever son soleil sur les bons et les mauvais, et pleuvoir sur les justes et les injustes (10). »

Ren. : « *Jésus n'avait* pas la moindre idée *d'un ordre naturel réglé par des lois* (11). »

« Va, montre-toi au prêtre (12). »

Ren. : « *Une bizarrerie, en apparence inexplicable, c'est l'attention qu'il met à ne faire les miracles qu'en cachette, et la recommandation*

(1) Matth. II, 1. — (2) Luc IV, 16. — (3) P. 239. — (4) Jean X, 31, s. — (5) P. 242. — (6) Jean XIV, 9. — (7) P. 243. — (8) Jean XVII, 2. — (9) P. 250. — (10) Matth. V, 45. — (11) P. 257. — (12) Luc V, 4.

qu'il adresse à ceux qu'il guérit de n'en rien dire à personne (1). »

C'est bien extraordinaire en effet, surtout quand il opérait en cachette devant 4,000 témoins.

« Baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (2). »

Il ne manque pas d'autres textes, aussi clairs et aussi formels.

Ren. : « *A peine quelques vues sur le Père, le Fils, l'Esprit dont on tirera plus tard la Trinité et l'Incarnation ; mais qui restaient encore à l'état d'images indéterminées* (3). »

Dieu « rendra à chaque *individu* selon ses œuvres (4). »

Ren. : « *Jésus, nous l'avons déjà dit, n'eut jamais une notion bien arrêtée de ce qui fait l'*individualité (5). »

En effet, à la page 244 vous nous disiez : « L'idéalisme transcendant de Jésus ne lui permit jamais une notion bien claire de sa propre personnalité. » Pardon, j'avais oublié.

« Jésus ayant toujours aimé les siens, les aima *jusqu'à la fin* (ou infiniment) (6). »

Ren. . « *A l'heure où nous sommes arrivés... l'amitié... n'avait plus aucun sens pour lui* (7). »

« Celui que *vous aimez* est malade (8). »

« Mon Père... que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux (9), » dit Jésus, en parlant de ses disciples.

« Il fallait observer ces préceptes, » (les plus graves de la loi de Moïse), « sans omettre les autres (10). » Les plus légers, comme cela résulte du texte.

Ren. : « *Conséquent à ses principes, il dédaignait tout ce qui n'était pas la religion du cœur. On chercherait vainement dans l'Evangile une pratique religieuse recommandée par Jésus* (11). »

« Le Fils de l'homme n'est

Ren. : « *Jésus aimait les*

(1) P. 264. — (2) Matth. XXVIII, 19. — (3) P. 297. — (4) Matth. XVI, 27. — (5) P. 305. — (6) Jean XIII, 1. — (7) P. 316. — (8) Jean XI, 3. — (9) Jean XVII, 26. — (10) Matth. XXIII, 23. — (11) P. 224.

pas venu pour être servi, mais pour servir (1). » « Jesus, voyant qu'ils voulaient le faire roi, s'enfuit dans la montagne (2). »	*honneurs, car les honneurs servaient à son but et établissaient son titre de Fils de David* (3). »
« Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il vous soit comme un païen ou un publicain (4). »	Ren. : « *Jésus est le fondateur de la conscience libre* (5)... » libre, oui, de se faire condamner.
« Celui qui ne croira pas sera condamné (6). »	
« C'est l'esprit qui vivifie, mais la chair ne sert à rien (7). »	Ren. : « *Jésus était idéaliste, c'est à-dire ne distinguant pas l'esprit de* (sic) *la matière* (8). »

---

§ III.

CONTRADICTIONS FLAGRANTES.

Il paraît qu'il ne suffisait pas à votre bonheur de contredire les saintes Écritures, vous avez encore jugé à propos, pour l'acquit de votre conscience, de nous donner une marque certaine du cas que vous faites de vos propres assertions, en affirmant le blanc et le noir, selon l'exigence de la phrase, ou l'importunité des cas. Outre les divergences que nous avons déjà signalées

(1) Matth. xx, 28. — Marc x, 45. (2) Jean vi, 15. — (3) P. 374. — (4) Matth. xviii, 17. — (5) Marc xvi, 16. — (6) P. 379. — (7) Jean vi, 64. — (8) P. 404.

dans nos précédentes lettres, nous nous permettons de vous indiquer encore celles-ci.

Sur ce texte :

« Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, » nous avons le bonheur de posséder deux commentaires.

Commentaire Renan no 1 : « Etablir en principe que le signe pour reconnaître le pouvoir légitime est de regarder la monnaie, proclamer que l'homme parfait paye l'impôt par dédain, et sans discuter, c'était détruire la république à la façon ancienne, et favoriser toutes les tyrannies. Le christianisme, en ce sens, a beaucoup contribué à affaiblir les devoirs du citoyen, et à livrer la morale au pouvoir absolu des faits accomplis (1). »

Ah ! tant pis.

Commentaire no 2, sur ce même mot : « *Mot profond qui a décidé de l'avenir du christianisme ! mot d'un spiritualisme accompli et d'une justesse merveilleuse, qui a fondé la séparation du spirituel et du temporel, et a posé la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation* (2) ! »

Ah ! tant mieux !

Pour les besoins de la phrase, encore un petit commentaire, s'il vous plaît.

Renan : « Les belles prédications morales de la seconde période aboutissent à une *politique décidée* (3). »

Bar-Renan : « *La direction toute morale et* nullement politique *du caractère de Jésus le sauvait de ces entraînements* (4). »

Au choix des amateurs.

Renan : « Jésus sortit du judaïsme...comme Luther...

Bar-Renan : « *La synagogue était riche en maximes...*

(1) Ch. VII. — (2) Ch. XXI. — Ev. selon Renan, p. 236. — (4) Ev. selon Renan, p. 269.

Lamennais... Rousseau... » Mais loin que Jésus soit le continuateur du judaïsme, il représente *la rupture* avec l'esprit juif... La *grande originalité* du fondateur reste donc entière; sa gloire n'admet aucun partageant (1). »

Jésus adopta *presque tout cet enseignement oral... La morale évangélique est* peu originale *en elle-même... avec des maximes plus anciennes, on pourrait la recomposer presque tout entière* (2). »

Choisissez, car il serait difficile de tourner une seule et même phrase avec cette *grande originalité peu originale* qui *adopte* un enseignement avec lequel *elle rompt.* Dire qu'on peut écrire de pareilles balivernes au XIXe siècle, sans aller à Charenton !

Renan : « Un culte pur, une religion sans prêtres et sans pratiques extérieures, reposant sur les sentiments du cœur (3). »

Voilà ce que voulait Jésus.

Bar-Renan : « *Ce qui prouve bien, du reste, que Jésus ne s'absorba jamais entièrement dans ses idées apocalyptiques, c'est qu'au moment même où il en était le plus préoccupé, il jette avec une rare sûreté de vue les bases d'une* Eglise destinée à durer (4). »

« *Cette idée féconde du pouvoir des hommes réunis* (ecclesia) *semble bien une idée de Jésus... Il confie à l'Eglise le droit de lier et de délier (c'est-à-dire de rendre certaines choses licites ou illicites).* » — Je supplie le lecteur intelligent de ne pas me mettre cette stupide parenthèse sur le dos ; — « de remettre les péchés, de réprimander, d'avertir avec autorité, etc., etc. (5) »

En un mot, une religion toute de cœur, sans pratiques extérieures et sans prêtres !!!

« Je ne vous appelle plus des serviteurs, parce que le serviteur n'est pas dans la confidence de son maître ;

Bar-Renan : « *Le malentendu entre lui et ses disciples devenait à chaque instant plus profond* (6). »

(1) Ev. selon Renan, p. 455. — (2) P. 81-84. — (3) P. 85 — (4) P. 290. — (5) P. 296. — (6) P. 372.

mais je vous appelle mes amis, parce que je vous ai communiqué tout ce que j'ai appris de mon Père (1). »

Ceci est déjà une traduction Renan, assez exacte pour nous prouver qu'il peut, quand il veut, traduire à peu près passablement. Voyons son commentaire.

Renan : « Pilate avait eu avec ses administrés des difficultés qu'il avait tranchées d'une manière très-brutale (4). » Il se vit engagé dans des répressions sanglantes qui, plus tard finirent par amener sa destitution (5). » (Voyez Josèphe.)

Renan : « Les nations *ont leur responsabilité* comme les individus. Or, si jamais crime fut le crime d'une nation, ce fut la mort de Jésus. » (Page 411, ligne 27.)

Renan : « C'était le... roi des Juifs, *non le dogmatiste hétérodoxe* qu on punissait (7). »

Et ailleurs : « Jésus ne

Quand je vous dis qu'il n'y a de bonne entente qu'entre M. Renan et son précurseur ! Jésus dit à ses apôtres qu'il ne leur parlera plus en paraboles (2). »

Ils lui affirment, de leur côté, qu'ils le comprennent parfaitement bien (3).

Tout cela ne fait absolument rien. Il est décidé qu'il y aura entre eux et lui un malentendu toujours croissant. Le maître l'a dit !

Bar-Renan : « *Tous les actes de Pilate, qui nous sont connus, nous le montrent comme un bon administrateur* (6). »

Ah ! ce sont la *brutalité* et les *répressions sanglantes* qui caractérisent le bon administrateur ? Oui : Voyez Josèphe : Josèphe est un homme bien précieux : c'est une selle à tous chevaux.

Bar-Renan : *donc* « *Tout Juif qui souffre encore aujourd'hui pour le meurtre de Jésus* a droit de se plaindre. » (Page 411. ligne 9.) On appelle cet argument un syllogisme.

Bar-Renan : « *Les Juifs le dirent avec une franchise simple et vraie* : « *Nous avons une loi, et* selon cette loi il doit mourir. » *Ce fut* ..

(1) Jean XV, 15. — (2) Jean XVI, 25. — (3) Id., id., 29. — (4) P. 401. — (5) P. 402. — (6) P. 401. — (7) P. 415.

prêchait pas contre la loi. » *la loi mosaïque qui condamna Jésus... Cette mort fut* légale, *car « Jésus,* sans nul doute, *attaquait le culte établi et cherchait à le détruire* (1). »

Nous avons prouvé dix fois la fausseté de cette allégation ; nous ne signalons ici que la délicieuse harmonie des deux passages.

Renan : « *On est porté à croire* que le Golgotha, à l'époque de Jésus, était compris *dans l'enceinte* des murs (2). »

Il y a une note !!!

Note Renan : « *On est porté à croire* que l'œuvre des topographes dévots du temps de Constantin (qui laisserait ledit emplacement traditionnel *en dehors de la ville*) est quelque chose de sérieux (3). » — Que vos notes soient bénies !

---

§ IV.

INEPTIES ET ERREURS PEUT-ÊTRE VOLONTAIRES.

Nous comprenons, dans ce paragraphe, quelques gracieuses naïvetés qui vous sont échappées, et qui n'ayant pu être classées sous les titres précédents, nous semblent pourtant dignes d'exciter l'admiration du lecteur. Voici ce que nous trouvons, entre mille autres traits charmants, du même genre et de la même force :

« Luc ignorait totalement l'hébreu. Comparez Luc, I, 31, à Matthieu I, 21 (4). »

Je compare, par pure obéissance, et je trouve :

Luc I, 31. L'ange dit à Marie : « Voici que vous concevrez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. »

Matth. I, 21 : « L'ange dit à Joseph : elle enfantera un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus.

(1) P. 411. — (2) P. 416. — (3) Id., note. — (4) Introduct., p. XL.

Il n'y a plus de doute, Luc ignorait totalement l'hébreu.

—

« D'où me vient ceci que la Mère de mon Sauveur vienne à moi (1) ? »

Voyez l'histoire de Cana, le discours de Siméon, et l'excellent M. Bar-Renan, qui, lui-même, cite les passages, dans une note toujours ravissante, et ajoute : « Ces textes impliquent déjà un grand respect pour Marie (2). » Or, dans la même page, vous lisez :

« C'est seulement après la mort de Jésus que Marie acquiert une grande considération (3). »

Il faut le voir pour le croire ; mais je l'ai vu.

—

« Le soir étant venu... Jésus dit à ses disciples :... Donnez-leur à manger. Ils lui répondirent : Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons. Il leur dit : apportez-les moi ici ; et ayant ordonné qu'on fît asseoir la foule sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons, il les bénit, et les rompit, en regardant le ciel ; il donna les pains à ses disciples ; les disciples, à la foule. Tous mangèrent et furent rassasiés. Et ils recueillirent les restes dans douze courbeilles, qui furent remplies des fragments. Or, le nombre de ceux qui mangèrent fut de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfants (4). »

« *Jésus se retira au désert. Beaucoup de monde l'y suivit.* Grâce à une extrême frugalité, *la troupe sainte y vécut ; on crut naturellement voir en cela un miracle.* » (5) Ma foi, je crois que j'eusse fait comme les autres.

—

Jésus, opérant des guérisons le jour du sabbat, ce qui n'était, certes, défendu par aucune loi, les pharisiens le lui reprochaient

R. « *Le sabbat était le point sur lequel Jésus se plaisait le plus à défier ses adversaires. Il violait ouvertement le sabbat, et ne répon-*

(1) Luc I, 43. — (2) P. 154, note. — (3) P. 162. — (4) Matth. XIV, 15, s. — Luc IX, 10. — Marc VI, 23. — Jean VI, 9. — (5) P. 198.

hypocritement, et il leur répondait : « Il est permis de faire le bien le jour du sabbat (1). »

dait aux reproches qu'on lui en faisait que par de fines *railleries* (2). »

Il n'y a que les pharisiens qui aient adressé à Jésus ce mensonge hypocrite. Tachez donc, M. Renan, de ne pas montrer un aussi long bout d'oreille.

—

« Voici qu'une vierge concevra, et enfantera un fils et son nom sera : Dieu avec nous (3). »

R. « *Un chapitre* mal entendu *d'Isaïe où l'on* croyait lire *que le Messie naîtrait d'une vierge* (4)... »

Je serai bien aise de savoir comment on aurait pu lire autrement.

—

« L'accusation de se faire Dieu ou l'égal de Dieu est présenté même dans l'évangile de Jean, comme une calomnie des Juifs. » V. Jean, ch. v. — Voyons Jean, ch. v (5) :

« En vérité, en vérité, je vous le dis... quoi que ce soit que le Père fasse, le Fils le fait de même... de même que le Père ressuscite les morts, et vivifie, de même le Fils vivifie ceux qu'il lui plaît... afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père (6). » Voilà ce que dit Jean.

En réalité, une autre preuve n'eût pas été de trop.

—

« Jésus lui commande, et le démon sortit de lui, et l'enfant fut guéri à l'heure même (7). »

« Je te commande, » dit Jésus, « sors de cet homme, et le démon sortit en poussant des cris (8). »

Bar-Renan indique ces deux textes, sans toutefois les citer, et ajoute : « dans les exorcismes, le diable le chicane et ne sort pas du premier coup (9). »

Comment ! vous ne pouvez même pas parler du diable sans le calomnier ?

(1) Matth. xii, 12. — (2) P. 226. — (3) Is. vii, 14. — (4) P. 251. — (5) P. 243. — (6) Jean v, 18, s. — (7) Matth. xvii, 17. — (8) Marc ix, 25. — (9) P. 251.

Les Mages vont demander à la synagogue où devait naître le Messie : « *à Bethléem* (1), » leur répond-on.

M. Renan fait observer à ce sujet que : « la synagogue n'avait pas une liste des passages qui se rapportaient au règne futur (2). » Les Mages en savaient plus long que lui.

—

Après la guérison du paralytique : « la multitude, voyant cela, fut saisie de crainte (3). »

Après la pêche miraculeuse, Simon Pierre « était dans la stupeur, et tous ceux qui étaient avec lui (4). »

Ecoutez maintenant M. Renan : « *La faculté de faire des miracles passait pour une licence régulièrement départie par Dieu aux hommes, et n'avait rien qui surprît* (5). »

—

« Lève-toi (dit Jésus au paralytique), prends ton grabat et va dans ta maison (6). »

Explication Renan : « *Qui oserait dire que . . . . le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie ? Le plaisir de la voir guérit. Elle donne ce qu'elle peut* (7). »

Ce n'est pas moi qui dirai le contraire, bien sûr.

—

« Les noms des douze apôtres sont ceux-ci : le premier est Simon, qui est appelé Pierre ; puis André son frère, Jacques de Zébédée et Jean son frère, Philippe, et Barthélemy, Thomas et Matthieu le publicain, Jacques d'Alphée et Thaddée, Simon le Chananéen, et Judas Iscariote, qui trahit Jésus (8). »

Saint Marc est identique.

Vous n'aviez donc pas mis vos lunettes, mon Révérend, quand vous lisiez ; autrement eussiez-vous jamais écrit ceci :

« *Les listes des* douze *qui nous ont été conservées présentent beaucoup d'incertitude et de contradiction* (9). »

(1) Math. II, 5. — (2) P. 256. — (3) Matth. IX, 8. — (4) Luc V, 9. — (5) P. 257. — (6) Marc II, 11. — (7) P. 260. — (8) Matth. X, 2, s. — Marc III, 16, s. — Luc VI, 14, s. (9) P. 291.

Saint Luc rétablit le nom de Juda, fils de Jacques, à la place de Thaddée, que les autres évangiles y avaient substitué, pour ne pas le nommer comme l'Iscariote.

—

Vous nous apprenez que Zachée se convertit, devint un saint, se contenta de payer le quadruple de ses biens mal acquis, et de faire de grandes aumônes, moyennant quoi, je pense, il dut entrer dans la *secte,* avec ce qui lui restait. Et vous osez nous dire : « La propriété était interdite (1). »

—

« Celui qui n'accepte pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi (2). »

Note R. : « *Ce trait et autres semblables ne peuvent avoir été conçus qu'après la mort de Jésus* (3). »

Cela vous vexe donc bien, que N.-S. ait prophétisé sa mort ?

—

A propos de la malédiction du figuier stérile (4), — symbole, comme tout le monde le sait, de Jérusalem, — vous trouvez à nous lâcher ceci : « Sa mauvaise humeur contre toute résistance l'entraînait jusqu'à des actes inexplicables et en apparence absurdes (5). » Heureusement que c'est expliqué, maintenant, et absurde pour vous seul, mon révérendissime.

—

« *Deux jours* avant la Pâque... Jésus vint au lieu appelé Gethsémani (6). »

Réflexion Renan : « *Cette scène* (de Gethsémani), *par suite de l'art instinctif qui a présidé à la rédaction des synoptiques,. . . a été placée à la dernière nuit de Jésus et au moment de l'arrestation* (7) ; » à moins que, par suite de l'art instinctif, qui a présidé à la rédaction du roman, elle n'ait été placée par vous huit jours trop tôt.

Cette réflexion n'était déjà pas mal ; mais pour qu'il n'y manquât rien, et afin de la rendre tout à fait originale, voici encore une bonne note : Saint Jean ne parle pas de

(1) P. 307. — (2) Matth. x, 38. — (3) P. 311. — (4) Marc xi, 12, s. — (5) P. 319. — (6) Marc xiv, 1, 32. — (7) P. 377.

l'agonie de Notre-Seigneur ; c'est vrai, parce que les autres évangélistes en parlaient. M. Renan trouve cette omission drôle, et ajoute : « Cela se comprend d'autant moins que Jean met une sorte d'affectation à relever les circonstances qui lui sont personnelles ou dont il a été le *seul* témoin (1). » Adorable candeur ! Eh ! mais, c'est, justement, parce qu'il y avait *trois témoins* que saint Jean n'était pas *seul*.

—

« Tu es donc le Fils de Dieu ? » Jésus leur répondit : « Vous le dites, je le suis (2). »

Renan : « *Il est plus probable qu'ici, comme chez Hanan, il garda le silence* (3) » Je crois bien !

—

« Que son sang retombe sur nous et sur nos fils (4). »

Bar-R. : « *Ces mots furent - ils réellement prononcés ? On peut en douter* (5). »

Si on peut ? Comment donc !

—

« Aucun disciple n'était à ce moment » (pendant que Jésus montait au calvaire) « auprès de Jésus (6) ; » voyez Luc XXIII, 27-31.

En saint Luc, XXIII, 27-31, je lis tout du long, l'épisode des saintes femmes, ce qui prouve peu ; mais il y a une note, grâce à Dieu !

« La circonstance, Luc, XXIII, 27-31, est de celles où l'on sent le travail d'une imagination pieuse et attendrie. Les paroles qu'on y prête à Jésus n'ont pu être écrites qu'après le siége de Jérusalem (7). » Merci, mille fois ; je commençais à m'effrayer.

—

« Et ils lui donnèrent du vin avec de la myrrhe, et il refusa d'en boire (8). »

« Et ils lui donnèrent du vin mêlé de fiel, et l'ayant goûté, il refusa d'en boire (9). »

Ce qui semble indiquer qu'on avait, par cruauté, ajouté

(1) P. 378. — (2) Luc XXII, 69. — (3) P. 297. — (4) Matth. XXVII, 24. — (5) P. 410. — (6) P. 418. — (7) P. 418, note. — (8) Marc XV, 23. — (9) Matth. XXVII, 34.

du fiel, ou remplacé la myrrhe par du fiel. La note ne va pas manquer de nous apprendre que : « *Matthieu fausse ce détail pour obtenir une allusion messianique* (1). » (Page 419.) Quand je l'avais dit que vous y étiez !

—

« Il paraît que les deux voleurs crucifiés à ses côtés l'insultaient aussi (2). »

Voyons la note bénie.

« *Luc, suivant son goût* (un goût bien bizarre) *pour la conversion des pécheurs, a ici modifié la tradition* (3). »

En effet, il est inadmissible qu'il ait commencé par blasphémer, et se soit converti un peu plus tard. Quelle singulière manie il a, ce saint Luc, de vouloir que les pécheurs se convertissent ! C'est, vraiment, intolérable.

—

« C'est celui qui l'a vu qui en rend témoignage : et son témoignage est véritable (4). »

« On crut *voir couler du sang et de l'eau... Jean prétend l'avoir vu* (5). » Ce n'est pas probable, ce n'est que saint Jean qui l'a vu.

—

« Les princes des prêtres, avec les pharisiens, s'assemblèrent ; et ayant été trouver Pilate, lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur, pendant qu'il vivait, a dit qu'il ressusciterait après trois jours. Ordonnez donc que l'on garde son sépulcre jusqu'au troisième jour... (6) »

Tr. R. : « *Il est douteux que les Juifs fussent dès lors préoccupés de la crainte que Jésus ne passât pour ressuscité* (7). »

Ce doit être douteux puisque les évangélistes affirment que c'est certain ?

La note dit qu'on a exagéré les précautions prises par les Juifs, pour les « besoins de l'argumentation chrétienne (8). » Ce qu'il y a d'impayable, c'est que les Juifs eux-mêmes ne le nient pas ; mais M. Renan est plus Juif que les Juifs.

(1) P. 419. — (2) P. 424. — (3) Id., note. — (4) Jean XIX, 35. — (5) P. 428. — (6) P. 429. — (7) Matth. XXVIII, 72. — (8) Id.

Personne n'ignore que Jésus, après sa résurrection, apparut à saint Pierre et à ses apôtres réunis, aux disciples d'Emmaüs, etc. Nous ne citons aucun texte en preuve, parce que les faits sont trop connus. M. Renan ose dire : « Marie de Magdala est *le seul* témoin primitif de la résurrection (1). Ah ! c'est qu'aussi elle avait une « forte imagination, » ayant été, dit facétieusement la note, « possédée de sept démons (2), » et étant *hallucinée,* par-dessus le marché.

—

Je ne puis résister à la joie de signaler le raisonnement de l'auteur au sujet de la résurrection de N.-S. Il se demande si le récit des apôtres est vrai, et s'il faut admettre que le corps de Jésus fut enlevé ; ou, encore si cette opinion est le fruit d'un « enthousiasme crédule ; » et il conclut ainsi : « C'est ce que, *faute de documents contradictoires,* nous ignorerons à jamais.(3). »

C'est absolument comme si l'on demandait ? « Napoléon revint-il de l'île d'Elbe ? Tous ses contemporains l'affirment ; mais comme personne ne contredit ce point d'histoire, c'est ce que nous ignorerons à jamais. »

Dire que c'est à vous, M. Renan, que l'on doit un pareil aveu !

Et dire qu'un homme qui écrit peut poser en principe qu'un fait n'est certain que quand il rencontre des contradicteurs ! Jamais savetier ne fit imprimer de telles sottises.

—

Renan : « *Cent ans au moins devaient s'écouler avant que le nom de Jésus ne fût porté en Espagne* (4). »

Il faut être ignorant comme une carpe pour ne pas savoir que saint Paul y prêcha, et que saint Jacques y vécut : que le tombeau de ce dernier apôtre se trouve à Compostelle ; que saint Pierre conféra la consécration épiscopale à sept convertis que saint Jacques

(1) P. 434. — (2) Id. — (3) P. 434. — (4) P. 437.

lui avait envoyés à Rome, et qui retournèrent prêcher le nom de Jésus-Christ dans leur patrie ; que saint Eugène notamment y fut évêque, pendant que saint Denis l'était à Paris, etc.

—

« C'était pendant l'heure de tierce (1) (de 9 à midi) qu'ils le crucifièrent. »

« Jésus fut condamné vers l'heure de sexte» (commençant à midi (2).

R. « *Quand on le condamna, il était environ midi*(3).»

La note ajoute :« d'après Marc, il n'eût guère été que huit heures du matin, puisque, selon cet évangéliste, Jésus fut crucifié à neuf heures (4). » Il semble qu'il n'est pas nécessaire de connaître le sanscrit pour comprendre que les heures hébraïques étant de plusieurs heures chacune, quand saint Marc dit : C'était *pendant* l'heure de tierce, il ne contredit pas saint Jean, affirmant que c'était vers l'heure de sexte. C'est absolument comme si l'on disait chez nous : « Il est onze heures trois quarts ou environ midi. » Ah ! si vos contradictions pouvaient s'expliquer comme les divergences apparentes des Evangiles !

Nous nous arrêtons ici, non faute de matière ; mais par dégoût et par ennui. C'est un métier repoussant que celui de signaler la mauvaise foi d'un de ses semblables. Il faut du courage pour lire tout un volume dont pas une seule page n'est exempte de semblables énormités ; on voudrait pouvoir croire à l'ignorance ou à la folie, ce serait moins dégradant. Tout ce qu'il y a de sentiments honnêtes dans le cœur se révolte à la vue de ses appâts grossiers, jetés à la crédulité publique, avec une ruse de mauvais aloi et une maladresse dont on ne soupçonnerait pas même un écolier capable. Il faut bien mépriser ses lecteurs pour leur tendre de pareils piéges, et supposer qu'ils s'y laisseront prendre.

(1) Marc xv, 25. — (2) Jean xix, 14. — (3) P. 415. — (4) P. 415.

Jamais, un vrai savant, fût-il outrageusement impie, n'eût osé ourdir un pareil tissu de contradictions et d'inexactitudes volontaires. L'homme au cœur le plus haineux, à l'âme la plus irritée contre Jésus et son Église, n'aurait pas poussé l'audace jusqu'à maltraiter ainsi l'histoire et le bon sens, ni jusqu'à travestir les faits avec un tel cynisme, s'il n'eût, en outre, été doué, à un ineffable degré d'ignorance et d'impudeur.

Nous ne savons quelles peuvent être vos connaissances, M. Renan, soit en matière d'histoire, soit en matière de linguistique, soit même en matière de philosophie ; mais nous sommes porté à croire que celui qui peut faire mentir le français et le latin doit savoir faire mentir, de même, et le grec et l'hébreu. Nous ne sommes pas prophètes, mais nous avons la certitude absolue que les docteurs protestants d'Allemagne, qui, sans doute, sont dans le faux ; mais qui, du moins, savent quelque chose, vont bientôt immoler cette œuvre stupide autant qu'impure, et lui envoyer l'hommage de leurs sifflets et de leurs mépris, avec une splendide unanimité. Quoi qu'on soit frères en erreur, il est trop humiliant de marcher, fût-ce dans les ténèbres du scepticisme, côte à côte avec certaines gens. Il est tels écoliers qui peuvent déshonorer même de méchants maîtres. Les rêveurs d'outre-Rhin auront, je pense, assez de vergogne pour répudier un aussi compromettant disciple.

Après avoir contristé l'âme de nos lecteurs par le spectacle de cette ignoble comédie, et leur avoir montré jusqu'à quel degré de bassesse et de platitude peut faire descendre la brûlante rancune, dans le cœur d'un renégat, nous ne voulons pas terminer cette analyse affligeante sans apprendre, à ceux qui l'ignorent, un fait, assez notoire, qui vient de se passer à Versailles (1),

(1) Ceci était écrit en 1863.

et qui, si nous sommes bien renseigné, n'est pas un fait isolé.

Une de nos célébrités littéraires se sentait mourir. Sur son lit de mort, cet homme voulut se faire lire tout entière la *Vie de Jésus* par M. Renan ; après quoi, il demanda qu'on lui fît également la lecture des quatre Évangiles. Il n'avait ni vécu, ni écrit, ni pensé en chrétien ; mais, frappé de l'éclat résultant de ce glorieux contraste, il s'écria, comme ébloui de la splendeur d'une illumination soudaine : Là, je n'ai trouvé que sophismes, contradictions, mensonges ; ici, je vois la simplicité, l'unité, la candeur. C'est donc ici et non pas là que se trouvent la vérité et la vie. M. Renan m'a converti : qu'on aille me chercher un prêtre, je veux mourir chrétien.

Et l'on dit qu'à son convoi funèbre marchaient, côte à côte, dans le cortége, le célèbre professeur au Collége de France et le pauvre religieux, qui avaient, chacun à leur manière, travaillé à ouvrir au publiciste repentant les portes éternelles de la patrie.

L'un se demandait, je pense, pourquoi il était venu rendre cet honneur à un corps dans lequel la vie était irrévocablement éteinte ; mais l'autre, certainement, bénissait Dieu d'avoir, dans sa miséricorde suprême, rappelé l'âme d'une de ses brebis errantes, au saint baiser de la réconciliation paternelle, et aux pures et chastes délices de l'immortalité.

LETTRE XVe.

Les extrêmes se touchent. — Les empoisonneurs d'âmes.— Démangeaison du renard qui a la queue coupée. — Le hareng garde toujours l'empreinte de la caque. — On peut donner sa démission sans, pour cela, devenir un transfuge. — La grande loi du remords. — Il est malaisé de détrôner Dieu. — Unité du divin caractère de Jésus-Christ. Blasphèmes insensés. — M. Renan ne veut rapetisser J.-C. que pour pouvoir lui offrir ses hommages. — L'idolâtre du Collége de France.

Il y a un fait qui, pour prendre sa source dans l'ordre purement moral, n'en est ni moins incontestable, ni moins certain ; ni, même, moins apparent : je pense pouvoir vous le signaler dans cette lettre, et vous faire part d'une observation dont votre conscience ne saurait méconnaître la justesse. Je n'y mêlerai ni aigreur, ni sarcasme.

Quand un homme, après avoir longtemps poursuivi un but avec d'ardents désirs, après avoir suivi une route qu'il aimait, après avoir aspiré violemment à la possession d'un objet qu'il convoit ; quand, dis-je, cet homme, soit par un égarement funeste, soit par un sage retour sur lui-même, vient à tourner le dos au but vers lequel il a longtemps tendu, à rétrograder dans sa voie, à renoncer à ses espérances, jamais il ne reste indifférent vis-à-vis des choses vers lesquelles le portaient ses affections d'autrefois.

On peut demeurer impartial et froid devant les personnes et les choses les plus aimables et les plus belles mais jamais devant celles qu'on aima. Jamais on ne

passe de l'amour ardent à la tiédeur de l'indifférence, jamais de l'admiration au dédain, jamais de l'estime à l'oubli ; quand on n'aime plus, on hait ; quand on n'admire plus, on repousse; quand on n'estime plus, on méprise : telle est l'inexorable loi qui pèse sur la nature humaine.

Mais la haine se décuple encore, quand l'âme ne peut associer à ce sentiment sauvage le mépris et le dégoût, et qu'elle se voit contrainte, par le tribunal de la conscience, de conserver toute sa vénération pour la splendeur de ce qu'elle n'aime plus, et de l'admirer encore. Ainsi se vérifie cette parole profonde d'un sage que vous qualifiez du titre de « l'un des vrais ancêtres de Jésus (1)»: « Le culte de Dieu devient l'exécration du pécheur (2). »

Quiconque a vécu en a fait, ou subi l'expérience.

Or, comme le besoin de faire partager ses impressions à ce qui nous entoure, est profondément inhérent à la nature humaine, l'homme ayant été créé par Dieu avec un indestructible instinct social, il faut que, sous l'empire de cette nécessité fatale, tout membre de cette race, qui est *un* dans sa racine, *un* dans sa chute, *un* dans sa réhabilitation, *un* dans son terme final, tende, par toutes les puissances de son être, à communiquer à ses frères, ses pensées, ses aspirations et ses sentiments, avec d'autant plus d'énergie que la haine que nous venons de signaler lui ronge davantage le cœur.

Et cela est vrai pour tous : pour le chrétien comme pour l'impie ; pour le bon comme pour le mauvais; pour l'apostat comme pour l'apôtre.

La seule différence, le seul signe caractéristique auquel on puisse discerner , avec une infaillible certi-

(1) P. 330.— (2) Eccli. I, 32.

tude, l'amant nouveau d'une cause sainte, du sectaire épris des ténèbres, ne consiste ni dans l'ardeur de leur prosélytisme, ni dans l'éclat de leur parole ; mais dans l'impulsion qu'ils reçoivent, dans les armes qu'ils emploient, et dans la fin qu'ils se proposent, en allant au combat.

L'un et l'autre, puissants pour aimer, et puissants pour haïr ; l'un et l'autre, dévorés d'une soif inextinguible de conquêtes et de victoires ; l'un et l'autre, ennemis irréconciliables des doctrines auxquelles ils ont déclaré la guerre, il fallait que Dieu, pourtant, dans sa toute-puissance miséricordieuse, gravât sur leurs fronts un signe, et plaçât entre leurs mains un drapeau, à l'aide desquels les soldats, hésitant dans leur choix, puissent distinguer le camp de la lumière de celui des ténèbres, et élire, librement et sans crainte de méprise, le champion de la vérité ou celui de l'erreur.

Vous les connaîtrez à ce signe :

L'homme qui combat pour le vrai et le juste ne recourt point à l'arme du mensonge : et, tout en abhorrant les erreurs qu'il combat, il aime toujours celui qui les professe, avec la tendresse d'un frère. Pour celui, au contraire, qui soutient la cause du mal, toutes les armes sont bonnes ; et il associe, dans sa haine, la vérité et ceux qui l'enseignent.

L'un et l'autre sont ardents à la lutte ; mais l'un aspire au triomphe par un sentiment d'amour ; et l'autre, par une démangeaison d'orgueil.

Enfin, l'apôtre de la lumière sait que la cause qu'il défend ne saurait succomber dans le combat, parce qu'au-dessus de sa tête il sent l'impénétrable bouclier de Celui duquel dépend la victoire.

Voyez ce qui se passe, même dans le domaine des

passions les plus brutales : à peine une âme est-elle tombée dans le bourbier, qu'elle éprouve, aussitôt, comme un infâme besoin d'entraîner d'autres âmes dans sa chute, et de leur faire partager sa honteuse déchéance. L'humiliation qu'on éprouve de voir une tache de boue à son vêtement, entraîne fatalement celui qui ne veut pas l'enlever, à s'efforcer d'éclabousser les autres. N'importe à quelle sphère sociale vous apparteniez, jamais vous ne verrez un déserteur rester neutre, et spectateur impassible de la bataille.

Si vous êtes tombé dans la débauche du corps, vous tendrez des piéges à l'innocence d'autrui ; et cela, sans autre profit que celui d'applaudir à une ruine, et de battre des mains à une dégradation.

Si vous avez glissé dans le libertinage de l'intelligence, vous traînerez le boulet d'une inextinguible rancune contre la lumière qui, jadis, éclaira vos pas ; et vous conspirerez contre la foi d'autrui, sans prétendre retirer d'autre bénéfice des erreurs et des doutes dont vous empoisonnerez les âmes, que l'odieux plaisir de voir ces mêmes âmes enveloppées, avec vous, du même fétide brouillard.

Voilà pourquoi, vous, monsieur Renan, poursuivez avec de si âpres désirs le but auquel, maintenant, vous avez consacré votre vie. Vous aurez beau voiler vos tendances sous la gaze d'une urbanité affectée, on sent la griffe percer sous les gants jaunes ; et le coup de poignard, dans le coup de chapeau. Vous subissez l'inexorable conséquence de l'apostasie ; et vous sentez le renégat de loin. Rivé à votre chaîne, vous la porterez partout, si vous essayez de professer l'hébreu, vous ne pourrez que professer l'athéisme ; et, fussiez-vous dans une chaire de mathématiques, vous pointeriez le canon de l'algèbre contre Dieu. Vous êtes désormais condamné à

tourner dans un cercle sans issue : et, tant que vous n'aurez pas frappé votre poitrine avec une amère repentance, de ce cercle là- vous ne sortirez jamais. Chez vous, l'impie dévorera tout, jusqu'aux moelles ; le littérateur sera, comme le savant, étouffé par le sceptique ; la bile et le fiel se sont mêlés à votre sang, et vous ne verrez plus aucun objet sous sa réelle couleur ; vous avez la jaunisse intellectuelle : rien de ce qui est lumineux ne paraît blanc à vos yeux.

Et vous y passerez tout entier corps, et âme. Je vous porte le défi éternel d'écrire dorénavant une seule ligne, ou de prononcer une seule phrase, sans qu'elles renferment une pensée d'agression contre Dieu et son Christ. Avec des instincts dévots, des aptitudes poétiques, une nature mystique, vous brûlerez sous le nez d'une divinité imaginaire un encens qui aurait dû fumer devant un autre autel. Votre mysticisme s'évaporera comme un gaz de malsaine senteur; vos fleurs artificielles, montées sur un fil de fermal recuit, n'auront jamais qu'une odeur de papier peint ; et votre dévotion, tournant à l'aigre, ne saura offrir à la grande victime du Calvaire, que l'*Ave, Rabbi*, du Gethzémani, ou les génuflexions du prétoire.

On dit que vous avez passé du temps au séminaire, et que le fer sacré a tracé sur votre tête la quadruple couronne des ordres que l'on appelle mineurs : on dit que, sondant alors votre conscience, et n'y trouvant pas ce qu'il faut pour accepter les charges redoutables du sacerdoce, vous reculâtes devant la perspective de vous lier pour jamais ; et que, libre encore, vous préférâtes les joies humaines d'une vie moins sublime aux formidables exigences d'une divine profession. Si cela est, cet acte vous honore. Il vaut mieux, mille fois, donner un honnête père de famille à la société humaine, que d'empoisonner de l'haleine d'un mauvais prêtre le sanc-

tuaire de Jésus-Christ. Nul, jamais, sur ce point, n'aura la lâcheté de reprocher à votre vie, une détermination qui l'ennoblit : mais on peut demeurer sous-officier dans l'armée, sans devenir un transfuge ; et ce n'est pas en refusant l'épaulette, c'est en passant à l'ennemi qu'un soldat s'avilit.

Il est rare qu'un militaire déserte pendant l'action, pour le seul plaisir de jeter là ses armes. S'il quitte alors son poste, c'est pour tirer l'épée contre sa propre patrie.

C'est là ce que vous avez fait, par des motifs que connaissent seuls votre conscience et Dieu.

Mais souvenez-vous que vous portez gravé dans votre chair un indélébile stigmate. Vous êtes acolyte pour l'éternité. Si vous voulez incendier le temple saint vous ne pourrez armer votre main que de la flamme d'un cierge, ni frapper le Dieu qu'on y adore autrement qu'à coups d'encensoir. On a beau tacher d'encre son surplis, et déchirer sa soutane, le vêtement bénit ne se peut arracher jamais. On ne s'en dépouille pas même en se dépouillant de sa vie : et c'est le sentiment de cette vérité écrasante qui vous domine et vous poursuit.

L'Église ne reproche jamais à un enfant, même coupable, les bienfaits dont elle le combla, ni le lait qu'il puisa dans son sein ; mais, sous l'empire de la loi inflexible et éternelle qui vous a déjà saisi, vous vivrez désormais comme ces héros de la fable, remplissant le tonneau percé de la philosophie, avec l'eau plus ou moins trouble de vos sophismes ; roulant sans fin sur les flancs escarpés de la montagne immense, le rocher rebelle d'une science qui vous refusera son concours ; convoitant l'étincelle d'un brasier que Dieu a mis à l'abri de vos orgueilleuses tentatives ; et, par-dessus tout, le cœur rongé par le vautour de vos ressouvenirs.

Ce n'est pas en vain, Maître, que l'on brise avec les traditions maternelles, avec les émotions de son enfance, avec la foi de sa jeunesse. Au travers des artifices de votre parole, on sent l'amertume du prodigue ; et si vous n'êtes pas encore du nombre de ceux qui disent : Je me lèverai et j'irai à mon père, vous êtes déjà du nombre de ceux qui regrettent le banquet des anciens jours.

Ce n'est sans doute qu'à vous-même, et à vous seul, que vous le dites, dans l'ombre, ce mot de dissipateur ingrat : « Ici je meurs de faim. » Mais lorsque vous voulez nous faire croire que votre âme rassasiée se nourrit, suffisamment, avec les restes du troupeau d'un dur maître, les haillons dont votre nudité se pare, et la maigreur de vos doctrines, nous révèlent, surabondamment, que vous jouez à l'homme repu, par orgueil.

Un jour viendra, peut-être, auquel les tentatives que vous faites maintenant pour détourner les simples de la voie droite de l'Évangile vous reviendront au cœur avec d'amers remords. Dieu veuille que ce jour arrive bientôt ; mais vous n'en êtes pas encore là. Aujourd'hui votre unique pensée consiste à conduire le prochain vers le piége où vous avez laissé votre queue, pour faire oublier au public que vous n'êtes autre chose qu'un renard écourté,

> A quoi sert cette queue ? il faut qu'on se la coupe...,

répétez-vous sur votre flûte de Pan, d'un bout à l'autre de votre livre ; mais le lecteur sourit, et, prévenu par votre mésaventure, il vous a répondu sur le même ton :

> Mais tournez-vous de grâce et l'on vous répondra...

On sait pourquoi vous n'aimez ni Jésus-Christ, ni les saints, ni l'Église : et, d'avance, on devinait vos tendres sympathies pour tout ce qui fut hostile à Dieu. Si vous ne pouviez pas nous prêcher l'Évangile, vous pouviez, du moins, vous priver du plaisir d'en outrager les auteurs : la haine vous a rendu maladroit.

Vous vous êtes dit qu'il ne suffisait pas à votre étrange triomphe d'avoir détrôné le Christ dans votre cœur ; mais qu'il vous fallait entraîner dans une semblable chute les âmes simples et naïves, qui avaient la candeur de croire encore en Lui ; et, pour ménager la transition, vous avez pensé à substituer une royauté de théâtre à l'empire suprême de la terre et des cieux. Insensé ! et vous avez pu croire que celui qui soutient les mondes entre le pouce et l'index de sa puissante main, celui qui, d'un souffle, donne, à tout ce qui respire, le mouvement et la vie ; celui devant lequel le soleil n'est qu'une lampe qui se consume, et le firmament une tente de berger ; vous avez pu croire qu'à vos ordres suprêmes, celui là, se dévêtant de son royal manteau, descendrait sur les tréteaux d'un théâtre des boulevards, et tenant à la main un sceptre de sapin doré, et, sur la tête une couronne de carton peint, consentirait à jouer le rôle de souverain imaginaire dans une pièce écrite par vous ?

Allons donc ! illustre professeur, vous voulez rire. Même aux *Français*, quand on représente *Auguste* ou *Charles-Quint*, on ne va pas frapper à la porte du Louvre, pour inviter le maître de céans à intervenir dans la comédie et s'y grimer en acteur.

Voilà, pourtant, jusqu'à quel degré de démence vous avez pu descendre. Vous avez cru qu'avec quatre pages de prose bien alignées, vous pouviez formuler contre le Christ un réquisitoire d'une politesse si exquise, que

vous lui persuaderiez de résigner ses fonctions. Jésus en a bien vu d'autres ; et son nom seul a suffi pour limer les dents de reptiles plus redoutables que vous. Cet acier-là n'est pas trempé de main d'homme, voyez-vous, et ne s'usera pas plus sous les petites morsures de l'apprenti séminariste qu'il ne s'usa dans les mâchoires démantelées d'Arius.

J'ai voulu faire précéder de ces quelques réflexions l'examen de la dernière partie de votre livre, parce que, sans ce préliminaire indispensable, la plupart de mes lecteurs n'eussent jamais voulu croire que l'écrivain, même le plus obscur, ait consenti à infliger à son nom une pareille flétrissure, en l'attachant au pilori d'une pareille œuvre, et se serrer le cou, de ses propres mains, dans un pareil carcan.

Ainsi que nous avons déjà pu l'observer, vous vous êtes senti prodigieusement gêné dans l'accomplissement de votre tâche. Le double caractère qui se manifeste dans la vie de Jésus-Christ procède du double titre dont il est revêtu. Quoique ses actes soient parfaitement personnels, puisqu'il est UN dans sa personne, il faut que la nature divine et la nature humaine, dont il possède toute la plénitude, se révèlent, soit simultanément soit tour à tour ; mais d'une manière toujours palpable et saisissante, dans toutes les œuvres de sa vie. C'est là ce qui imprime à Notre-Seigneur un cachet qui lui est propre, et une physionomie que jamais nul n'a partagée avec lui.

Cette simplicité admirable, cette unité parfaite, qui se retrouvent en lui, à tous les instants et dans toutes les circonstances de sa vie, s'associent merveilleusement avec le double point de vue sous lequel il peut et doit être contemplé ; de sorte que, de chacune de ses paroles ;

comme de chacune de ses œuvres, jaillissent, avec une incomparable splendeur, les rayons de sa toute-puissance, au travers des voiles de son humanité.

C'est là ce qui donne à la grande figure du Sauveur un caractère qui lui est tellement propre, que personne, avant ni après lui, n'a offert ni n'offrira au monde la manifestation d'un pareil type. Le moindre de ses gestes le ferait reconnaître à l'âme la plus naïve. Dans l'accent de sa parole humaine, on adore la majesté d'un Dieu ; de même que, devant l'imposant spectacle des prodiges dont sa route est semée, on sent la nature humaine, qui se manifeste dans les abaissements de la plus incomparable humilité.

Quand il n'y aurait pas d'autre preuve que celle-là de la divinisation de l'humanité dans la personne de Jésus-Christ, il semble qu'elle suffirait encore. Comment cela est-il possible? demande la science, effarouchée d'un semblable mystère. « Venez et voyez (1), » lui répond la simplicité, si profondément sage, de la foi. Et quand la science consent à jeter, sur la douce figure du Verbe fait chair, un seul regard sans orgueil, elle s'écrie, avec Nathanaël : « Tu es le fils de Dieu et le roi d'Israël (2). »

Partout et toujours le même, parce qu'il est partout et toujours homme-Dieu, en laissant le rabot et la scie, Jésus se pose, d'un premier bond et publiquement, à la place qui lui appartient, et que personne ne lui conteste. On s'étonne ; mais on ne proteste pas. Sur la montagne des bords du lac, comme sur celle du Calvaire, il prêche sa doctrine avec autorité, et du plein droit de sa toute-puissance ; et chacun l'écoute, sans même penser à requérir qu'il exhibe ses pouvoirs.

(1) Jean I, 47. — (2) Id. I, 49.

Dès le premier jour de son ministère public, il est complet : l'aube de sa vie n'a pas moins d'éclat que le midi de sa carrière : il se lève, il chemine, il se repose en Dieu. D'une voix ferme et assurée, il proclame sa double nature ; et, sans se laisser jamais ni abattre ni éblouir, il ne rappelle qu'il est Dieu que pour ceux qui, ne le voyant qu'avec des yeux de chair, le considèrent uniquement comme un homme ; et ne manifeste les défaillances de sa nature humaine que pour apprendre au monde, qui semble l'oublier, qu'il n'est pas seulement Dieu.

Il est impossible de concevoir une telle règle de conduite dans la personne d'une pure créature. Jouer un pareil rôle n'est pas dans les limites des forces humaines. Supposez l'âme la plus richement douée d'éner gie, de volonté, de lumières, de grandeur morale ; et, même (quoique ces termes soient parfaitement antipathiques), de ruse ; et je la défie de soutenir, ne fût-ce que pendant la durée d'un seul jour, le personnage qu'a joué Jésus pendant plus de trois années.

C'est là une vie armée de toutes pièces, et se révélant dans toute sa majesté, dès son aurore, sans efforts, sans affectation, sans recherche. On sent qu'il est aussi naturel à Jésus de pleurer près du tombeau de Lazare, que de se transfigurer sur le Thabor. Il ne cherche ni ne fuit la foule pour opérer ses miracles ; autant vaut, pour lui, la chaumière de son apôtre, que la multitude qui le suit au désert. Il ne réunit pas, il est vrai, une commission de chimistes et d'historiens avant de rendre la vie au fils de la pauvre veuve ; mais il ne redoute pas non plus le voisinage intéressé des pharisiens et des scribes, pour guérir le paralytique de la piscine. Marchant, d'un pas ferme et toujours égal, sous la main divine de son Père, il sait que ses jours ici-bas sont

comptés, et il en connaît le nombre. Quand son heure est venue, il ne veut plus vivre ; et quand elle n'est pas encore arrivée, il ne veut pas mourir.

Un homme, qui n'eût dominé les événements que du haut de son intelligence, n'eût ni fui les honneurs du triomphe, ni cherché les humiliations de la mort. Au point de vue de la sagesse humaine, Jésus ne fut qu'un insensé. Il avait de riches disciples, il se choisit des apôtres pauvres ; des docteurs suivaient son école, il envoya prêcher des ignorants ; des pharisiens honnêtes l'admettaient dans leurs demeures, mais il ne leur confia pas la diffusion de son Évangile. Ce ne furent ni Zachée, ni Nicodème, ni Lazare, ni même Joseph d'Arimathie dont il s'entoura, quels que fussent leur foi en lui, leur dévouement et leur amour. Quand, ici, il pouvait entraîner tout un peuple à sa suite, et conquérir toutes les populations de la Judée par le charme divin de sa parole ; au moment où les ovations pleuvaient sur sa tête, et où il n'avait qu'à laisser faire pour devenir, avec une splendeur incomparable, chef d'école sans rival, il écarte de son front les palmes de la victoire, pour faire place à la couronne d'épines qui l'attend ; et, sans passion, sans exaltation, sans fanatisme, mais uniquement parce qu'il sait que son heure est venue, il se prépare en silence à la croix.

Un homme, peut-être, eût trouvé l'enthousiasme de courir au martyre, et d'appeler sur soi la condamnation et la mort. Plus grand que tous les hommes, Jésus la désire toujours, cette mort, sans la chercher jamais. Au-dessus de toutes les puissances créées, en dépit même de ses aspirations infinies, il fait ce que jamais créature ne saurait faire : il désire sa croix et l'attend.

Il nous est aisé, à nous qui recueillons les fruits de ses souffrances amères, de dire : C'était ainsi qu'il

fallait faire pour réussir. Oui, sans doute, c'était ainsi qu'il fallait faire pour réussir ; mais supposer qu'un homme, au temps où vécut Jésus, comme à n'importe quel âge du monde, ait pu jeter sur l'avenir un regard assez perçant pour comprendre que la crèche, l'état de charpentier, l'apostolat des ignorants, le mépris des richesses, la fuite des honneurs, la société des pécheurs, les ovations des pauvres, l'hosannah des petits enfants, la prédication inflexible d'une doctrine à laqueller épugnaient ses plus chers disciples, l'opposition du pharisaïsme, du sacerdoce et de l'aristocratie, les affronts du prétoire et la mort sur un gibet ; supposer, dis-je, qu'un homme, quelque regard d'aigle qu'il ait jeté sur les siècles, ait pu deviner et voir que toutes ces choses, — sans lesquelles le christianisme ne serait jamais né, — étaient les conditions essentielles qui devaient le produire ; admettre, je le répète, qu'un homme ait pu prévoir tout cela, et n'ait été qu'un homme, c'est pousser la stupidité jusqu'au delà de ses dernières limites, et démontrer sa propre folie, avec la même évidence que Jésus a démontré qu'il est la sagesse de Dieu.

Telle est, pourtant, la tâche que vous avez entreprise : et, je vous le dis en face, votre procédé est honteux. Quel que soit le degré d'ignorance ou d'oubli auquel vous soyez tombé, il est impossible que vous ne sachiez pas ce que sait la dernière paysanne de mon pays ; et, d'ailleurs, il est des choses qu'on n'oublie jamais.

Vous savez aussi bien que moi que la vie de Jésus-Christ tout entière n'a subi aucune altération, et n'a été sujette à aucune intérieure vicissitude ; vous savez qu'il a, dès son premier discours, prêché l'amour de la pauvreté et des souffrances ; vous savez que, dès le début de sa carrière apostolique, il flétrit l'orgueil, le men-

songe et l'hypocrisie ; vous savez que le ressentiment et la colère n'ont jamais trouvé place en son cœur. Vous savez tout cela ; et, pourtant, trahissant, à la fois, le bon sens et l'histoire, vous choisissez, avec art, tous les traits épars de cette divine vie ; et, après avoir tracé votre plan, et fait votre siége, vous appliquez à chacune des trois périodes que vous supposez réelles, les traits spéciaux que vous pensez devoir leur appartenir.

Pour l'Idylle galiléenne, toutes les douces paraboles et les suaves enseignements. Alors, vous le peignez, avec le sourire perpétuel sur les lèvres, menant, au milieu de son cortége de paranymphes, une vie de noces et de festins. Nous vous avons, déjà, sur ce point, convaincu de mensonge.

Puis, nous le représentant entraîné par les désirs d'une multitude enthousiaste, vous le faites sacrifier conscience, probité, honneur, pour satisfaire la curiosité crédule d'une populace imbécile. Comme si, au contraire, il n'eût pas perdu, les uns après les autres, sciemment et volontairement, presque tous ses disciples, pour le plaisir stupide, selon vous, de leur faire savourer l'insipide répétition de je ne sais quel insipide calembour.

Juste ciel ! il faut qu'une cause soit bien mauvaise pour que son défenseur se voie contraint de transformer, pour ses besoins, Jésus-Christ en faussaire ! N'importe, vous voulez le détrôner à tout prix ; et il deviendra, sous votre plume, de naïf villageois un habile suborneur. Il jouera au diseur de bonne aventure, et se transformera en sorcier. Voyez ! voici le moraliste qui tombe dans le tireur de cartes. C'était, dites-vous, nécessaire ; oui, nécessaire au plus ignoble de ceux qui, comme vous, instruits par l'expérience d'un autre âge,

savent que la caricature est, en certains pays, l'arme la plus redoutable aux rois. Trois ou quatre dynasties ont été tuées par les rapins ; pourquoi n'en serait-il pas de même de la dynastie chrétienne ? Raisonnement splendide ! Alors vous avez pris les crayons de Gavarni et de Cham : le professeur d'hébreu s'est fait dessinateur du *Charivari*.

Enfin, cette phase imaginaire de la vie de Jésus étant bien et dûment épuisée, il vous restait à le peindre aux derniers jours de sa divine carrière. Arrivé là, en présence de sa Passion adorable et féconde, voici que vous, tombant bien au-dessous du philosophe de Genève, n'avez pas su comprendre que la mort de Jésus-Christ fut la mort d'un Dieu. Conséquent à votre principe, vous avez interrogé votre haut intellect, et vous vous êtes demandé comment il se pouvait faire que Jésus, de gaieté de cœur, ait ainsi voulu mourir. Ce Jésus que vous nous représentiez, naguère, « repoussant » les grands et les riches, sur lesquels il sentait n'avoir pas prise ; ce Jésus, s'entourant, exclusivement, des pauvres, des simples et des petits, les seuls qui crussent en lui ; comment allez-vous nous expliquer, maintenant, que le pasteur de ces âmes candides abandonne ainsi son troupeau bien-aimé, et vienne se jeter dans la gueule du loup, sans nécessité aucune, et par un acte de la plus incompréhensible démence ? Et votre intellect puissant, trop étroit pour concevoir la merveille de ce mystère, se sentant acculé dans l'impasse de l'absurde, s'est glorieusement tiré de la difficulté en affirmant que son héros était fou !

Alors disparaît de la scène le charmant Rabbi, passé plus tard à l'état de somnambule ; Jésus va subir, sous votre plume, la troisième et la plus étrange des transformations. Voici que vous nous révélez d'abord, que

« sa vie vagabonde commence à lui peser (1). » C'est, sans doute, pour ce motif qu'il la continue jusqu'à la fin de sa carrière. Puis, irrité des résistances que sa doctrine rencontre, malgré la diffusion incroyable de son évangile, il s'aigrit devant l'incrédulité même la moins agressive (2). » Il jette « un défi à la nature (3) » entière : « sa morale exaltée, exprimée dans un langage hyperbolique et d'une effrayante énergie (4), » ne tend à rien moins qu'à « briser la vie » de famille, la vie sociale et les liens du sang. « Sa douceur naturelle semblait l'avoir abandonné ; il était rude et bizarre, de mauvaise humeur contre toute résistance, » à tel point que « ses disciples eux-mêmes en avaient peur (5). » « Ses exigences n'avaient plus de bornes, il voulait une abnégation outrée (6). » « Entraîné par cette effrayante progression d'enthousiasme, commandé par les nécessités d'une prédication de plus en plus exaltée, Jésus n'était plus libre. Parfois on eût dit que sa raison se troublait »... Il avait « le vertige (7), » « la passion qui était au fond de son caractère l'entraînait aux plus vives invectives (8). » Il était devenu « intraitable jusqu'à la folie pour ceux qui ne pensaient pas comme lui... Ses recommandations... renfermaient les germes d'un vrai fanatisme... » : Il tombait dans les excès de « la colère la plus effrénée (9). » « Ses provocations frappaient toujours au cœur (10) ; » sa prédication devenait « un appel séditieux (11) » : « Il laissait percer contre ses ennemis un ressentiment sombre (12) : » Et, enfin, « sa mauvaise humeur » (13) devenant de plus en plus aigre, il en arrive à ce degré de frénésie que se trouvant, désormais, « to-

(1) P. 322. – (2) P. 325. — (3) P. 313. — (4) P. 314. — (5) P. 319. — (6) P. 312. — (7) P. 318. — (8) P. 325. — (9) P. 326. — (10) P. 334. — (11) P. 354. — (12) P. 371. — (13) P. 354.

talement hors de la nature (1), » il rêve, pour se venger des Pharisiens qui le repoussent, et affermir dans la foi le peuple qui l'exalte, il rêve, comme moyen infaillible de démontrer sa divinité et de conquérir le monde des âmes, d'en finir avec la vie, par l'ingénieux procédé « du suicide ! »

Et c'est devant la statue de cet être, de ce sombre géant, comme vous l'appelez ; du berger devenu hypocrite, de l'hypocrite devenu fou, du fou devenu furieux ; c'est autour de cet autel dressé à je ne sais quel imbécile impossible, pour lequel il eût fallu bâtir un Charenton exprès, c'est devant cet homme « compromettant » sa doctrine, dégoûtant ses sectaires, effrayant ses apôtres, s'irritant de ses triomphes, furieux d'être élevé sur le pavois de l'opinion publique, rêvant la mort la plus lâchement coupable, pour couronner l'œuvre la plus détestablement impie ; c'est aux pieds de cet homme qui, ainsi que vous le dites vous-même, eût cent fois, dans n'importe quel gouvernement policé, eu affaire avec la police correctionnelle pour délit d'injures ; c'est devant cet homme que vous m'apprenez à mépriser, à redouter et presque à haïr cet homme dont quiconque possède un débris de conscience doit s'éloigner avec horreur ; c'est aux pieds de cette impure et sanguinaire idole que j'aperçois avec stupeur une seule créature, le front dans la poussière, et qui, humblement prosternée, lui chante dévotement l'hymne qui suit :

« O Jésus ! ta vertu n'a pas baissé ; mais ce furent les hommes qui, en te touchant, t'abaissèrent à leur niveau (2). » Je te reconnais cependant pour vraiment « Fils de Dieu, » pour « un demi-dieu, » pour « un dieu (3). » Tu es « la plus haute de ces colonnes qui

(1) P. 316. — (2) P. 319. — (3) P. 334, 458.

montrent à l'homme d'où il vient et *où il doit tendre*. En toi s'est condensé tout ce qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature. Tu n'as pas été impeccable, et beaucoup de tes fautes ont été dissimulées ; mais, par un excès de volonté héroïque, tu as conquis le ciel. Çakia-Mouni, peut-être, excepté, il n'y a pas eu d'homme qui ait foulé aux pieds la famille au même point que toi. Tu ne vivais que de ton Père et de la mission divine que tu avais la conviction de remplir. »

« Je m'incline donc devant toi : tu ne seras pas surpassé. Ton culte se rajeunira sans cesse ; et tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas de plus grand que Jésus (1) ! »

J'ai cité textuellement. Cette chanson burlesque, c'est la vôtre ; et cet idolâtre, c'est vous.

(1) P. 459.

LETTRE XVIe.

Le Dieu coupé en deux. — L'Évangile du peut-être. — Jésus mis en parallèle avec Marc-Aurèle et Spinosa. — Parallèle de Jésus-Christ et de Judas : le beau rôle est celui du traître. — Les Apôtres transformés en assassins. — S. Jean a calomnié sa victime. — Le pauvre Judas ne s'est probablement pas pendu. Le progrès, selon Bar-Renan. — Épargnez-nous vos éloges. — La pauvreté intellectuelle des adversaires de l'Église est une bonne leçon pour qui la veut comprendre. — Plus chrétien que S. Jean Chrysostôme. — Farceur !

Il serait profondément superflu de combattre les affirmations ridicules dont vous semez cette dernière partie de votre *Vie de Jésus*. Il n'est pas de cuisinière sachant lire qui ne puisse vous rire au nez, en connaissance de cause, lorsque vous venez lui offrir d'adorer le demi-dieu de votre invention. Devant ce dieu coupé en deux, nul autre que vous n'ira jamais porter l'encens de ses hommages. Les parfums que vous brûlez devant cette divinité bouffonne sentent l'asphalte des trottoirs : c'est là tout ce qu'on en peut dire de mieux.

C'est en vain que vous tentez d'établir votre thèse à l'aide de citations frauduleuses ; confondant volontairement les faits et les dates, et les lieux ; et cherchant à faire glisser adroitement, dans l'histoire des derniers jours de Jésus-Christ, un texte évangélique que vous savez appartenir à celle de ses premières années. Le plus petit enfant du catéchisme en sait assez pour vous arrêter au passage, et vous crier : Mensonge !

Que pourrait-on dire des excentricités dont votre narration est constellée ? Les citer toutes serait un long travail ; et, quelquefois, une besogne trop immonde. On ne peut plus que pleurer dès qu'il s'agit de la Passion de Jésus-Christ. Qu'est-ce que c'est, je vous prie, que cette femme, « cassant un vase sur les pieds de Jésus, pour se conformer au vieil usage qui consistait à briser la vaisselle dont on s'était servi pour traiter un étranger de distinction » (1)? Que veut dire cette crasse ignorance qui vous fait transformer la ville de Jérusalem en « une bicoque(2) ; » quand vous pouviez si facilement savoir que, lors du siége de cette bicoque, plus de douze cent mille Juifs, au témoignage de Josèphe, votre ami, y périrent par le fer ou la famine ; et près de cent mille furent réservés par le vainqueur pour être réduits en servitude? Dans quel égoût avez-vous ramassé ces suppositions impures, que vous associez à l'histoire de la divine agonie, et que je n'ose même, par pudeur, indiquer ici ? Qu'est-ce que c'est que ce Pilate « tournant la chose en comédie (3), » à l'instigation de sa femme, laquelle, « *peut-être,* avait pu entrevoir le doux Galiléen de quelque fenêtre du palais, et qui, *peut-être,* l'ayant revu en songe, le sang de ce beau jeune homme, qui allait être versé *(sic)*, lui donna-t-il le cauchemar » (4) ? Qu'est-ce que c'est que cette « forte imagination de Marie de Magdala et ce pouvoir divin de l'amour, moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité » (5) ? Qu'est-ce que c'est que « l'extravagant saint François d'Assise, et l'hystérique sainte Thérèse (6), » et cet Apollonius de Tyane qui « transporte les hommes au ciel, » et que vous qualifiez par conséquent de « dieu » (7)?

(1) P. 373. — (2) P. 375. — (3) P. 407. — (4) P. 403. — (5) P. 434. — (6) P. 452. — (7) Id.

Voilà, pourtant, à quelles appréciations insensées vous a conduit votre point de départ bouffon. C'est bien le cas de dire, avec l'Écriture, que l'abîme appelle l'abîme ; mais il ne vous suffisait pas encore de tomber dans l'absurde. Le châtiment du ridicule n'eût pas suffi à votre humiliation ; vous deviez mettre le sceau à l'œuvre, par un trait que n'eût jamais pu inventer un autre qu'un renégat.

Que vous mettiez, en matière de bon sens, au dessus de Jésus-Christ, « l'honnête et suave Marc-Aurèle, l'humble et doux Spinosa ; lesquels, n'ayant pas cru au miracle, ont été exempts de quelques erreurs que Jésus partagea (1) ; » que vous les présentiez, même, à l'admiration universelle, comme plus purs et plus honnêtes que lui, cela se conçoit ; et de votre part cette affirmation n'étonne plus, n'étant qu'une bêtise et une impiété vulgaires ; mais il est un autre parallèle devant lequel vous n'avez pas reculé, et qui, même après votre panégyrique de Satan, a le privilége de me surprendre encore : je veux parler du parallèle de Jésus et de Judas.

Oui, vous n'avez pas craint de ramasser ce nom dans la fange, où depuis dix-huit siècles il pourrit, pour en essayer la réhabilitation tardive, et lui trouver des excuses. Je me contenterai d'abréger votre apologie ; car vous consacrez plusieurs pages à célébrer les louanges de ce philanthropique héros. Je vous laisse parler :

« Juda de Kérioth » avait éprouvé un sentiment de déplaisir sensible, en voyant « la prodigalité de Marie, » et, dans l'intérêt le plus charitable, il avait « calculé

(1) P. 451.

combien ce parfum aurait pu être vendu, et ce qu'il eût rapporté à la caisse des pauvres. Ce sentiment, » incontestablement honorable, « mais peu affectueux, qui semblait mettre quelque chose au dessus de lui, mécontenta Jésus. Il aimait les honneurs... Il répondit assez vivement, .. et s'exaltant, il promit l'immortalité à la femme qui, en ce moment critique, lui donnait un gage d'amour (1). »

« Juda jusque là avait été un disciple comme un autre; il avait même le titre d'apôtre ; *il avait fait des miracles et chassé les démons*... Sans nier qu'il ait contribué à l'arrestation de son maître, nous croyons que les malédictions dont on le charge ont quelque chose d'injuste .. Le souvenir d'horreur que la sottise... » (la sottise!) « de cet homme laissa dans la tradition chrétienne *a dû introduire* ici quelque exagération... L'avarice, que les synoptiques donnent pour motif au crime dont il s'agit, ne suffit pas pour l'expliquer... Juda avait-il été blessé dans son amour-propre par la semonce qu'il reçut au dîner de Béthanie? Cela ne suffit pas encore. Jean voudrait en faire un voleur,... ce qui n'a aucune vraisemblance. *On aime mieux croire* à quelque sentiment de jalousie, à quelque dissension intestine .. La haine particulière que Jean témoigne contre Juda confirme cette *hypothèse*... Juda aura pris, sans s'en apercevoir, les sentiments étroits de sa charge. Par un travers fort ordinaire dans les fonctions actives, il en sera venu à mettre les intérêts de la caisse au-dessus de l'œuvre. Le murmure qui lui échappe à Béthanie *semble supposer* que parfois il trouvait que le maître coûtait trop cher... *Sans doute* cette... économie avait causé dans la petite société bien d'autres froissements... Il y

(1) P. 374.

eut donc dans son fait *peut-être* plus de maladresse que de perversité. Mais en tous cas, « si la folle envie de quelques pièces d'argent fit tourner la tête au PAUVRE Juda, *il ne semble pas* qu'il eût complétement perdu le sentiment moral, puisque ... *dit-on*, il se donna la mort (1). »

« Des légendes terribles coururent sur la mort du *malheureux* Juda de Kérioth... Il y avait (2) justement, au sud du mont Sion, un endroit appelé *Hakeldama* (le

(1) P. 380, s.

(2) Même quand on a lu son livre, Bar-Renan trouve encore moyen de vous stupéfier par son audace et sa scandaleuse ténacité à mentir. Nous ne pouvons résister au désir de remettre sous les yeux de nos lecteurs le texte de l'évangéliste contemporain S. Matthieu, où, de son aveu même, M. Renan a puisé ce qu'il nous raconte au sujet de la fin tragique de Judas : ces détails ne se trouvant relatés par aucun autre auteur.

« Judas, qui le trahit, voyant que Jésus avait été condamné, touché de repentir, rapporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux anciens, disant : — J'ai péché en livrant le sang du juste. Mais ils lui répondirent : Que nous importe ? c'est ton affaire. – Et, ayant jeté les pièces d'argent dans le temple, il se retira et alla se pendre. — Les princes des prêtres, ayant reçu cette somme, dirent : Il n'est pas permis de la mettre dans le tronc des aumônes, parce que c'est le prix du sang. — Ayant donc tenu conseil, ils achetèrent avec cet argent, le champ d'un potier, pour servir de cimetière aux étrangers. – C'est pourquoi ce champ fut appelé Haceldama, c'est-à-dire le champ du sang, nom qu'il a conservé jusqu'à ce jour. »

Voilà le récit authentique de saint Matthieu, écrivant pour les contemporains des événements qu'il raconte, un fait qui n'a jamais été démenti. Et voilà où un Renan a puisé que le champ était la *propriété* de Judas, ayant déjà, *avant la mort de celui-ci*, reçu le nom d'Haceldama !

En vérité, devant une pareille effronterie, la plume, pour la

champ du sang). *On supposa* que c'était la propriété acquise par le traître... Selon une tradition, il se tua ; selon une autre, il fit une chute ; selon d'autres, il mourut d'hydropisie.... Mais *peut-être*, retiré dans son champ d'Hakeldama, Juda mena-t-il une vie *douce* et obscure pendant que ses anciens amis conquéraient le monde et y semaient le bruit de son infamie; *peut-être* aussi l'épouvantable haine qui pesait sur sa tête aboutit-elle à des *actes violents* (1). »

Ainsi, selon vous, ô chantre des vendeurs de Dieu, Judas n'est coupable que d'avoir voulu économiser pour les pauvres, comme l'est Jésus d'avoir péché par prodigalité et par orgueil ; ainsi Judas fut un administrateur fidèle ; ainsi, il ne fut qu'un maladroit, et non pas un pervers; ainsi, s'il se tua, ce ne fut que par un sentiment de moralité : et s'il vécut, il mena, peut-être, une vie douce et tranquille dans le champ acheté au prix du sang de son maître, jusqu'à ce que la haine de ses anciens amis les ait poussés à l'assassiner.

Comme il est impossible de vous arracher autre chose que des *peut-être*, et que le plus haut degré de certitude où il vous soit donné d'atteindre ne s'élève jamais au-dessus d'une supposition, nous vous remercions au nom de l'Église, d'avoir transfiguré Jésus en un dissipateur prodigue, et Judas en un administrateur fidèle ; d'avoir transformé le cœur de l'apôtre saint Jean en un sanctuaire de haine, et laissé planer sur lui et sur ses frères le soupçon le plus infâme : celui d'avoir armé leur main d'un poignard homicide, pour tuer

qualifier, tombe des mains. Et dire que tout le livre est de cette force, de ce style et de cette droiture ! c'est à n'en pas croire ses yeux.

(1) P. 437, s.

avec le fer celui qu'ils avaient, déjà, moralement assassiné par de haineuses et vindicatives calomnies.

L'énormité de cette apologie nous dispense de toute réflexion ; nous ne daignerons pas même faire remarquer que les notes les plus flétrissantes, infligées à Judas, furent signées des noms des Évangélistes synoptiques, et que si nous savons qu'il vendit son maître (1), qu'il le baisa (2) et se pendit (3), c'est à leur récit que nous le devons, puisque saint Jean seul ne nous en a rien appris.

Mais vous avez juré de souiller tout ce qui est grand et pur, et de n'adresser l'hommage de votre sympathie qu'à ce qui est infâme ; et il vous convenait de pousser la dépravation littéraire jusqu'à ce degré, de reprocher à l'apôtre de la charité les larmes qu'il ne put s'empêcher de répandre sur l'agonie du Dieu qui l'aima.

En voilà assez, j'espère, pour faire apprécier votre œuvre. Elle est si pauvre, que je n'ose même pas enregistrer les quelques aveux qui vous échappent. J'aurais peur, en vous citant comme une autorité, de donner une arme contre le Christ aux ennemis de ma croyance (4).

(1) Luc XXII, 4, s. — (2) Marc XIV, 43. – Luc XXII, 47. — (3) Matth. XXVII, 5.

(4) Nous croyons devoir donner place, ici, à un trait assez divertissant, et de nature à édifier pleinement les lecteurs sur la valeur scientifique de M. Renan, et sur la scrupuleuse attention qu'il apporte à vérifier les textes. Voici le fait dans sa simplicité charmante :

M. Renan, donc, dans son livre de l'*Origine du langage*, en recherchant, pour établir son système, la synonymie de certains mots appartenant aux langues européennes, rencontra, dans un livre publié par Adelung (*Histoire ancienne des Allemands*),

Les quelques louanges que vous adressez à Jésus dans vos pages scandaleuses me semblent tellement souillées en passant par votre bouche, que j'aimerais mieux ne les y pas rencontrer, pour l'honneur du nom chrétien.

Gardez pour d'autres, je vous prie, cet encens qui fume sans parfum, nous n'en avons nul besoin. Si vous avez des hommages de trop, tenez-les en réserve pour quelques Çakya-Mouni de circonstance.

Vous avez, toutefois, rendu à l'Église un véritable service; et je vous en adresse, pour ma part, les actions de grâces qui vous sont dues : vous nous avez montré

une notice relative aux noms du tonnerre, et portant ces noms divers au chiffre de 253.

Que M. Renan eut donné à la science ce nombre ou un autre, cela n'avait pas grande importance ; et on n'eût pas pris la peine de vérifier le fait ; mais il citait un auteur sérieux, et on se demanda, naturellement, comment un homme de la valeur d'Adelung, qui n'est pas un Renan, avait pu tomber dans une aussi étrange méprise.

On se mit, en conséquence, à rechercher ce texte intéressant dans l'ouvrage cité. Le texte n'y était pas. Cela n'avait encore rien de bien surprenant, et, aujourd'hui, on ne prendrait plus semblable peine, pour semblable chose ; mais alors, on croyait aux citations de notre auteur. Enfin la patience des chercheurs était à bout, et de guerre lasse, ils renonçaient à trouver ce texte devenu invisible, quand Adelung lui-même découvrit le secret de la chose : « J'ai cité en preuve, » dit-il, « les noms du tonnerre dans les langues européennes ; mais c'était.... « le lecteur ne s'attend pas à la surprise qui lui est préparée, « c'était à la Page 253 »

Le pauvre M Renan n'avait pas, comme le singe de la fable près le Pirée, pour un nom d'homme ; mais il avait pris le numéro de la page pour le chiffre des noms du tonnerre !

Serait-il donc, sur les autres langues, de la même force qu'en hébreu ?

quel était le terme final où tendait le progrès dont vous et les vôtres avez la louable habitude de faire tant de bruit. Ah ! qu'il y aurait un beau livre à faire sur un mot échappé à votre candeur ! Lorsque vous comparez à notre temps les temps antiques, et les hommes d'aujourd'hui à ceux des anciens jours, vous ne pouvez vous empêcher de vous écrier, à la vue de cet humiliant contraste : « Le souffle de Dieu était libre chez eux ; chez nous, il est enchaîné par les liens de fer d'une société mesquine et condamnée à une *irrémédiable médiocrité* (1). »

Voilà donc à quoi ont abouti les grandes conquêtes de votre révolution tant vantée : à un état de médiocrité irrémédiable et de «petites tracasseries préventives (bien plus meurtrières que la mort pour les choses de l'esprit). Jésus, pendant trois ans, » dites-vous, « put mener une vie qui, dans nos sociétés, l'eût conduit vingt fois devant les tribunaux de police (2) ; » ce qui revient à dire que vous avez travaillé, pendant plus de dix-huit siècles, à nous forger de telles chaînes, que l'homme le plus saint, le plus grand et le plus divin ne saurait, maintenant, vivre comme Jésus vécut, sans se faire arrêter par les sergents de ville, dans la prétendue capitale du monde civilisé.

Je vous remercie du progrès immense que vous et vos amis avez apporté dans le régime de la société humaine. C'était bien la peine de nous parler si haut des grandes conquêtes de votre humanité.

Écoutez-moi bien, monsieur Renan ; j'ai pu, dans certaines de vos pages, sourire de vos contradictions et de vos étranges méprises ; j'ai pu, dans quelques autres, éprouver un mouvement d'indignation et de dégoût à la lecture d'un Évangile nouveau, qu'on dirait avoir été

(1) P. 448. — (2) P. 457.

tracé par la main de Judas. Mais Dieu m'est témoin que le seul sentiment qu'ait pour vous éprouvé mon cœur a été celui d'une compassion profonde. Dans l'âme d'un chrétien, il n'y a de place ni pour la haine ni pour le mépris. Votre livre, quoiqu'il soit entièrement dépourvu de critique et vide de science, n'en est pas moins, dans ses conclusions, le dernier mot de la philosophie moderne, et, comme tel, il ne manque pas d'une certaine valeur, dans le domaine de l'histoire contemporaine. Aux siècles que vous méprisez, semblables puérilités n'eussent pas rencontré d'écho. C'est un thermomètre de nouvelle invention, plongé au sein d'une société glacée, et dont le mercure ne s'élève pas même tout à fait à zéro.

Vous avez bien compris votre temps, et le milieu dans lequel vous vivez. Une œuvre mauvaise, mais sérieuse, n'eût pas trouvé dix lecteurs ; il fallait à ce monde-ci, un rêve ; et vous nous l'avez donné. Vous eussiez pu, toutefois, essayer de le donner plus décent ; mais vous n'ignoriez pas que, pour plusieurs, l'impudeur n'était qu'un stimulant de plus. Il était un calvaire sur lequel Jésus-Christ n'avait pas été conduit encore. Les bourreaux du Golgotha ne l'avaient pas, du moins, insulté jusqu'au point de l'appeler philosophe. Il lui manquait la grande humiliation de se voir placer dans les rangs de votre philosophie, avec un grade supérieur. La société des larrons, crucifiés à ses côtés, devait lui sembler plus honorable et plus consolante ; mais de cette épreuve, comme des autres, nous savons qu'il sortira vainqueur.

Malgré votre peu de science, vous n'en représentez pas moins, d'une manière fidèle, l'un des camps qui se trouvent en présence dans le champ clos de ce siècle. Vous tendez à jouer le rôle de Goliath, brandissant son épée contre l'armée d'Israël ; mais votre épée n'est

qu'un fourreau, et David n'y trouverait pas même une ressource pour vous couper la tête. Ce en quoi vous rendez principalement service à l'Église, c'est en constatant, par l'exhibition de votre personne, quelle est la taille des Goliaths de ce temps-ci. L'honneur de la victoire, pour nous, en sera peut-être moindre; mais, enfin, il faut se contenter de ce qu'on a.

Etrange espèce que la vôtre ! au sein de richesses infinies, vous vivez dans l'indigence la plus profonde ; et, sans y toucher jamais, vous passez et repassez, à toute heure, dans la salle où est servi le plus splendide banquet ! On dirait que la vue vous manque' et que vous n'avez pas même conservé le flair. Adorateurs de la forme, vous professez le plus ample mépris pour la substance des êtres ; et si vous aviez, malheureusement, découvert quelque chose au delà du peut-être, vous vous réputeriez à jamais perdu de réputation auprès de vos pareils. Les gens qui ont trouvé ce qu'ils cherchaient vous sont insupportables ; et quand vous les voyez à table, participant en commun au royal festin, vous vous essoufflez à leur prouver qu'ils doivent avoir faim encore, et que leur repas n'était qu'une ombre. Et, pour comble de ridicule, vous venez les inviter à diner avec vous.

Eh quoi ! votre table est-elle donc si bien servie que vous pensiez nous séduire par la suave odeur des mets ?

Que nous offrez-vous, je vous prie, sinon des principes empaillés, et des vases vides ? Le couteau s'enfonce dans des étoupes ; et il faut, quand on les a approchées de vos calices, se hâter d'aller essuyer ses lèvres.

Rien, chez vous, n'a ni mouvement, ni réalité, ni vie;

votre programme est de ne marcher vers aucun but ; votre *credo*, de siffler tout ce qui affirme ; votre méthode, de creuser la terre, sans même porter avec vous une lampe de mineur. Les taupes trouvent, au moins, dans leurs tanières, un abri contre la pluie, et quelques racines pour se nourrir.

Là où nous demandons une addition, vous nous chantez une romance ; vous nous donnez une idylle, quand nous exigeons une preuve ; et lorsque nous avons besoin d'histoire, vous nous servez un roman.

Je ne conteste pas les charmes de votre prose ; mais j'aimerais à ne pas vous voir poser un pied impertinent dans la maison d'autrui. Si le christianisme vous gêne, que ne le laissez-vous en paix ? Et si l'Évangile ne vous va pas, ce n'est pas une raison pour le tourner en madrigal. Puisque vous n'allez plus avec Jésus, pourquoi faire semblant d'appartenir à son armée ? Si vous nous eussiez donné la monographie d'un personnage imaginaire, personne n'eût crié au scandale ; mais quand vous venez, avec un air tendre et protecteur, proposer à des enfants qui croient la connaître, de leur refaire l'histoire de leur famille, et leur confectionner une généalogie de votre cru, en commençant par transformer en coquin sans vergogne le divin auteur de leur antique lignage, vous m'avouerez que le procédé est un peu trop sans gêne.

Et encore, si vous aviez conservé la pudeur de ne pas feindre d'appartenir à nos rangs, on pourrait vous subir avec un dédaigneux silence ; mais quand vous venez nous saluer de cette sentence effrontée : Votre famille descend d'un habile faussaire, et j'en suis ; nous avons bien le droit, nous, de vous mettre à la porte, et de vous répondre : Maître, dans les veines de notre race circule le sang d'un Dieu, et vous ne lui appartenez plus.

Quand on s'attribue indûment une décoration, ou un titre, on s'expose à se faire intenter un procès par les intéressés, ou à se créer des difficultés avec la police. Or, comme la police de ce temps-ci n'a pas mission pour sauvegarder l'honneur de la famille chrétienne, vous ne trouverez pas mauvais qu'avec tout le respect qui vous est dû, nous vous prions de ne pas prendre nos armes sur votre sceau, ni signer notre nom sur vos œuvres.

Vous ! plus chrétien que saint Jean Chrysostome et saint Thomas d'Aquin (1) ! Allons donc ! Vous êtes moins chrétien que Ponce-Pilate et Judas. Celui-ci, du moins, après la mort de Jésus, n'insulta pas son maître et se pendit sans rien dire ; et celui-là prit des précautions pour qu'on ne violât pas le tombeau de sa victime.

Jésus, quoi que vous en disiez, fut un divin architecte. Comment ! vous l'entendez enseigner aux hommes les noms de la Trinité sainte ; exposer, magnifiquement, le mystère de sa Filiation suprême ; annoncer la Rédemption du monde dans l'effusion de son sang ; instituer le dogme Eucharistique, avec une précision qui donnait le vertige à Luther ; créer une Église, douée du privilége de l'infaillibilité jusqu'à la consommation des siècles ; prêcher l'éternité formidable des peines de l'enfer ; annoncer le paradis, dans la joie de Dieu même, à ceux qui croiraient en lui ; et vous avez l'audace de nous dire : « Jésus n'est pas un fondateur de dogmes, ni un faiseur de symboles (2). » Juste ciel ! Mais trouvez donc, dans le symbole catholique, un mot, un seul mot, qui ne soit pas sorti de la bouche adorée du Sauveur du monde, depuis : je crois en Dieu, qui le commence, jusqu'à : la vie éternelle, qui le finit.

(1). P. 444. — (2) Id.

Quelle étrange rancune vous pousse donc à déraisonner ainsi ? On ne peut pourtant pas vous dire, comme naguère Festus à saint Paul, que c'est votre grande science qui vous fait perdre la raison. Qui, jamais, avant vous, osa qualifier le Sauveur des hommes du nom odieux d'anarchiste ?

O Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, ce n'était donc pas assez d'avoir payé le tribut à votre créature ; d'avoir prêché la soumission due aux rois ; d'avoir daigné comparaître devant quatre juges iniques, et subir le luxe de quatre iniques interrogatoires ; d'avoir répandu votre sang, pour rendre hommage à l'autorité des pervers ? Fallait-il qu'au poteau de la presse vous fussiez attaché de nouveau ; et, comme si c'était trop peu des valets du prétoire, vous fallait-il tomber dans l'ignominie, jusqu'au point de vous entendre jeter, à la face, le nom détesté d'anarchiste, par la bouche d'un renégat ?

LETTRE XVIIe.

Si ça se vend bien, c'est bon. — Le colimaçon dans la ruche. — Le garçon du café chantant et humanitaire. — Un pétard qui fait long feu. — Histoire ancienne, mais pas ancienne. — Va te promener avec ton argent! — Secret précieux pour conserver les manuscrits. — Public et privé sont une seule et même chose. — Rira bien qui rira le dernier.

Nous voici, l'un et l'autre, arrivés, Maître, à la fin d'une assez pénible tâche : la tâche, pour moi de vous écrire, et celle de me lire, pour vous ; car je sais que vous m'avez fait cet honneur.

En terminant la rédaction de cette dernière édition de mes *lettres,* j'éprouve comme le besoin de vous adresser quelques réflexions, en guise de parenthèse, ne sachant trop où et comment il me serait possible de leur donner place ailleurs ; et j'avoue qu'il me serait comme pénible de ne pas vous avoir dit, sur ce point, et avec sincérité, ma pensée.

Quand j'eus l'honneur de présenter au public et à vous ma première édition de ces *Lettres sur la vie d'un nommé Jésus,* il m'échappa, dans cette rédaction, soit par suite d'inadvertances, soit à cause de mon ignorance, plusieurs inexactitudes plus ou moins considérables.

Ce fut ainsi que je désignai l'Espagne comme ayant été le théâtre du martyre de l'apôtre saint Jacques, quoique je susse parfaitement qu'on y trouvait seulement son tombeau, à Compostelle, où fut porté son corps, après avoir été décapité à Jérusalem, sous le règne de l'empereur Claude, par Hérode Agrippa ; ce fut

ainsi, encore, que je confondis la Pérée avec la Galilée, dans une circonstance d'ailleurs de peu d'intérêt ; et qu'enfin, je transformai en lieues, les kilomètres qui séparaient Jéricho de Jérusalem.

Des amis bienveillants m'avertirent de mes bévues historiques, topographiques et géographiques ; et, dans les éditions suivantes, je me hâtai de les faire disparaitre, au fur et à mesure qu'on me les signalait.

Je ne mentionne point ces rectifications et ces corrections pour en tirer la moindre vanité ; car, si j'eusse maintenu, sciemment, ces erreurs, je ne me croirais pas honnête écrivain, quand même ces observations ne me fussent parvenues que par voie de communications intimes, et sans que nul critique ait eu recours au moyen de la publicité.

Or. je me demande, avec une sorte de frisson, comment qualifier un auteur qui, placé, comme vous l'étiez, dans une position presque officielle, jouissant d'une réputation considérable, payé pour instruire ses contemporains, appartenant à la première société scientifique de son pays, et, peut-être, du monde entier, a pu consentir à placarder son nom à la première page d'un livre où on lui a signalé d'énormes inexactitudes ; et cela dans dix éditions successives, où toutes ces inexactitudes ont été reproduites avec une scandaleuse persévérance.

Se tromper est une faiblesse inhérente à la nature humaine ; même, à ce qu'il paraît, à celle des membres de l'Institut ; mais persister dans mille erreurs qui vous ont été publiquement signalées, soixante fois signalées, c'est là un acte d'effronterie littéraire dont je ne pense pas que l'histoire du monde offre beaucoup d'exemples, avant la glorieuse éclosion de notre dix-neuvième siècle, le siècle du Progrès.

Qu'un homme, par orgueil, ou par rapacité, fasse le raisonnement qui suit, et se dise : Je viens de produire un volume immonde ; mais il se vend, et se vend bien ; les erreurs y fourmillent, mais j'y ai gagné cent mille bons francs. S'il me fallait en supprimer tout ce que la vérité et le bon sens réprouvent, il n'en subsisterait pas dix pages : ma foi, je ne me sens pas le courage de me donner à moi-même un si vigoureux soufflet. Au bout du compte, ça s'achète 7 francs 50 centimes : ceux qui peuvent payer ça sont des particuliers qui, ordinairement, ont fait leurs classes, et le pis qui me puisse arriver, c'est qu'ils me rient au nez. Je place mes fonds sur l'État, j'en tire cinq ou six mille livres de rentes, je consens à être souvent sifflé à ce prix. Quant à me rétracter, je laisse cette bêtise aux écrivains qui se respectent, et vogue la galère !

Ce raisonnement, je ne dis pas que je l'approuve ; mais, toutefois, je le comprends. C'est une lâcheté : peut-être, une bassesse : mais à force d'en voir passer, des bassesses et des lâchetés, on s'y habitue.

Ce que je ne comprends plus, c'est la vente de poison au rabais.

C'est, quand on voit qu'on n'a pu parvenir à infecter les intelligences cultivées, que l'on tente de pervertir celles qui le sont moins ; c'est qu'on se dise : le peuple n'a pas 7 francs cinquante à me donner, pour acheter le venin que je lui offre ; mettons, pour lui, la marchandise à vingt-cinq sous : je peux, encore, gagner quelques billets de mille francs à ce prix-là.

Je ne sais pas comment un tel procédé peut être qualifié dans le monde philosophique ; mais quant à moi, entre une intelligence qui vend l'erreur au rabais, et une mère qui trafique de sa fille, je ne vois presque aucune différence.

On nous a beaucoup reproché, à nous autres chrétiens, le bruit que, dans la circonstance présente, nous avons fait autour du livre auquel moi-même j'ai répondu. C'était, disait-on, lui donner une importance qu'il était loin d'avoir, et lui créer une publicité à laquelle il était loin de pouvoir prétendre Pour combattre un ouvrage de cette faiblesse, le mépris était une arme suffisante, et la conspiration du silence, ourdie tout à l'entour, eût été un procédé incomparablement plus adroit.

Il y a peut-être du vrai dans ces réflexions; mais, outre que, selon la pensée si gracieuse et si juste de notre ami, l'illustre et regretté Père Gratry, on ne peut pourtant pas en vouloir aux abeilles de chasser à coups d'aiguillon le colimaçon qui pénétra frauduleusement dans leur ruche; il faut considérer, encore, que certains livres, sans aucune valeur intrinsèque, acquièrent une importance relative, en raison soit de l'auteur qui les écrit, soit des matières qu'ils traitent, soit des circonstances de leur apparition. Or, c'est à cette série de chances malheureuses que vous devrez l'infortune de porter au front, dans l'histoire, une flétrissure que d'autres, qui ne valaient pas mieux, ont tout autant méritée que vous. Avec plus de talent et autant de mauvaise foi, ils ont fait les mêmes tentatives; et leurs noms sont demeurés dans les sous-sols, sans en pouvoir sortir. J'en connais, même, qui n'ont pas fait pis, et qui ont abouti, tout bonnement, à la police correctionnelle, s'éteignant, tout doucement et sans bruit, entre les mains maternelles de la Sixième. Pourquoi donc votre livre a-t-il eu le privilége d'attirer sur lui l'attention publique d'une façon exceptionnelle ? C'est qu'en matière de scandale, la bonne volonté ne suffit pas. Dame, n'a pas la chance qui veut !

Nous vivons dans un temps de pêle-mêle intellec-

tuel, où nous sommes entrés et dont nous sortirons Dieu sait comme ; mais le fait est que jamais pareil gâchis d'idées n'avait pris place dans l'histoire du monde. Les théories les plus opposées se trouvent dans un même cerveau, grâce à l'absence complète de doctrine et de principes. On supplée à la fatigue de penser par le *far niente* de lectures oisives : et, de même que, dans l'ordre terrestre et grossier, on voudrait que le travail des machines suppléât à celui des bras ; de même, dans l'ordre intellectuel, on aspire à trouver quelque ingénieux mécanisme, qui nous délivre du souci de nous former un jugement, une opinion, une conviction réfléchie et raisonnée quelconques. Cette invention commode est en partie réalisée par la presse, et, principalement, par la presse périodique, laquelle, pour deux sous, ou même quelquefois gratis, nous verse, chaque matin, avec la tasse de café au lait du déjeuner d'habitude, le contingent complet des idées que nous devrons digérer jusqu'au soir.

On appelle cela verser la lumière dans les masses.

Les garçons de ce grand café chantant et humanitaire s'appellent de noms que tout le monde connaît. Il en est qui ont siégé, qui siégent et qui siégeront jusque sur les bancs de la représentation nationale, et qui seraient plus à leur place et mieux sur ceux de la police.

Mais tous ces breuvages sont d'une nature tellement disparate et, souvent, si opposée, qu'il se fait, après qu'on les a pris, une vraie révolution dans l'estomac du consommateur ; joignez à cela que cet organe est devenu paresseux, par manque d'exercice.

Il devait donc venir un moment où chacun sentirait le besoin de renoncer à cet affreux mélange ; et, au milieu de tous ces mets, de bon ou de mauvais aloi,

éprouverait la nécessité de faire un choix. On ne peut pas vivre longtemps dans deux camps ennemis sans prendre, à la fin, parti, soit pour l'un, soit pour l'autre.

Or, au fond, la vieille querelle est encore ce qu'elle fut naguère, et ce qu'elle sera toujours, c'est-à-dire, une lutte entre les affirmations de l'Évangile, et les négations de la critique ; entre les dogmes de l'Église et les objections de l'erreur ; entre la foi catholique et les doutes de la vaine philosophie du siècle. On a beau chercher à associer dans son esprit la lumière et les ténèbres, il vient un moment décisif, pour les sociétés comme pour les individus, auquel on sent qu'il faut opter.

Il nous semble que le caractère distinctif de notre temps consiste à marcher à une scission profonde, radicale, irréconciliable entre ces deux éléments que la paresse, l'ignorance ou l'intérêt tendent, depuis si longtemps, à tenir amalgamés et confondus.

S'il est dur, quelquefois, pour la lâcheté humaine, d'avoir à prendre nettement parti pour la cause de Dieu, il devient, à la longue, plus dur encore de flotter dans une indécision perpétuelle entre l'être et le néant, entre le bien et le mal, le vrai et le faux, balancé dans l'escarpolette d'opinions sans racines. Un moment arrive toujours, auquel il faut choisir un maître ; et le monde, pas plus que le Christ, ne se contente, à perpétuité, d'une demi-adoration.

Cela est vrai pour tous et je pressens ; que le temps n'est pas loin auquel chacun aura à rendre compte et témoignage de sa foi, et de la bannière sous laquelle il est enrôlé, franchement et sans fard. Il sortira du chaos où vit la société moderne, deux camps distincts et tranchés : les catholiques et les apostats. Le juste-milieu a fait son temps en matière religieuse comme en matière politique : il sera détrôné par les sifflets.

Voilà ce qui explique l'espèce de retentissement que votre ouvrage, M. Renan, a eu dans le monde. Il n'a satisfait personne. Tout le monde attendait un livre autour duquel la clique incroyante pût se grouper; dont le plan audacieux dût servir de vaste champ de bataille aux deux armées ennemies, et le thème, de signe de ralliement pendant le combat : tout le monde a été déçu. Vous vous présentiez pourtant avec de magnifiques garanties d'incrédulité. Vous aviez fait vos preuves dans bon nombre d'écrits mort-nés. Petits articles frottés de miel ; petites brochures insipides ou gros ouvrages peu amusants à lire, affectant une érudition de troisième main, vous posaient dans le monde littéraire comme un parfait athée. Un peu de tapage artificiellement obtenu à votre cours d'hébreu, cours dans lequel, faute de savoir la langue que vous deviez enseigner, vous vous amusiez à professer l'athéisme (grande ressource dont usent avec succès quelques professeurs ignorants des temps modernes); ce cours, disons-nous, avait achevé de vous mettre en lumière, comme un des pilastres de l'hétérodoxie, et vous avait officiellement désigné à l'attention publique, comme l'antagoniste doctrinal de la divinité de Jésus-Christ. Ce fut sur votre notoriété avariée, que le gouvernement, dans sa vieille manie de ménager les choux sans offenser la chèvre, vint mettre précisément la main, pour vous confier un voyage de recherches, et un travail qui devait aboutir au fameux livre si ardemment attendu. Il était difficile de supposer qu'il en advînt un travail parfaitement chrétien ; mais il pouvait en sortir un orage redoutable : et on attendait, dans un respectueux silence, ce cinquième évangile, écrit sur les lieux mêmes, à l'aide de documents scientifiques, historiques, topographiques, linguistiques, de la plus haute importance ; et qui venait

avec des armes fraîchement fourbies, en résumant toutes les recherches, en s'appuyant sur toutes les découvertes positives des savants du monde entier, combattre le catholicisme dans son origine sacrée, et le vaincre sur son propre terrain.

Les docteurs de la vieille Église taillaient leurs plumes, et se préparaient à un rude combat, non sans sentir ce battement de cœur qu'éprouve même le plus vaillant soldat au moment où il entend, dans le lointain, rouler les caissons, et les chevaux battre du pied la terre, en se rendant sur le champ de bataille. Le monde scientifique faisait à peu près silence. Quand on reprochait aux jeunes sceptiques leur faiblesse : Nous ne faisons que des escarmouches, disaient-ils, mais attendez : laissez venir le grand livre de Renan, c'est ça qui va vous confondre ! l'Église est perdue : *de profundis.*

Si on disait aux vrais savants, à ceux d'Allemagne et d'ailleurs, qu'ils avaient le malheur de n'être pas à la portée de l'intelligence humaine, et que leurs canons portaient trop haut : attendez Renan, disaient-ils, il va populariser nos arguments, et par les charmes de son style, mettre notre grosse artillerie à la portée de tout le monde. Le catholicisme est perdu : seulement, pour votre consolation, nous verserons trois larmes, et l'enterrerons avec honneur. *De profundis.*

Si on blâmait les écrivains catholiques de leur apparente inaction : mais attendez donc, répétaient-ils, un peu de patience ! Quand l'ouvrage de Renan va paraître, nous allons avoir un ennemi sérieux à combattre. L'Église triomphera sans nul doute ; mais il y aura besoin d'encre et de papier.

Voilà ce qu'on entendait répéter partout.

L'ouvrage de Renan était comme le Messie attendu de la philosophie moderne.

Les jeunes gens du progrès riaient dans leur barbe inculte et touffue, et sifflottaient, en passant devant la porte du vieux temple.

Les anciens cotaient les pierres de l'édifice, en se demandant quelles seraient celles qui pourraient servir au bâtiment nouveau, après l'explosion du formidable pétard-Renan.

Les écrivains catholiques se tenaient derrière les fortes murailles ; qui, le sabre au poing, et qui, le fusil à l'épaule.

Mais, voici que les travaux sont achevés, la mine creusée, les sommations faites à grand renfort de roulements de tambour, par tous les organes de la publicité ; rangez-vous,... le feu est à la mèche ;... l'engin éclate ;... vous allez voir, au milieu d'un bruit immense, les voûtes du lieu saint crouler sur leurs malheureux défenseurs .. Le christianisme a fait son temps... Gare dessous !!!

Ah ! pas du tout ! le pétard a fait long feu. La poudre était probablement mouillée. Chacun se regarde avec consternation. Le spectacle a complétement raté.

Les jeunes hommes du progrès sifflèrent l'auteur et la pièce, en répudiant leur maître.

Les vieux docteurs se cachèrent la tête dans leurs in-folios poudreux, en répudiant leur disciple.

Et les défenseurs de l'Église, agacés de s'être dérangés pour si peu, se mirent, faute de mieux, à chasser du lieu saint quelques rats effarouchés par le bruit, à écraser quelques araignées qui, spéculant sur le tapage, avaient tendu leurs toiles aux murs, dans l'espoir d'y attraper des mouches ; et à brûler, enfin, un peu d'encens, pour enlever, autour du tabernacle, je ne sais quelle mauvaise odeur que répand volontiers la combustion d'une poudre de mauvaise qualité.

Tout le monde se sentit fort humilié de l'apparition

d'un pareil livre. Et cette déception a été une des causes de son étrange fortune

Il n'a rien manqué à la honte de votre chute, pas même le coup de pied de l'âne des réclames du *Siècle* et de *l'Opinion*, à cinq francs la ligne. Je crois que le *Constitutionnel*, aussi, y a passé; mais cela n'a pas d'importance : c'est comme l'histoire du grand serpent de mer.

Enfin, pour compléter l'historique de ce qui s'est fait et dit depuis la publication de nos *lettres*, voici un dernier épisode plein de charmes, et que nous nous croyons obligé, en conscience, de vous rappeler et de transmettre à la postérité, pour l'édification des siècles à venir.

Vous aviez été, je l'avoue, cruellement houspillé et vous vous étiez jusqu'à ce jour drapé dans le manteau d'un superbe silence.

Ne voulant pas rétracter vos..., — soyons poli, — vos erreurs, c'était tout ce que vous aviez de mieux à faire.

On dit que les jours se suivent et ne se ressemblent pas : les éditions de la *Vie de Jésus*, qui n'avait rien de commun avec le jour, se suivaient, et.... se ressemblaient. — On eût dit que c'était cliché, par économie.

Or, pendant que les 7 fr 50 c. et les vingt-cinq sous s'écoulaient, le cœur de S. Exc. M. le ministre de l'Instruction publique, à la haute sagesse et à la grande charité de qui nous avons eu l'occasion, déjà, de rendre un public et sincère hommage, s'apitoyait, avec juste raison, sur la position, tout à fait anormale, qui vous avait été faite.

Depuis plus de deux ans, en effet, ainsi que tout le monde le sait, vous étiez professeur d'un cours que vous ne faisiez pas : nous sommes bien loin de vous en

adresser aucun reproche ; ayant toujours été parfaitement convaincu que vous aviez d'excellentes raisons pour vous en abstenir, quoique, peut être, avec les notes de M. Garnier, que vous aviez emportées de Saint-Sulpice,... enfin, suffit.

Mais cela ne vous em êchait pas de palper les appointements attachés à votre titre. Eh mon Dieu ! cela se conçoit encore : les plus grands hommes ont des faiblesses.

Cependant, cette situation n'était pas digne.

C'est, du moins, ce que pensa Son Excellence. En effet, considérant qu'il était : « contraire à la *dignité* » de M. Renan, d'être forcé de subir cette anomalie qu'un traitement soit touché, sans que la fonction soit remplie, M. le ministre sollicita, de Sa Majesté l'Empereur, que ledit M. Renan fût appelé à d'autres fonctions, et déchargé de la chaire d'hébreu, où, depuis plus de deux ans, « il n'avait paru qu'une seule fois ; » et encore, où il avait paru pour parler d'autre chose que de la langue qu'il était chargé d'enseigner.

Cette conduite était pleine de sagesse, et basée sur un raisonnement irréfutable.

Le gouvernement, nous n'entrons pas dans ses conseils, mais nous pouvons apprécier sa conduite. — le gouvernement faisait et devait faire le raisonnement qui suit :

Moi, État, je n'ai pas de Religion. Je ne suis ni catholique, ni protestant, ni juif ; mais je gouverne trente et quelques millions d'individus qui, eux, sont juifs, catholiques ou protestants.

Je désire que les sujets de l'Empire sachent tous parler hébreu ; ceux, du moins, à qui cela fera plaisir.

J'institue donc une chaire d'hébreu, et j'y nomme un individu qui prétend le savoir, et qui, d'autre part,

ayant jeté le froc aux orties, n'a, par conséquent, pas plus de religion que moi : cela fera certainement un fameux professeur. Il ne sera peut-être pas fort comme un Turc sur les langues orientales; mais, du moins, ne croyant absolument à rien, il laissera parfaitement tranquilles ceux de nos chers administrés qui croient encore à quelque chose.

Car si moi, l'État, je ne puis professer officiellement aucun culte, je dois aussi empêcher qu'on ne professe, en mon nom, des théories qui peuvent gêner les oreilles de mes sujets : qu'ils soient catholiques, protestants ou juifs.

L'hébreu est un terrain *neutre*, il me faut un professeur du même *genre* ; j'ai besoin de choisir une *personne* dans le *nombre* des solliciteurs; je ne puis m'adresser au *pluriel*, c'est donc le *cas* de prendre un professeur *singulier*. Je prends Bar-Renan. Voilà l'histoire dans toute sa simplicité.

Certainement, c'était aussi bien raisonné qu'il fût possible de le faire ; mais hélas ! on ne peut pas tout prévoir.

Le gouvernement était bien trop instruit pour n'avoir pas su que vous apparteniez à la catégorie des libres penseurs, et vous posiez franchement en athée ; c'était écrit et imprimé dans tous vos livres, grands et petits ; mais qu'est-ce que l'athéisme a de commun avec la langue parlée par le peuple de Dieu ?

Et puis, peut-être espérait-on que l'étude de cet antique idiome vous ramènerait, illustre auteur, à de plus saines doctrines ?

Si on pensait ainsi, on s'était grossièrement trompé.

Vous semblez être, en effet, du nombre de ces savants qui aiment à enseigner ce qu'ils ne savent pas, plutôt que d'apprendre ce qu'ils ignorent.

Aussi, dès votre première leçon, vous mîtes-vous à professer effrontément l'athéisme.

Prêcher l'athéisme est, je le sais, une grande ressource. On n'a besoin, pour cela, de faire aucune étude préalable : et ça vous fait tout de suite passer pour un profond penseur.

Donc, au grand scandale des juifs, des protestants et des catholiques, vous ne professâtes pas l'hébreu, mais vous professâtes autre chose.

Diable ! dit l'État, voilà un particulier qui ne fait pas du tout mon affaire. Je ne veux pas lui causer de tort en le destituant ; mais, enfin, puisqu'il ne sait pas l'hébreu, donnons-lui le temps de l'apprendre : et peut-être il l'apprendra.

On vous suspendit donc, et ce fut un grand service qu'on vous rendit ; le cours ne marchait plus ; mais le traitement courait toujours.

Or, voilà que, dans ces entrefaites, la malheureuse démangeaison de faire parler de vous vous poussa à écrire le triste roman que j'épluche tristement à cette heure.

Sapristi ! dit encore l'État, c'est donc impossible d'espérer que ce gaillard-là parvienne jamais à savoir quoi que ce soit. On ne peut pas, décemment, lui conserver une position pour laquelle il vient de se décerner à soi-même le plus splendide brevet d'incapacité. Mais, pour ne pas lui faire de tort, nommons-le à autre chose.

Voici, justement, une place vacante au département des manuscrits. Ma foi, fourrons-le là : c'est son affaire. Il n'y a pas besoin d'être savant pour ça : renouveler le camphre contre les vers, et jouer du plumeau sur la poussière, ça n'exige pas un grand effort de génie. Avec du travail et de la persévérance, on peut y arriver.

Ce fut alors que S. Exc. M. Duruy sollicita et obtint

pour vous, ingrat ! la place de *conservateur, sous-directeur adjoint des manuscrits de la Bibliothèque impériale* ; une jolie place, ma foi, une place dont je me fusse parfaitement contenté, moi, Jean Loyseau ; mais il n'est pas probable que j'aie jamais cette chance-là, quoique je sois, sur le plumeau, aussi fort, et, sur l'hébreu, aussi faible qu'un autre.

Quoi qu'il en soit, nous nous réjouissions sincèrement de ce choix qui, en débarrassant la chaire d'hébreu d'un professeur notoirement incapable de la remplir, avait l'avantage de ne pas causer de préjudice pécuniaire à un honorable père de famille auquel, pour notre part, nous avons toujours souhaité toutes sortes de prospérités possibles et imaginables.

Et nous opinions que, vu les goûts que nous vous connaissons, les manuscrits confiés à vos soins seraient transmis à la postérité dans le plus parfait état d'intégrité et de conservation ; nous pensions même que la pénitence était douce, comparée à celle à laquelle vous aviez échappé. Figurez-vous, en effet, que l'on vous eût condamné à interpréter le *Testament des douze patriarches*, et à lire couramment dans le *Pirké Aboth !* Nous faisions des vœux afin qu'on ne vous infligeât jamais une autre punition, pour la grossière ignorance dont vous avez toujours fait preuve, et pour les intentions d'une bienveillance plus que douteuse que vous aviez toujours manifestées à l'endroit de notre sainte religion ; une religion que je ne sais plus laquelle des trente-six chartes que nous avons eu le bonheur de posséder, déclarait être celle de la majorité des Français.

Il est vrai que M le ministre se permettait envers vous une innocente et petite plaisanterie, vous appelant du nom de « savant distingué. »

Mais, outre que ce pouvait être un ingénieux moyen

de dorer la pilule, ce petit reproche anodin et indirect, dans la circonstance d'une promotion si honorable, ne devait vraiment pas être pris au sérieux.

Voyez, pourtant, où l'amour-propre va se nicher !

Voici que vous vous trouvez blessé ; et que sous la date du 3 juin, vous répondez à M. le ministre une lettre que vous fourrez dans tous les journaux, et que, vraiment, nous regrettons de vous avoir vu signer. Les personnes qui nous ont fait l'honneur de nous lire, et qui se sentent portées à l'hilarité, sont priées de ne pas en prendre connaissance. Le rire étant, quelquefois dangereux, il pourrait leur arriver malheur.

Au reste, si quelqu'un a la malheureuse curiosité de savoir ce que vous répondîtes au ministre, voici votre lettre, en substance :

D'abord, vous refusez tout net de donner votre démission, directement ou indirectement, et nous apprenez même, que, plusieurs fois, à ce qu'il semble, on avait eu la bonté de vous la demander : « J'ai été porté, » dites-vous, « à la chaire de langues hébraïque, chaldaïque, et syriaque, par le suffrage de MM. les professeurs au Collége de France et de mes confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres... Cette chaire... je l'ai *voulue* pour elle-même... Les langues hébraïque et araméenne sont ma spécialité (votre spécialité !) scientifique, j'attachais beaucoup d'importance à un tel enseignement, la faiblesse des études critiques de France tenant, en grande partie, selon moi, à la nullité dont les anciennes études sémitiques sont depuis longtemps frappées parmi nous. Relever ces études dans nos grandes écoles a toujours été ce que j'ai considéré comme ma tâche scientifique, et comme une partie de mes devoirs moraux !... (Des devoirs moraux ! comme c'est bien dit !) » J'avais continué de toucher

mon traitement sans que ma « *dignité* » *dont je suis bon juge,* « en souffrît, » parce que, en réalité, j'ai rempli ma fonction autant qu'il dépendait de moi, et même, selon mon opinion, de la manière la plus fructueuse.... En effet.... j'ai fait *chez moi* ,au petit nombre d'orientalistes et de philologues que mes leçons devaient intéresser, le cours que j'aurais fait dans la « salle des langues, » au Collége de France. »

Tel est le résumé de cette lettre.

Impossible n'étant pas français, disons seulement qu'il serait *difficile* de pousser plus loin l'impertinente fatuité. Quoi ! les langues hébraïque et araméenne sont votre « spécialité, » M. Renan ! franchement, je suis bien aise de l'apprendre. Je crois que, si vous ne l'eussiez dit, personne ne s'en fût douté. Si vous saviez comme ça m'encourage. Je vais trouver que ma spécialité à moi, c'est aussi l'hébreu et l'araméen. Quoi ! vous voulez *relever* « les études de votre pays, depuis longtemps frappées de nullité ! » Comme c'est modeste et flatteur pour les autres ! Et c'est là une partie de vos *devoirs moraux*. Des devoirs moraux, bon Dieu ; qu'il faut avoir de chance pour découvrir ces mots-là ! Quoi ! vous trouvez que votre dignité ne souffre pas, en recevant un traitement pendant deux années, pour faire un cours *public*, parce que vous faites chez vous un cours *privé,* au coin du feu, « au petit nombre » — il ne doit pas être considérable, en effet, leur nombre, — « d'orientalistes que vos leçons devaient intéresser ! » Oh ! si j'avais su où vous demeuriez, j'aurais envoyé un ami vous entendre. Il fallait, au moins, donner votre adresse et votre numéro.

Ah ! M. Renan, toutes ces naïvetés qui vous échappent méritent bien de passer aux siècles à venir. On aurait

peine à croire, vraiment, à tant de fatuité, si on ne savait de quels excès un faux savant est capable.

Si je ne l'eusse lu, et lu de mes deux yeux, jamais je n'aurais pu croire que l'écrivain le plus ignorant de son temps ; l'homme de la bonne foi la plus douteuse ; l'auteur dont la probité littéraire est le plus notoirement compromise ; le professeur, dont le cours a le moins, répondu à son titre, pût pousser l'outrecuidance jusqu'au point de se qualifier de « savant » et de savant « faisant quelque honneur à son pays. » Allons donc, M. Renan, c'est bon de ne pas faire de fausse humilité ; mais s'adresser de pareils compliments, étant ce que vous êtes, c'est un peu trop fort.

Quant à la citation latine dont vous faites un si malheureux usage, *pecunia tua tecum sit,* c'est à ceux auxquels elle s'adresse, à voir si elle leur plaît.

Il ne m'appartient point de donner de conseil à qui est chargé de gouverner les autres ; mais il m'est bien permis de réfléchir sur le procédé dont vous usez avec eux. Cette ingratitude manquait à votre gloire, et à notre édification. Ceux qui nous administrent apprendront peut-être, en voyant la manière dont ils sont traités par vous, qu'il est une classe de gens auxquels on peut faire autant de bien qu'on voudra, sans avoir à en attendre jamais aucune reconnaissance. Si on eût été sage, on ne vous eût point nommé à un emploi que vous étiez incapable d'occuper ; si on eût été juste, on vous eût mis à la porte le lendemain de votre première leçon, en vous disant : « Mon bon ami, je vous avais nommé professeur pour que vous enseignassiez l'hébreu, mais non pour que vous fissiez un cours public d'incrédulité. On a été seulement, pour vous, bienveillant et sympathique ; et vous n'avez vu là qu'une occasion de mordre une seconde fois la main qui vous

nourrit ; et, essayant de parodier saint Pierre, de jeter à vos bienfaiteurs la parole d'anathème que l'Apôtre de Jésus-Christ adressait au grand-père de la simonie : « que ton argent appartienne à Satan avec toi. » Il est douteux que le pêcheur de Galilée se fût reconnu le droit de le lui dire, si de l'argent de Simon, il eût, sans rien faire, vécu deux ans.

Dieu veuille que cette leçon-là soit comprise de ceux auxquels vous l'adressez ; elle est sans doute plus claire que celles que vous faisiez aux hébraïsants, à votre docte cours. Dieu veuille qu'on sache, une bonne fois, tout ce qu'il y a d'orgueil et d'insolence dans la tête des philosophes de notre temps, et qu'on s'abstienne enfin de remplir les chaires publiques de gens qui ne savent respecter personne, ni eux ni les autres, parce qu'ils ne savent pas respecter Dieu.

La fin de cette triste comédie est bien vulgaire : vous avez cessé d'être professeur d'hébreu.

Ce qu'il en adviendra, je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que je ne vous parlerai probablement plus jamais. Ces quelques mots seront un adieu (1).

Je vous les envoie avec tristesse. Quand on se trouve en face d'un adversaire irrité, passionné, mais sincère, on peut espérer qu'il reviendra au bon sens, à l'heure où la passion se tait ; mais quand on a affaire à certaines natures, vaines, bouffies d'elles-mêmes, souffletant la vérité de sang froid, et spéculant sur l'ignorance des simples, pour se créer une fortune et un nom ; avec ces gens-là, on se trouve partout mal à l'aise, même sur le papier. On souffre de laisser passer le mensonge

(1) Ceci était écrit avant la publication du volume des *Apôtres*, auquel j'ai du répondre par celle de mon livre des *bons Apôtres*. J. L.

sans crier au scandale ; et on souffre encore de ne pouvoir pas dire tout ce qu'on éprouve, dans le cœur, d'indignation et de dégoût.

Allez donc, M. Renan, allez : vendez votre livre ; ajoutez-y quelques blasphèmes encore ; après l'avoir semé dans les ateliers, semez-le dans les chaumières (1). Un jour viendra auquel, l'un et l'autre, nous aurons à rendre compte de nos œuvres, à un tribunal plus élevé et plus compétent que celui de l'opinion publique, et, à cette heure suprême, sachez que l'un ou l'autre, vous ou moi, auront à trembler et à rougir. Eh bien, j'en jure devant Dieu, je sens, en posant la main là, sur mon cœur ; oui, je sens que ce ne sera pas moi.

Quant aux gouvernements qui, oublieux des leçons que leur donne l'histoire, ne veulent pas comprendre que le plus sûr moyen de saper les fondements sur lesquels l'édifice social repose est d'empoisonner l'enseignement public en plaçant, dans les plus hautes chaires du pays, des professeurs athées, et en salariant les Rabbi qui invitent le peuple à retourner au culte d'Apollon, nous nous contenterons de leur adresser la lettre suivante, qui émane d'une source qu'ils doivent connaître, et d'une autorité qu'ils doivent respecter.

Schœnbrun, 22 frimaire an XIV, 13 décembre 1803.

A M. Champagny.

« C'est avec un sentiment de douleur que j'apprends qu'un membre de l'Institut, célèbre par ses connaissances, mais tombé aujourd'hui en enfance, n'a pas la sagesse de se taire et cherche à faire parler de lui tantôt par des annonces indignes de son ancienne réputation et

(1) Nous en avons vu même une édition illustrée !

J. L.

du corps auquel il appartient, tantôt en professant hautement l'athéisme, principal destructeur de toute organisation sociale, qui ôte à l'homme toutes ses consolations et toutes ses espérances. Mon intention est que vous appeliez auprès de vous les présidents et les secrétaires de l'Institut et que vous les chargiez de faire connaître à ce corps illustre dont je m'honore de faire partie, qu'il ait à mander M. de Lalande et à lui enjoindre, au nom des chefs, de ne plus rien imprimer et de ne pas obscurcir dans ses vieux jours ce qu'il a fait dans ses jours de force pour obtenir l'estime des savants ; et, si ces invitations fraternelles étaient insuffisantes, je serais obligé de me rappeler aussi que mon premier devoir est d'empêcher que l'on empoisonne la morale de mon peuple ; car l'athéisme est destructeur de toute morale, sinon dans les individus du moins dans les nations.

NAPOLÉON.

Qui habet aures audiendi audiat.

LETTRE XVIIIe.

Petit coup-d'œil final jeté un peu en avant et un peu en arrière. — Le tout qui n'est rien, et le rien qui est tout. — Légers inconvénients pratiques de la philosophie moderne. — Lavez vos mains avant de nous les tendre. — Conclusion.

Vous avez beau, Maître, essayer de couvrir vos théories du voile transparent d'une politesse affectée, on sait à quelle école philosophique d'athéisme vous vous glorifiez d'appartenir. Vous ne valez pas mieux qu'elle, et elle ne vaut pas mieux que vous, quoiqu'elle ne soit encore jamais tombée jusqu'au degré où vous l'avez fait déchoir, dans l'art de la falsification, dans le luxe des contradictions, et dans la science du mensonge.

Il n'est, je l'espère, du moins, pas un lecteur consciencieux qui ne soit, maintenant, pleinement édifié sur votre valeur de pseudo-historien, et qui ne reconnaisse en vous le plus léger des écrivains et le plus infidèle des guides.

Quant à l'école philosophique en question, il n'est besoin que d'ouvrir les livres de ses représentants les plus autorisés, pour se convaincre qu'en les qualifiant d'athées ils ne sont victimes d'aucune sorte de calomnie. Dieu les gêne tous plus ou moins, et, selon l'expression dont vous vous servez vous-même, son nom ne leur va pas. C'est pour ces messieurs : « un mot un peu vieux et difficile à porter. » C'est « un grand son (1) ; » et voilà tout.

(1) Renan. *Études sur l'histoire religieuse,* p. 417, 419.

Mais ici, comme partout, vous n'avez pas même le triste mérite d'avoir inventé ces sottises. Votre dogmatique, — si tant est qu'on puisse appeler semblable fatras une dogmatique, — n'est autre chose qu'une pâle et nauséabonde reproduction des audacieuses conceptions théologiques écloses dans la nébuleuse Allemagne : tout le monde le sait, tout le monde le dit, et vous même ne le niez pas. Vous n'avez d'autre mérite que celui d'avoir vêtu l'armée de ces négations et de ces doutes à la mode de Paris. M. Michelet se prétendait maçon ; vous affirmez être « tailleur » ; mais, à coup sûr, aucun de vous n'est sculpteur, ni architecte.

Il n'entre pas dans notre plan de formuler ici toutes ces théories incohérentes et vides, ni d'en entreprendre la réfutation. Nous les signalons ; et c'est peut-être la meilleure critique qu'on puisse en faire. D'ailleurs, la manie des gens de votre espèce étant de révolutionner la grammaire, non moins que de bouleverser les idées, il est impossible de saisir l'ombre d'un sens lucide, ou l'embryon d'une unité quelconque, dans la tour de Babel de vos systèmes.

Sous des formes plus ou moins polies, le point sur lequel presque tous se trouvent en contact, est la négation de Dieu, cause première, et créateur de toutes choses.

Mais, comme l'existence des êtres qui tombent sous les sens présentait une objection formidable, quels que fussent la grossièreté et le matérialisme de leurs conceptions, il fallait absolument compter avec cette difficulté permanente, et expliquer au monde pensant, comment il se faisait qu'il pût y avoir un effet produit, sans une cause qui le produisît. Le fil d'une toile d'araignée suffit pour arrêter le vol d'une mouche, même littéraire, et nos docteurs, en face de cet obstacle, crurent

se tirer d'affaire, en affirmant, sur leur honneur, que l'effet était sa propre cause; que ce qui existait aujourd'hui avait existé toujours ; que la matière, par conséquent, était, de sa nature, éternelle ; et que, s'il y avait un Dieu quelque part, c'était à l'ensemble des êtres physiques qu'on devait en décerner le nom.

Quant à l'âme rien de plus simple : on n'en avait que faire, et comme elle a le défaut de n'être pas visible, on l'oublia. Elle gênait, on l'éteignit

Bien des choses restaient à expliquer, pourtant. Si l'on n'eût été en face que de ténèbres, le mal n'aurait pas été bien grand ; on se fut accommodé même de tomber dans quelques incohérences : l'absurde ne faisait pas peur ; tant de gens en vivent ! mais il était un degré de laideur auquel on voyait successivement arriver tous ces systèmes, et qui les rendait par trop difformes, même pour la faible tendresse des cerveaux paternels qui les avaient engendrés.

Il fallut, par conséquent, soumettre tous ces hideux avortons de la pensée humaine à un traitement orthopédique sévère ; et chacun s'évertua à rendre ses enfants à peu près présentables au public.

Le public, en effet, demandait, aux uns, compte du mouvement ; aux autres, de l'espace ; aux autres encore, de la durée ; on osait s'étonner de voir se succéder des êtres éphémères, dans un monde dépourvu de commencement; on était surpris de la supériorité dont étaient doués certains êtres, et on s'affligeait de ne pas comprendre pourquoi la pierre ne végétait pas, pourquoi le végétal ne marchait pas, pourquoi l'animal ne progressait pas ; et on s'inquiétait de mille autres choses encore, questions fort indiscrètes, adressées à la philosophie ; mais, enfin, c'étaient autant d'impasses dont il fallait tenter de sortir.

En admettant l'idée si simple et si belle d'un Dieu créateur de toutes choses, les difficultés s'évanouissaient, il est vrai, comme par enchantement : mais le moyen de faire accepter une théorie si limpide à des gens qui définissent Dieu : « la catégorie de l'idéal ! » Bon pour des enfants du catéchisme ; mais pour des docteurs diplômés, fi donc ! Si les philosophes du jour comprenaient ce qu'ils écrivent, ils se croiraient déshonorés.

Revenir à la notion de Dieu étant donc impossible, voici à peu près comment on tenta d'expliquer cette inexplicable doctrine, et vous vous êtes, en partie, chargé de l'explication.

« Dieu est *tout* » (1), c'est vous qui l'affirmez ; ou, selon votre maître : « une *pure abstraction* (2)». C'est-à-dire un mot ; ou, en d'autres termes, rien du tout ; ce qui revient parfaitement au même.

Quand on vous demande de choisir entre l'une et l'autre de ces assertions contradictoires, la première proclamant que Dieu est tout, et la seconde qu'il n'est rien, il s'en trouve qui vous répondent que tout et rien sont absolument la même chose, et que « l'Être, en tant qu'être, n'est que le néant (3). »

Si nous vous objectons que ces deux termes se repoussent : que cela ne vous étonne ni ne vous décourage, répondez-vous ; « la grandeur de la nature humaine consiste dans la contradiction... la contradiction est le signe de la vérité (4). »

Si quelque bonne âme, alléchée par ce mot vérité, se hasarde à demander ce que c'est que le vrai ? Le vrai ? répond un autre docteur : « il n'y a de vrai que la négation universelle (5). »

1) Renan, *loc. sit.* — (2) Hégel, *Log.* § 87. — (3) Hégel, *loc. cit.* § 86. — (4) Renan, *Études sur le Poème de Job*, p. 62, 69. — (5) Bauer, *Préface de la critique des Évangiles synoptiques.*

Comme cela est clair et, surtout, encourageant!

Voilà donc en quoi consiste l'Essence divine, selon ces hauts penseurs : être ou n'être pas ; vous pouvez choisir.

Mais cet être, qui est ou qui n'est pas, se connaît-il lui-même ?

Sans doute : « Dieu n'est Dieu qu'en tant qu'il se connaît, et il ne se connaît qu'en tant qu'il a conscience de lui dans l'homme (1). »

Alors, concluons-nous : l'homme est substantiellement Dieu, et il n'y a pas d'autre Dieu que l'homme se connaissant.

Assurément, affirme un grand philosophe : « Dieu n'est que l'ombre projetée par l'homme sur le ciel (2). »

Que si nous avons le malheur de trouver que tout cela ne nous semble pas très-concluant, ils nous répondront : Que ne pas conclure est le signe distinctif et la gloire de notre époque et de leur philosophie. Ils cherchent.

Tel est le système lumineux dont vous vous êtes fait un des plus fervents adeptes, et auquel vous prêtez l'appui de votre prose parfumée de langueurs mélancoliques, et donnez toutes les tendresses mystiques de votre cœur.

Lorsque vous vous trouvez en présence de vous-même, ou d'un être quelconque, et que vous vous demandez compte de telle ou telle existence sur notre planète sublunaire, vous ne serez pas plus embarrassé que les autres pour nous répondre ; et afin de satisfaire à notre légitime curiosité, vous tenez, vous aussi, un joli petit système tout prêt.

(1) Hégel, *loc. cit.* § 86. — (2) Vacherot, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 479.

Essayerons-nous de vous interroger, par exemple, au sujet de « la grande âme de Jésus, » de vous prier de vouloir bien nous dire comment ce « demi-dieu » de nouvelle espèce en est arrivé à devenir « la colonne la plus haute qui soutienne l'humanité » ? Vous nous l'expliquez tout de suite, avec une lucidité sans égale. Pour vous, Jésus est une sorte de végétation humaine, résultant fatalement des lois qui régissent la matière organisée : « Le développement des *produits vivants* étant partout le même, *il n'est pas douteux* que la *croissance* d'une personnalité aussi puissante que celle de Jésus n'ait obéi à des lois très-rigoureuses (1). »

Si la curiosité nous prend de savoir comment et en vertu de quelle loi s'est opéré ce développement mystérieux et nécessaire dans la personne de votre héros, vous n'êtes pas à court, et vous nous improvisez une Genèse renouvelée des Grecs, fraîchement restaurée par vous, pour les besoins de la cause, sur les bords de la mer, au murmure des ondes. Voici le texte.

En le traduisant, nous craindrions qu'on ne nous accusât de l'avoir travesti : nous préférons le citer dans le simple appareil où il reçut le jour. Nous nous contentons d'abréger, c'est dommage ; mais ce qui suit suffira, surabondamment, à démontrer que je ne vous ai nullement calomnié.

« Ne pensez-vous pas, » c'est vous qui parlez, « que si « la morphologie zoologique était étudiée avec plus de philosophie... elle livrerait le secret de la formation lente de l'humanité, de ce phénomène étrange en vertu duquel une espèce animale prit sur les autres une supériorité décisive ?

« ... L'homme est arrivé à ce qu'il est, par un pro-

(1) Page 73.

grès obscur qui dura des milliers d'années, et probablement se consomma sur plusieurs points à la fois... Les zoologistes..... nient, je le sais, les modifications séculaires des espèces... Quoi de moins philosophique ?. . Un jour viendra où la zoologie sera historique.

« ... L'histoire du monde, c'est l'histoire du soleil... La vie de notre planète a, en réalité, sa source dans le soleil, toute force est une transformation du soleil, la plante qui alimente nos foyers est du soleil emmagasiné... Avant que la religion fut arrivée à proclamer que Dieu doit être mis dans l'absolu et l'idéal, c'est-à-dire hors du monde, un seul culte fut raisonnable et scientifique, ce fut le culte du soleil. Le soleil est notre mère-patrie et le dieu particulier de notre planète. »

Voilà comment vous établissez victorieusement que l'homme descend en ligne droite de l'animal, et que son seul culte rationnel et scientifique est le culte du soleil, « notre dieu particulier. » Voyons, maintenant, quels sont les autres grands-parents de la bête. Cela intéresse encore très-directement notre espèce.

« Dans l'ordre de la réalité, ce que nous voyons, c'est un développement échelonné selon le temps, et dans lequel nous distinguons :

« 1° Une période atomique, au moins virtuelle, règne de la mécanique pure, mais contenant déjà le germe de tout ce qui devait suivre ;

« 2° Une période moléculaire, où la chimie commence, où la matière a déjà des groupements distincts ;

« 3° Une période solaire, où la matière est agglomérée dans l'espace en masses colossales, séparées par des distances énormes ;

« 4° Une période planétaire... où la planète Terre en particulier commence d'exister ;

« 5° Période de développement individuel de chaque planète... (— c'est dans cette période que le caillou produit la plante ; la plante enfante l'animal ; et l'animal se transforme en homme. Mais il paraît que l'homme n'est pas encore un animal bien civilisé, car à cette période importante succède la suivante) ;

« 6° Période de l'humanité inconsciente, qui nous est révélée par la philologie et la mythologie comparée, s'étendant depuis le jour où il y a eu sur la terre des êtres méritant le nom d'homme, jusqu'aux temps historiques ;

« 7° Période historique,..... comprenant environ 5,000 ans, » et c'est celle où nous avons le bonheur de vivre.

... « Deux éléments, le temps et la tendance au progrès, expliquent l'univers... une sorte de ressort intime poussant tout à la vie, et à une vie de plus en plus développée, voilà l'hypothèse nécessaire.

« Certes, nous ne pouvons nier qu'il y ait dans d'autres corps célestes des consciences bien plus avancées que celles de l'humanité, mais nous n'en avons nulle connaissance. » — C'est bien malheureux, mais consolons-nous toutefois, car :

« Qui sait si l'homme ou tout autre être intelligent n'arrivera pas à connaître le dernier mot de la matière, la loi de la vie, la loi de l'atome ? qui sait si, étant maître du secret de la matière, un chimiste prédestiné ne transformera pas toute chose ? qui sait si, maître du secret de la vie, un biologiste *omniscient* n'en modifiera pas les conditions ?.... qui sait si la science infinie n'amènera pas le pouvoir infini ?... L'être en possession d'une telle science et d'un tel pouvoir sera vraiment maître de l'univers. L'espace n'existant plus pour lui, il franchira les limites de sa planète. Un seul pouvoir gouvernera le monde, ce sera la science, ce sera l'esprit.

« Dieu, alors, sera complet... Dieu sera plutôt qu'il n'est ; il est *in fieri*, il est en voie de se faire.... etc., etc..... (1). »

Nous ignorons si mes austères critiques, car il en est qui m'ont blâmé d'avoir ri de vous quelquefois, adresseraient encore un reproche en me voyant sauter de joie, sur mon escabeau, à cette lecture drolatique. Ce tableau de l'histoire du monde, commençant par l'*atome* qui n'a pas de commencement pour aboutir à un grand *chimiste* qui se fait Dieu, de par la grâce de l'oxygène et de l'azote ; cette grosse boule du soleil transformée en *dieu particulier de notre planète* ; ces animaux se débarrassant de leur poil, ou de leurs plumes, pour se revêtir de pantalons et de paletots ; ce personnage *omniscient*, trouvant moyen de ne pas mourir et se promenant, de planète en planète, pour visiter son domaine. Ces ossements de votre personne auguste, retrouvés par un savant des temps futurs, et classés dans un musée de l'époque, entre les carcasses d'un singe et d'un bison, comme une curiosité ostéologique, datant de la période des crétins. Tout cela est d'un si haut comique qu'il faudrait, pour n'en pas rire, une dose de sérieux, que, malheureusement, nous ne possédons pas.

Nous ne prétendons nullement discuter un pareil conte de fée, ni faire ressortir l'inconsistance d'une telle facétie. Nous espérons même, pour votre honneur, maître, que vous avez écrit tout cela pour égayer les lecteurs d'une Revue en enfance, ou que vous avez tracé ces lignes après avoir fumé de l'opium ou mangé du haschisch ; mais si, par impossible, vous étiez descendu à ce degré d'indigence intellectuelle de prendre au sé-

(1) Renan, *Revue des Deux-Mondes,* livraison du 15 octobre 1863, les Sciences de la nature...

rieux de pareils rêves, nous demanderions purement et simplement si vous connaissez la valeur des mots : infini et éternel.

Admettant, avec vous, que la matière est éternelle et infinie, daignerez-vous nous expliquer comment il se fait que la période *atomique,* pendant laquelle n'existaient pas les lois qui, maintenant, régissent la matière, se soit trouvée, tout à coup, soumise à ces mêmes lois? Quel autre ancêtre a préexisté à votre grand-père l'*atome,* et à votre grand'mère la *molécule*? Car, enfin, il y avait une autre période avant cette période-là, puisque tout ce système est *éternel.*

De deux choses l'une, ou il y avait quelque chose avant l'*atome*, ou il n'y avait rien. S'il y avait quelque chose, la loi du progrès devait avoir saisi ce quelque chose, et l'avoir amené à l'état de perfection, de toute éternité. Qui dit éternel dit sans commencement et sans fin. Les milliards de siècles dont vous parlez, mis en contrepoids de ce qui est éternel, donnent, tout juste, zéro au total.

S'il n'y avait rien avant la période *atomique,* alors, comment CE QUI EST en est-il sorti ? C'est malaisé à comprendre. Entre votre néant, doué de fécondité, et votre éternité qui commence, progresse et aboutit, vous devez vous trouver dans une perplexité bien grande.

Invoquez le soleil, ce dieu particulier de notre planète, et priez-le de venir vous éclairer de ses rayons, pour vous faire sortir de ce mauvais pas. Je ne vois guère d'autre remède à la chose.

Et que l'on ne pense pas que l'école qui professe de telles théories soit restreinte à un petit nombre de docteurs hallucinés. Ces doctrines sont partout. Les Michelet, les Quinet, les Littré, les Leroux, les Proudhon, les Vacherot, et les Havet, Fourier, avec tous ses adhérents, sont, entre mille autres, à la remorque de ces

idées écloses dans les cerveaux fêlés de docteurs d'outre-Rhin : on les lit jusque dans les organes officiels de la Presse (1) ; on les enseigne jusque dans les chaires publiques, aux frais du gouvernement; on les retrouve jusque dans les chaumières,au foyer, du laboureur.

Le culte du soleil, que vous célébrez, compte déjà, jusque dans la prétendue capitale du monde civilisé, de nombreux et fervents adeptes. Il n'est pas rare, dans les campagnes, de rencontrer de pauvres gens, sachant lire, écrire et compter, qui font dévotement, matin et soir, leur prière à l'astre du jour. Un de nos amis, célèbre missionnaire (2), nous a assuré en avoir trouvé, dans un seul des hospices de Paris, plusieurs centaines, et avoir dû prêcher contre l'adoration du soleil pendant une mission qu'il donnait dans un département du centre de la France.

Et nous-même avons vu des cultivateurs, crétinisés par la lecture de mauvais livres semblables aux vôtres, adresser au : « dieu particulier de notre planète », un culte idolâtrique, en faisant... qui le croirait ? le signe de la croix en son honneur !

Voilà ce que nos philosophes ont fait des intelligences dont la culture avait été confiée à leurs soins.

A ceux qui, comme vous, tentent de déraciner du fond de l'âme humaine le culte de l'Homme-Dieu, nous adresserons, en terminant, quelques mots, non pas, sans doute, pour établir une doctrine qui exigerait des développements que ne comporte pas la nature de cet

(1) On lit dans le *Moniteur* du 14 octobre 1863 : « La passion refait l'homme tigre et serpent, *ce qu'il a peut-être été autrefois, et ce qu'il redeviendra peut-être un jour,* dans la succession des siècles zoologiques à parcourir. »

(2) L'excellent et docte abbé Combalot, qui vient de mourir.

écrit, mais, uniquement, pour montrer à quelles désastreuses conséquences s'exposent ceux qui tentent certaines œuvres de destruction, sans avoir aucun des matériaux nécessaires pour rebâtir.

Si, au savant et à l'heureux du siècle, la science et le plaisir suffisent, grand bien leur fasse ; mais si la foi en la divinité de Jésus-Christ est la seule consolation de celui qui souffre, et la seule science de l'ignorant, de quel droit vient-on porter la main sur son unique patrimoine ?

Depuis dix-huit siècles, la doctrine de l'Évangile a suffi pour rassasier des millions d'âmes, affamées de la parole qui donne la vie ; sécher les larmes de celui qui pleurait ; donner aux déshérités de ce monde la magnifique consolation jaillissant des futures espérances ; faire prendre patience à l'innocent qu'on opprimait, à Lazare, assis sur le seuil de vos riches demeures, et mendiant un pain que vous ne lui donniez pas.

Quand l'épouse outragée rêve de vengeance, quand la victime sent la colère lui monter au cœur, quand l'ouvrier brisé de fatigue sort de son atelier, pour rentrer dans sa mansarde froide, et se demande pourquoi il n'a qu'un si maigre salaire à donner à sa femme malade et à ses petits enfants qui ont faim, tandis que celui pour lequel il travaille a gagné mille francs dans son oisive journée, avec le labeur d'autrui, sans quitter le coin de son feu, et écoutant, du fond d'un moelleux voltaire, la pluie qui fouette les vitres, et qui perce la blouse rapiécée de l'artisan, qui s'en va s'asseoir devant l'âtre glacé ; quand, en un mot, le pauvre et le déshérité du monde, comprenant que la graisse de la terre est, le plus souvent, le partage de celui qui ne porte le poids ni du jour ni de la chaleur, qui pensez-vous que soit celui dont le souvenir sera assez doux pour amollir ces âmes, et le

bras assez fort pour comprimer leurs terribles instincts? Quel est celui dont la parole aura l'efficacité suprême de persuader à l'épouse de demeurer fidèle à un traître; à Lazare de respecter la propriété du riche sans entrailles ; à la victime de jeter au loin son poignard ; au désespéré de porter jusqu'au bout le fardeau de l'existence ; et à l'ouvrier, qu'on exploite, de résister à la tentation qu'il a de changer de rôle avec vous ? Croyez-vous, de bonne foi, M. Renan, que les charmes de votre éloquence et les théories de MM. Michelet, Quinet, Hugo et compagnie, auront assez de puissance pour mettre un frein au coursier qui écume et frémit, en rongeant son mors ?

Pensez-vous que vos articles et vos romans hybrides opposeront longtemps une digue suffisante au flot de colère, montant des bas-fonds de la société, qui fermente, quand même cette digue serait renforcée de mille gendarmes ?

Êtes-vous donc insensés à ce point, ô grands Apôtres de la Révolution, de supposer que le peuple se laissera toujours prendre à l'appât de vos insipides promesses ? et, quand il tient la réalité sous sa main, qu'il se contentera d'une espérance plus que douteuse, fondée sur les grands progrès de la chimie, et réalisable dans des milliards de siècles ?

Alors qu'une âme est en révolte et bouillonne de colère, quand le vase trop plein commence à déborder, si une voix amie s'approche de son oreille et lui dit le nom de Jésus ; de Jésus, homme et Dieu, de Jésus ouvrier aussi, pauvre aussi, délaissé, méprisé, calomnié, persécuté, trahi, crucifié et mort pour nous enseigner à vivre et à souffrir, à mourir et à attendre l'heure du salaire éternel, dans l'espoir, la patience et l'amour ; à ce nom mystérieux et divin toute révolte s'apaise, le calme renaît au

cœur, les plaies se cicatrisent, les colères s'éteignent, l'envie meurt ; et vous venez, vous, troupe avinée et folle, conspirer contre le nom de celui par qui seul vous pouvez vivre, et ébranler la seule colonne sur laquelle repose encore la voûte chancelante de l'édifice social !

On condamme l'homme qui s'approprie injustement le bien d'autrui : on l'appelle malfaiteur, on le met au bagne et on fait bien. Il est flétri, déshonoré dans l'opinion publique ; ses enfants, eux-mêmes, héritent de sa honte en héritant de son nom ; et il y a en cela une sorte de justice, car, du moins, cette appréciation sévère est la manifestation d'un sentiment vrai, savoir, que le vol est le plus avilissant des crimes, et que la propriété est une chose sacrée. Je doute que vous consentiez à donner votre fille en mariage au fils d'un forçat condamné pour un vol.

Et vous, larrons de la pire espèce, vous venez, avec escalade et effraction, brisant l'enceinte sacrée et franchissant les murs du temple qui vous protége, vous venez, la main armée de calomnies et de mensonges, au sein de la nuit qu'enfantèrent vos systèmes, dans la société d'autres malfaiteurs plus ou moins lettrés comme vous ; vous venez surprendre le pauvre dans sa demeure, et lui dérober son unique trésor ; et on vous laisse circuler librement dans les rues et les places de nos cités ! Allez, vous n'êtes pas dignes de porter la chaîne et de traîner le boulet du forçat !

Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, c'est qu'il n'existe aucun Dieu, au ciel ni sur la terre. Si je ne dois plus croire à sa divinité, je ne vois plus en lui que le plus vil des imposteurs.

Et alors, que reste-t-il debout en ce monde, si j'ai été trompé par un tel homme ?

Supprimez la notion de Dieu, et je vous porte le défi

de démontrer que la chasteté est préférable à l'adultère, la justice au larcin, l'amour à la haine, et que le docteur ès sciences est supérieur à son chien.

Vous n'êtes pas de taille à rédiger un code qui, en vingt pages, satisfasse aux exigences de tous les temps, aux besoins de tous les peuples, aux aspirations de tous les cœurs. Jésus a fait mieux encore, et plus que cela, il a conquis le monde et illuminé les siècles par sa parole divinement féconde, et n'a, pourtant, rien écrit ; faites-en du moins autant que lui, avant de supprimer sa doctrine.

Si Jésus est le patrimoine de tous, il appartient, principalement, aux faibles, aux pauvres, aux petits dont il est la seule richesse et l'unique bien.

Ah ! vous opposez votre Révolution à l'Église, et vos progrès au principe chrétien ! Je voudrais bien savoir, vraiment, ce qu'elle a produit, cette rare merveille, dont nous ayons le droit de nous montrer si fiers. Je vois, grâce à vos leçons, toute autorité méconnue, tout principe mis en question, toute puissance ébranlée : le passé rougi de sang humain, le présent transformé en tripot, l'avenir sombre. La Presse, divisant et subdivisant les intelligences, jusqu'au point de ressusciter la fameuse période atomique et le culte du soleil ; le commerce dépravé, les arts en décadence, et la littérature tombée dans le feuilleton ; des dettes partout, trois millions de baïonnettes nécessaires au maintien de la paix européenne ; le vol érigé en dogme ; la seule légitimité reconnue, devenue celle des faits accomplis ; un faible et saint vieillard persécuté et captif pour le seul motif qu'il défend la cause de l'équité et du droit ; et une nation, prétendue civilisée, lui préparant le martyre, tandis que les autres se disposent à maintenir l'ordre... sur la place de l'éxécution, en y assistant, l'arme au bras.

La calomnie et l'impiété vomies, quotidiennement, à douze cent mille exemplaires par des feuilles périodiques que nul pouvoir ne réprime; l'athéisme prêché dans les chaires publiques aux frais de l'État ; le peuple invité à retourner au culte des idoles ; les hautes classes englouties dans la Banque et la Bourse; les classes infimes nourries par le *Siècle* et l'*Opinion;* les impôts augmentant d'heure en heure, l'homme transformé, de plus en plus, en machine ; les liens de la famille se relâchant de jour en jour ; cette même famille s'amoindrissant par le plus bête et le plus lâche de tous les crimes; les unions illégitimes sans nombre; la capitale fournissant, annuellement, une armée de bâtards ; l'adultère préconisé ; la société humaine tombant en poussière, voilà, avec bien d'autres choses encore, ce que je vois autour de moi, et je me demande si c'est bien là ce qu'il faut entendre par les grandes conquêtes de la Révolution, et votre grande loi du progrès.

Et c'est vous, race empoisonneuse et maudite, qui venez non-seulement toucher à la figure de notre Dieu ; mais vous déclarer de sa famille et revendiquer votre part dans sa très-pure hérédité ! Et il faut qu'il se trouve dans vos rangs un pître assez bas tombé pour se charger, au nom de tous, du rôle des génuflexions et des crachats, devant le roi couronné d'épines et souffleté par vos mains !

Arrière, philosophes en goguette, démolisseurs universels, chancre impur et livide attaché aux flancs de la société humaine; arrière! C'est déjà bien assez que nous devions subir l'ennui et les variations de vos programmes; et vous voir, de chute en chute, tomber dans les extrêmes bas-fonds du mensonge et de la folie, sans

que nous soyons contraints de vous contempler encore, voilant votre nudité honteuse, et couvrant vos membres atrophiés, du vêtement que nous seuls avons droit de porter. Rendez-nous, plutôt, la *lanterne ;* mais épargnez-nous vos caresses. Nous préférons voir se redresser l'échafaud, et y marcher sous votre charitable escorte, plutôt que de subir l'affront de vous toucher la main. L'abîme qui nous sépare s'appelle l'infini ; vous êtes l'écume que le vent soulève et agite, et nous, le rocher où elle se brise toujours sans l'ébranler jamais. Vos théories sont la mare qui croupit sans issue, ne donnant naissance qu'à des vers ; et nous, le miroir de l'océan qui reflète les rayons du soleil, sans altération, sans nuages et sans mélange. Vous êtes des pygmées, et nous sommes des géants. L'enfant qui balbutie sa prière, comme un doux écho de la voix maternelle, vous domine tous d'une incomparable hauteur. Vous tous, réunis ensemble, n'avez pu articuler qu'un seul mot, qui commence et finit votre chétif symbole : *Nous doutons.* Et lui, l'enfant, dans son cœur pur, et la limpidité de son intelligence, il peut dire : *Je crois.* Là où vous n'avez que des objections, il possède une doctrine. Là où vous marchez à tâtons dans les ténèbres, lui contemple les splendeurs du ciel.

Nous ne voulons ni de votre progrès, ni de votre liberté, ni de votre Révolution, ni de votre Évangile, ni de votre drapeau, ni de votre personne. Pour être avec nous, il faut que l'on soit nous. Nous vous tendons la main, mais nous n'accepterons pas la vôtre avant qu'elle ne soit bien lavée ; et nous ne recevrons de vous le baiser fraternel, que quand le feu aura purifié vos lèvres des traces d'un autre infâme baiser ; et, même de son souvenir. Nous sommes les enfants légitimes ; et nous ne souffrirons pas que des bâtards sans nom portent

une main sacrilége sur le patrimoine sacré que nous ont légué nos pères.

Nous osons exposer notre face en plein jour. Tandis que vous, lâchement et par derrière, venez essayer de lui ravir sa couronne, en rampant à son ombre, l'Église de Dieu marche, en pleine lumière, sans abaisser ses yeux sur les toiles d'araignée que vous tendez sous ses pas. De même que vous, elle se connaît, elle aussi à ses œuvres. Malgré vous, elle continuera sa marche triomphale au travers des siècles, brisant le frein de l'erreur dans la mâchoire des peuples (1); et libre en tout lieu, même dans un cachot, comme est libre, partout, un rayon du soleil.

Quand, à l'honneur de votre philosophie, nous aurons vu un seul de vos philosophes verser son sang, pour propager ses doutes, alors, nous pourrons prendre vos *peut-être* au sérieux ; mais aujourd'hui, en réponse à vos blasphèmes, nous sommes assez forts pour renverser d'un seul mot vos sophismes : puisque vous prétendez être chrétiens, montrez-nous donc vos martyrs.

Jésus, pour preuve de sa mission divine, a répandu son sang sur le Calvaire. Des millions de martyrs, à son exemple, et pour son amour, ont, après lui, répandu leur sang, et donné leur vie en témoignage de leurs espérances et de leur foi. Nous sommes les derniers venus; mais, si on nous en demande autant, nous sommes prêts à vous l'offrir. Tel est le piédestal empourpré sur lequel la divinité du Christ repose.

Oui, ô Jésus ! vous êtes vraiment le Dieu que l'humanité adore. Non pas ce dieu factice auquel, par une concession bienveillante; les docteurs du jour permettent de

(1) Frenum erroris, quod erat in maxillis populorum. Is. xxx, 28.

vivre quelques années encore, au bénéfice des ignorants et des petits ; mais vous êtes bien le Dieu vivant et véritable, autour duquel toute âme gravite et duquel tout être intelligent vit, qu'il soit assis à votre table, et nourri de vos mystères, ou qu'il ne subsiste que des miettes de votre doctrine. Il n'est donné à aucun homme de trouver hors de vous l'aliment que réclament son esprit et son cœur. Votre nom sera toujours la grande bannière autour de laquelle se donneront rendez-vous, la haine la plus implacable, et le plus ardent amour. De même que le juste ne pourra, sans vous, ni aimer, ni espérer, ni croire ; de même l'impie, sans vous, ne saurait qui haïr. Signe de contradiction élevé au sommet de la montagne, les uns, par leurs hommages, et les autres, par leurs insultes, conspireront à démontrer votre divinité. Ceux-là, prosternés à vos pieds, vous aimant comme un père ; et ceux-ci, passant au bas de votre Calvaire, et vous blasphémant sur la croix. Pour vos enfants, vous êtes le seul adorable maître ; et le seul objet redoutable à vos plus âpres ennemis. Cauchemar des pervers, et consolation des justes, aucun n'échappera jamais à vos irrésistibles attractions. Les pharisiens et les scribes hocheront la tête, Marie et saint Jean verseront des pleurs ; mais tous passeront à votre ombre, et, du haut de votre croix vous les dominerez tous.

Vous êtes la pierre angulaire de tout édifice stable, et la lumière qui ne s'éteindra jamais. Toute âme vous abandonnant sera frappée de mort, de même que toute société où vous n'occuperez plus la première place. Et quiconque désertera votre drapeau, vous confessera par ses ressentiments amers, comme il vous proclamait, autrefois, par son amour, et vous démontrait par sa foi.

Et, par un prodige qu'un Dieu seul peut accomplir, la charité qui vous dévore, débordant de votre âme divine,

remplira tellement l'âme de tous ceux qui vous suivent et vous aiment, que la démonstration éternelle de vos grandeurs méconnues et de votre divinité outragée se résumera dans une aspiration de charité suprême. Et cette aspiration, passant de votre cœur aux cœurs de vos enfants, ira répétant, avec une compassion immense, jusqu'à la fin des âges, et au bénéfice des bourreaux de tous les siècles, comme un écho du Golgotha, ce mot tombé de vos lèvres adorées : Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.

A MA MÈRE

Du sein du Christ où tu reposes, daigne agréer ces lignes, ô ma très-douce mère, comme un hommage filial de ma reconnaissance et de mon amour.

Sois bénie de m'avoir, dès mes plus jeunes ans, inspiré le respect des choses saintes ; et de m'avoir nourri de la foi chrétienne, plus précieuse encore que ton lait maternel ;

De m'avoir inculqué la divine horreur du mensonge, et appris à fuir la société impure des sophistes, et l'école blasphématrice des faux docteurs ;

D'avoir versé dans ma jeune intelligence les flots limpides de cette lumière, que nul orage ne peut éteindre, et que nul brouillard ne saurait obscurcir ;

De m'avoir fait comprendre, par tes pieuses paroles, que tous les doutes de la philosophie ne valent pas une ligne de l'Évangile de Jésus-Christ ;

Et que la poussière des négations rationalistes dispa-

raissait, comme un rêve, au souffle d'un seul dogme de l'Église catholique, accepté par une âme raisonnable et un esprit soumis.

Voilà de quoi je te bénis, ma mère.

Demande à Dieu, pour moi, le dernier des soldats de la milice sainte, que je marche au combat sans jamais déserter mon drapeau,

Et, comprenant que la victoire appartient à la discipline et non pas à l'audace, que je ne tombe pas victime de ma présomption folle, en combattant hors des rangs, sans mes chefs.

Toi, dont la dernière parole fut une parole de sacrifice et de prière, offrant au Dieu que tu aimais l'hommage de ta vie, afin qu'il daignât l'agréer pour l'âme de ton enfant,

Et pour la paix, l'union, la gloire de son Église,

Tu béniras ces pages, écrites avec ton souvenir, sans fiel et sans colère ; mais avec l'unique désir d'écarter des lèvres de mes frères dans la foi un calice empoisonné et infect ;

De laver, avec respect, la tache de boue sinistre jetée sur le manteau du Christ, par des mains sacriléges, et de consoler son âme divine, attristée d'un nouveau baiser de Judas ;

De répandre, sur les pieds immaculés de la Vierge Marie, le parfum de mes humbles hommages, pour dé-

sinfecter l'air, que des paroles immondes murmurées autour de mon escabeau ont tenté de souiller ;

Et tu obtiendras de la miséricorde immense de Celui qui te possède et que tu contemples dans la joie du repos, et la paix de l'extase éternelle, qu'il daigne les regarder aussi, et les bénir,

Ces pauvres feuilles que je dépose sur ta tombe, ô ma mère ; ta tombe creusée dans une terre sacrée, et baignée du sang adorable de Jésus-Christ.

O. S. I, J. S. R. E.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

2197. — ABBEVILLE, IMPRIMERIE BRIEZ, C. PAILLART ET RETAUX



